FIN.

LA SAINTE BIBLE

AVEC DES

EXPLICATIONS & RÉFLEXIONS

QUI REGARDENT

LA VIE INTÉRIEURE.

PAR MADAME J. M. B. DE LA MOTHE-GUION.

NOUVELLE ÉDITION, EXACTEMENT CORRIGÉE.

TOME III.

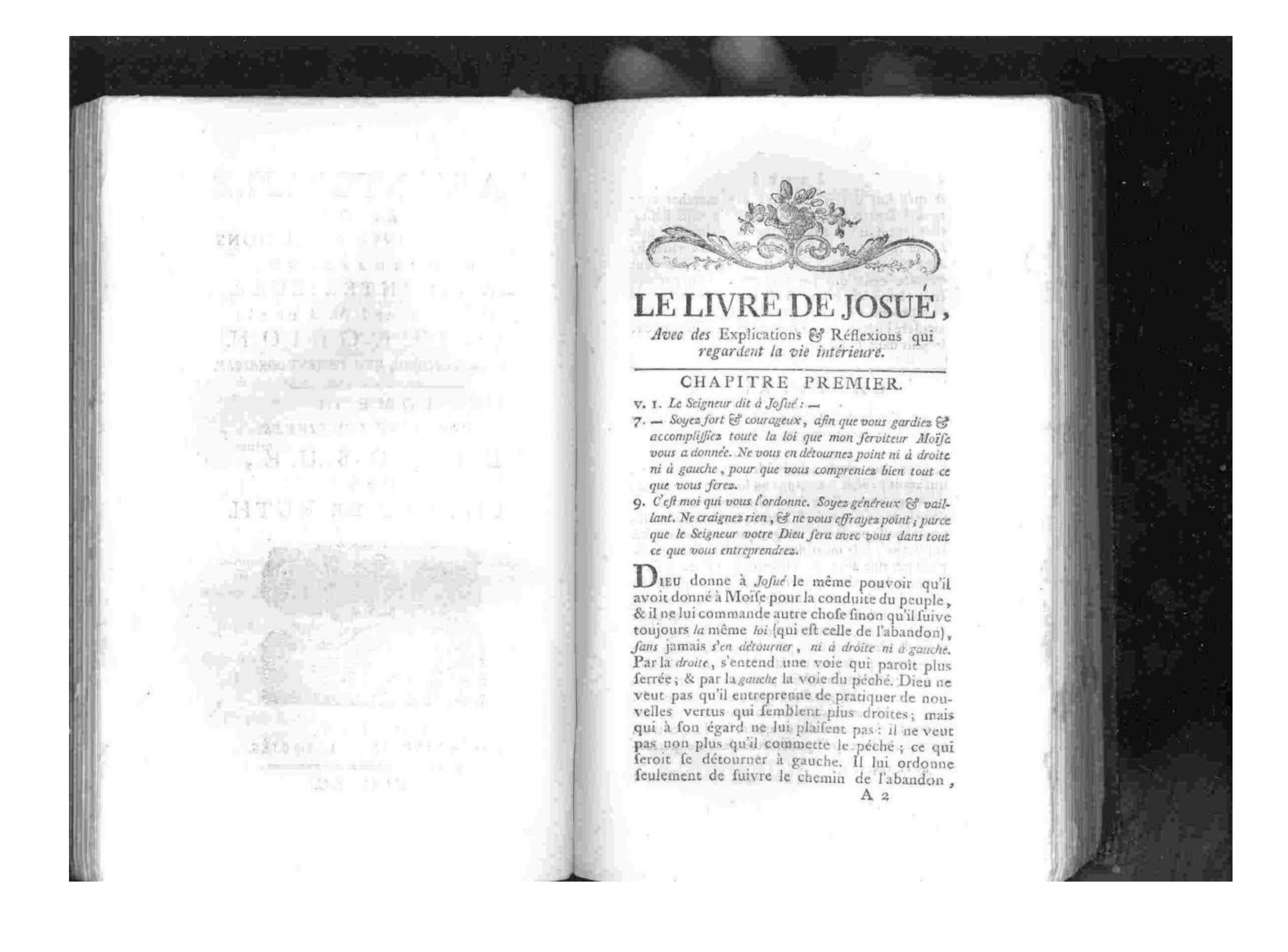
CONTENANT LES LIVRES

DE JOSUÉ, DES JUGES ET DE RUTH.



A PARIS,
Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. XC.



LE LIVRE DE JOSUÉ,

Avec des Explications & Réflexions *qui regardent la vie intérieure.*

CHAPITRE PREMIER.

v. 1. *Le Seigneur dit à Josué : —*
7. *— Soyez fort & courageux, afin que vous gardiez &*
accomplissiez toute la loi que mon serviteur Moïse
vous a donnée. Ne vous en détournez point ni à droite
ni à gauche, pour que vous compreniez bien tout ce
que vous ferez.
9. *C'est moi qui vous l'ordonne. Soyez généreux & vail-*
lant. Ne craignez rien, & ne vous effrayez point ; parce
que le Seigneur votre Dieu sera avec vous dans tout
ce que vous entreprendrez.

DIEU donne à *Josué* le même pouvoir qu'il avoit donné à Moïse pour la conduite du peuple, & il ne lui commande autre chose sinon qu'il suive toujours *la* même *loi* (qui est celle de l'abandon), *sans* jamais *s'en détourner*, *ni à droite ni à gauche.* Par la *droite*, s'entend une voie qui paroît plus serrée ; & par la *gauche* la voie du péché. Dieu ne veut pas qu'il entreprenne de pratiquer de nouvelles vertus qui semblent plus droites ; mais qui à son égard ne lui plaisent pas : il ne veut pas non plus qu'il commette le péché ; ce qui seroit se détourner à gauche. Il lui ordonne seulement de suivre le chemin de l'abandon,

& qu'il soit *fort & courageux* à y marcher avec égalité sans crainte, sans doute, & sans hésitation; puisque *le Seigneur son Dieu* doit *être avec lui par tout* où il marchera durant cette voie. Et avec qui le Seigneur seroit-il plus fidelement qu'avec ceux qui par une résignation parfaite sont tout-à-fait à lui? Il est sans doute toujours (a) proche de ceux qui l'invoquent en cette maniere; parce que ce sont ceux qui l'invoquent le plus dans la vérité.

CHAPITRE III.

V. 11. *L'arche de l'alliance du Seigneur de toute la terre marchera devant vous par le Jourdain.*

C'EST une chose admirable, que ce peuple, qui avoit passé la mer rouge au sortir de l'Égypte, doive encore *passer le Jourdain* avant que d'entrer dans la terre promise. L'ame au sortir de sa multiplicité passe par la mer rouge, qui est la pénitence, l'austérité, & la mortification: puis il faut qu'elle passe par une autre purification que Dieu opére, & qui a bien du rapport à celle par laquelle on entre dans la terre promise, quoiqu'elle en soit infiniment différente. Les personnes qui ont passé la mer rouge, croyent avoir passé le *Jourdain*: mais ils sont bien trompés. L'on ne passe la mer rouge que pour entrer dans le désert de la foi; & l'on passe le Jourdain pour entrer en Dieu. L'un de ces passages fait la purgation de ce qu'il y avoit d'humain dans les commençans: l'autre opére la purgation de ce qui reste de spirituel, quelque relevé qu'il puisse être dans les person-

(a) Ps. 144. v. 18.

nes avancées, mais spirituel, pris en la créature, & comme pour elle. Cette différence est bien remarquable.

Au premier passage, Dieu conduisoit le peuple se tenant caché dans une colonne de nuée durant le jour, & de feu durant la nuit: à celui-ci, il a déja établi sa demeure avec lui par *l'Arche* qui est faite, & où il habite comme dans son lieu de repos, & marche *à la tête* de son peuple. Dans le premier passage, la mer se divisa ensorte qu'elle leur servoit comme d'un mur à droite & à gauche; parce que tout ce qu'il y avoit de l'homme dans l'homme étoit alors comme suspendu par la foi & par la confiance; mais il n'étoit pas évacué; ce qui a été la cause des longues peines qu'il a fallu souffrir pendant quarante ans pour les détruire & consommer peu à peu: mais dans cet autre passage, tout ce qui est de Dieu demeure arrêté dans la partie supérieure, pendant que tout ce qui restoit de propriété s'écoule peu à peu, & se va perdre dans la mer.

V. 14. *Le peuple sortit de ses pavillons pour passer le Jourdain; & les Prêtres qui portoient l'Arche de l'alliance marchoient devant lui.*

16. *Et les eaux d'enhaut, s'arrêterent en un seul lieu, où elles descendoient; & on les voyoit de loin s'élever comme une montagne; mais celles qui étoient en bas, descendirent en la mer morte.*

C'est ici que se fait la plus réelle *division* des deux parties de l'ame pour ne se plus retrouver, & que tout ce qui étoit de l'homme est évacué. Alors l'ame passe à sec le Jourdain, qui est son dernier purgatoire: & ce passage lui est aisé & comme insensible, à cause que l'humain & le propriétaire est déja évacué, ensorte que rien

ne peut plus l'arrêter. Ces *eaux*, *qui étoient en bas*, *descendirent dans la mer morte:* pour faire voir, que ce reste de propriété & d'humain, ne s'évacue que dans la mort véritable, & non imaginaire: & ce fut pour un signe & mémorial de cette vérité que Dieu voulut que cette mer du désert fut appellée de ce nom, de *mer morte.*

v. 17. *Le peuple marchoit vers Jéricho, pendant que les Prêtres qui portoient l'Arche de l'alliance du Seigneur étant ceints, se tenoient fermes sur la terre seche au milieu du Jourdain; & cependant tout le peuple passoit par le lit de la riviere, qui étoit desséché.*

Dès que le peuple eût laissé évacuer ce qui restoit en lui de l'homme propriétaire, il *marcha* avec assurance *du côté de Jéricho*, qui étoit l'entrée de leur bonheur: mais Dieu porté par *les Prêtres*, (qui désignent la partie supérieure), se tenoit *au milieu* de l'eau *durant que le* commun *peuple passoit dans le lit* profond *de la riviere*, qui est l'abime de l'humiliation. C'est une chose véritable, que Dieu n'a pas plutôt évacué de l'homme toute propriété, que se tenant dans le plus haut de la partie suprême (signifiée par les Prêtres qui se tenoient debout), il délaisse l'inférieure dans la fosse de l'humiliation. On la passe néanmoins avec courage, à cause que Dieu, qui se trouve au milieu de ces miseres, soutient & fortifie ceux qui sans son assistance particuliere y périroient sans ressource. Ce canal cependant *est sec*, quoique ce soit le lieu de la fange; & il n'y en avoit point pour les personnes qui le passoient sous la protection de Dieu. Je ne me puis mieux expliquer. Les Prêtres *étoient ceints*; parce que la partie supérieure est tellement rele-

vée & raffermie en Dieu, qu'elle ne prend nulle part à tout ce qui se passe dans la partie inférieure, & elle ne sauroit s'y répandre.

CHAPITRE IV.

v. 1. *Lorsqu'ils furent passés, Dieu dit à Josué:*
2. *Choisissez douze hommes, un de chaque Tribu.*
3. *Et commandez-leur qu'ils prennent du milieu du lit du Jourdain, où se sont arrêtés les pieds des Prêtres, douze pierres très-dures, que vous mettrez au lieu où vous camperez, & où vous dresserez vos tentes.*

CE que Dieu fait faire *à Josué*, n'est pas sans mystere. Il lui commande de *choisir douze hommes*, *un de chaque tribu*, afin que chacun d'eux représentât toute sa famille; & de leur faire *prendre du milieu du lit du Jourdain, douze pierres très-dures.* Ce fut la figure de la qualité que l'ame contracte en passant le Jourdain: elle devient une pierre très-dure par sa fermeté, dureté, immobilité, insensibilité, ainsi qu'il a été touché (a) ci-dessus; & c'est à ces marques que l'on connoît si l'ame a passé le Jourdain. Pour cette raison ces pierres doivent être *posées au lieu du campement*, qui est celui du repos: puisqu'il faut qu'après ce passage l'ame soit établie dans ce repos permanent, & dans l'état de dureté & d'insensibilité, où depuis elle dort sans souci, dure pour tout, & insensible à tout.

v. 6. *Afin que ce soit un signe parmi vous; & lorsque vos enfans vous demanderont à l'avenir: Que veulent dire ces pierres?*

(a) Deuter. 32. v. 13.

7. *Vous leur répondrez : Les eaux du Jourdain furent desséchées devant l'Arche de l'alliance du Seigneur lorsqu'il* [le Seigneur] *le passa. C'est pourquoi ces pierres ont été mises pour un monument éternel aux enfans d'Israël.*

Ces qualités de la pierre doivent être à tout jamais un *signe* du passage mystique du Jourdain ; parce qu'avant ce tems il y a des changemens & vicissitudes ; mais depuis ce passage il n'y en a plus. *Lors* donc *que les* ames que vous conduirez *vous demanderont :* D'où vient cette immobilité que nous éprouvons nous-mêmes, ou que nous remarquons dans les autres ? *Vous leur direz :* C'est la marque que *le Jourdain* est passé, & qu'il a été passé *à sec* sans qu'on ait été endommagé de ses eaux. Il n'y a point de plus sûres marques, & même j'oserois dire qu'il n'en est point d'autre infaillible, (autant qu'elles peuvent l'être parmi les obscurités & les incertitudes de cette vie), qui puisse faire connoître que l'on a passé le Jourdain, que la fermeté, dureté, immobilité, & insensibilité.

Mais il est bien remarquable que comme ces mêmes pierres servent de *mémorial* aux enfans d'Israël *du passage* du Seigneur ; aussi les qualités de la pierre dans les ames, sont la marque que Dieu y a passé, ce qui veut dire, que tout ce qui étoit de l'homme étant évacué, Dieu passe & y demeure seul. Aussi l'Ecriture ne dit-elle point ici, comme il se pouvoit dire au passage de la mer rouge, c'est la marque du passage des enfans d'Israël ; mais, c'est la marque que le Seigneur a passé le Jourdain : à cause que dans le premier passage les enfans d'Israël étoient tous pleins d'eux-mêmes ; mais dans celui-ci ils sont

évacués de tout l'humain. C'est pourquoi l'Ecriture ne dit pas : c'est un signe que les enfans d'Israël passerent le Jourdain ; mais *que le Seigneur passa*, remplissant de lui-même dès ce moment tout ce qui s'étoit évacué de l'homme propriétaire.

v. 9. *Josué mit aussi douze autres pierres au milieu du lit du Jourdain, au même endroit où s'étoient arrêtés les Prêtres qui portoient l'Arche de l'alliance.*

Ce fut pour faire voir que c'est dans ce passage & dans ces eaux du Jourdain que l'on peut contracter cette qualité, & pour empêcher la méprise de ceux qui pourroient attribuer le même effet au passage de la mer rouge. La mer rouge se passe encore avec quelque industrie & quelque effort de l'homme, quoiqu'élevé & soutenu par la grace : Moïse (*a*) y frappe les eaux de sa verge : mais Dieu seul est celui qui fait passer le Jourdain, se tenant lui-même au milieu ; & nulle créature ne peut contribuer à ce passage. De sorte qu'on peut dire avec plus de justice de ce passage que de tout autre, (*b*) le Seigneur lui seul fut son conducteur, (étant le seul qui peut dessécher les eaux du Jourdain pour le faire passer à pied sec,) & qu'il n'y avoit point avec lui de Dieu étranger ; parce qu'il regne souverainement où il n'y a plus de propriété.

CHAPITRE V.

v. 11. *Le lendemain ils mangerent des fruits de la terre.*

(*a*) Exod. 14. v. 16. (*b*) Deut. 32. v. 12.

12. *Et après qu'ils eurent mangé des fruits de la terre ; la manne cessa.*

C'EST une chose admirable, que l'ame n'est pas plutôt entrée dans la terre promise, qui est Dieu, qu'elle *mange des fruits de cette* même *terre*, c'est-à-dire, qu'elle jouit en Dieu de tous ses avantages. Mais cela paroît si naturel à l'ame, & si fort sa vie, que l'air qu'elle respire ne l'est pas plus. Alors *la nourriture* miraculeuse qui la soutenoit auparavant, *cesse*, étant rendue inutile depuis que l'ame ne subsiste plus par nul moyen extraordinaire, quelque grand & relevé puisse-t-il être. Elle trouve tout en Dieu ; mais d'une maniere si aisée, qu'elle le trouve infailliblement sans penser même à le trouver. Elle ne peut plus avoir de regle ni de conduite autre que cette vie en Dieu, qui lui fournit à chaque moment tout ce qui lui est nécessaire, comme l'air fournit à tous momens de quoi entretenir la respiration ; mais cela est si naturel, qu'il n'y a rien d'égal à sa facilité, sans que l'ame y puisse penser ni s'en occuper, cette vie lui étant devenue toute naturelle en apparence, mais toute divine dans la vérité. Et il n'est pas surprenant que la créature trouve son parfait repos & tout ce qu'il lui faut dans son centre & dans son origine ; & qu'une vie qui se puise réellement en Dieu, soit divine, quoiqu'elle soit couverte des foiblesses ordinaires à la créature.

v. 14. *Je suis le Prince de l'armée du Seigneur, & je viens maintenant.*

15. *Et Josué se prosterna en terre pour adorer.* —

16. *Et il lui dit : ôtez vos souliers de vos pieds, car le lieu où vous êtes est saint. Josué fit ce qui lui avoit été commandé.*

De même qu'il avoit fallu que Moïse (*a*) se déchaussât pour approcher du lieu saint, lorsqu'il fut choisi pour conduire le peuple ; il faut aussi que Josué en fasse autant, à cause qu'il faut que, comme Moïse, il se dépouille de toute affection naturelle & spirituelle. On ne peut être un bon Conducteur du peuple intérieur tant que l'on affectionne quelque chose : cette passion ferme les yeux à la justice & à la vérité. Mais ceux qui sont dépouillés de toute affection, même spirituelle, sont par-là même mis dans la vérité, & ils voient les choses comme Dieu les voit.

CHAPITRE VI.

v. 2. *Le Seigneur dit à Josué :*

3. *Que tous les hommes de guerre fassent le tour de la ville une fois chaque jour, & vous continuerez ainsi pendant six jours.*

DIEU permet à ces ames, qui ont passé le fleuve, d'*environner* le lieu où leurs ennemis se sont réfugiés comme dans un fort. Elles le font *durant six jours*, qui marquent le tems qu'elles ont la liberté de faire ces retours & ces réflexions que Dieu leur laisse faire afin de leur donner à connoitre son pouvoir. Tous leurs ennemis étant renfermés là-dedans, elles ne peuvent les craindre ; bien au contraire, elles s'en approchent avec plaisir, quoique cette ville, qui leur sert de retraite, soit le centre de l'amour-propre. Ces ames innocentes ne songent pas de s'en défaire : elles se laissent conduire par celui à qui elles appartiennent sans réserve, sans se mettre en peine du succès.

(*a*) Exod. 3. v. 5.

V. 4. *Et au ſeptieme jour les Prêtres prendront les ſept trompettes, dont on ſe ſert au Jubilé; & marchant devant l'Arche de l'alliance, ils feront le tour de la ville ſept fois, ſonnant de leurs trompettes.*

Mais *au ſeptieme jour*, (qui eſt le jour du Seigneur, jour du repos pour l'homme, mais jour auquel le Fils de Dieu s'eſt toujours plû d'opérer ſes plus grandes merveilles, ce qui lui attiroit (*a*) le murmure & l'envie des Juifs;) *les Prêtres prennent les* mêmes *ſept trompettes qui ſervent à annoncer le Jubilé, & marchant devant l'Arche*, ils publient d'*un ſon* fort & élevé la victoire qui ſe va remporter ſur les ennemis ſans combattre, Dieu faiſant tomber les murailles du fort où ils ſe ſont retirés, pendant que les Iſraëlites, qui ſont ſes fidelles abandonnés, ne font que ſe promener à l'entour, rempliſſant l'air de cris d'allégreſſe. C'eſt que dans le plus profond repos de l'ame délaiſſée à Dieu, il s'éleve en elle des cris de joie & des ſons de victoire, qui lui annoncent le Jubilé de ſa délivrance, & la défaite entiere du fort armé, qui quoique réduit bien à l'étroit, empêchoit néanmoins ſon libre paſſage en Dieu, & ſa dilatation en lui-même.

V. 5. *Lorſque le ſon de la trompette durera plus longtems, & ſera plus preſſé, tout le peuple enſemble criera de toutes ſes forces: & les murailles de la ville tomberont juſqu'au fondement, & chacun entrera par le lieu qui ſera devant lui.*

Juſqu'alors ces élus de Dieu ne craignoient point, parce que leur parfaite confiance en Dieu les mettoit à couvert de toute crainte, & qu'ils

(*a*) Matth. 12. v. 10, 11. Jean 5. v. 16. &c.

connoiſſoient bien que leurs ennemis n'oſoient pas ſortir contr'eux. Cependant ils voient bien que ces mêmes ennemis étoient là cantonnés, & qu'ils leur faiſoient encore quelque réſiſtance: mais *ce cri* de victoire, qui ſe fait entendre au milieu d'eux, les aſſure d'une délivrance entiere; & dès lors ils comprennent que Dieu ſuit immédiatement ces *trompettes*, & que c'eſt lui qui environne déja ſes ennemis pour les perdre d'une ruine irréparable. Il marche à la tête de l'armée, comme rempliſſant toute la partie ſupérieure de l'ame & la capacité preſque immenſe de ſon centre. On environne la ville par ſept fois, comme l'homme avoit été attaqué par les ſept péchés mortels; & par la puiſſance de Dieu il eſt délivré de tous ſes ennemis, compris dans ce même nombre, ſans qu'il y ait autre choſe à faire dans ce dernier pas d'affranchiſſement & de liberté entiere que de *crier* & chanter & *ſonner de la trompette*, par le raviſſement que cauſe ce grand œuvre de Dieu pour peu qu'on l'apperçoive: mais que ſera-ce lorſqu'on le verra dans ſon plein jour?

La joie de ces délivrés de Dieu eſt ſi grande, lorſqu'ils entendent ce cri de délivrance au milieu d'eux, qu'ils joignent leurs acclamations au ſon des trompettes: & auſſi-tôt toutes *ces murailles tombent* d'elles-mêmes *juſques au fondement*. Ce fort eſt perdu pour l'amour propre & pour les ennemis qui s'y étoient renfermés: ces ames *y entrent* ſans crainte par l'ouverture que le Seigneur a faite *au devant d'elles*, & non par aucun autre endroit.

Mais (*a*) il n'étoit point permis de *faire du bruit ni de crier* que par le commandement du

(*a*) v. 10.

Seigneur. On attend quelque tems ce cri de victoire sans que l'on puisse rien dire; parce que Dieu tient la langue liée: mais il ne la délie pas plutôt, que l'on *crie de toutes ses forces*, & l'on publieroit cette victoire à toute la terre s'il en étoit besoin. Aussi Dieu la fait-il assez connoître par la suite. *Ce cri* se pousse unanimément (*a*) par *tout le peuple*, c'est-à-dire, par tous les sens, par toutes les puissances & par toute l'ame, tout étant mis en cri & en chant d'allégresse dans l'homme victorieux en son Dieu. David l'éprouvoit sans doute lorsqu'il s'écrioit: (*b*) O mon ame, bénissez le Seigneur, & que toutes mes entrailles bénissent son saint nom. Il entend par les entrailles tout ce qui appartient à la partie inférieure.

V. 17. *Toute cette ville avec ce qu'elle contient sera dévouée en anathême au Seigneur. Qu'on laisse vivre la seule Rahab, femme débauchée, avec tous ceux qui sont dans sa maison, à cause qu'elle a caché les espions que nous avions envoyés.*

Il faut que *toute la ville* de Jéricho soit *détruite avec tout ce qu'elle renferme*, qui est la propriété, l'amour de soi-même, & tout son appanage: tout cela doit être anéanti *comme étant anathême* & abomination devant le Seigneur. La nature qui est *cette prostituée*, ne sera pas détruite, quoiqu'elle ait été fort criminelle; à cause que c'est elle-même qui a servi à la destruction de la ville, conservant les moyens dont Dieu se servoit pour la détruire. La nature étant sortie des mains de Dieu, étoit toute pure & innocente: il n'y a rien de mauvais en elle que ce qu'elle a contracté par sa prostitution, qui est le péché. Dieu détruit le

(*a*) v. 20. (*b*) Ps. 102. v. 1.

péché, & réserve la nature; parce que quoiqu'elle se fut corrompue, elle n'a pas laissé de servir aux desseins de Dieu, & de contribuer à la ruine de l'amour propre, empêchant que le Roi, ou la force de ce même amour propre, qui régnoit encore sur elle, n'en ait pû perdre les moyens.

Mais comment ces moyens ont-ils été cachés? par (*a*) une *femme prostituée*, & *sous des chenevottes*. Dieu se sert comme cela de moyens bas & ravalés pour faire ses ouvrages, afin que toute la gloire lui en demeure, & que toute la confusion soit pour nous. Bien des ames sont ainsi sauvées par des providences très-petites en apparence; mais c'est à cela même qu'est attachée leur prédestination. Quoi de plus foible que de *la paille de lin* pour sauver la vie à des hommes qui en sont couverts? Quoi de plus dangereux que d'être à la merci d'une femme de mauvaise vie, qui eût tenu pour rien de violer sa foi, ou qui eut même cru devoir sauver sa patrie par la mort de ses hôtes, qui lui en apprenoient la ruine prochaine? Cependant tout cela même est infaillible dans le dessein de Dieu.

V. 18. *Prenez garde de ne toucher à rien de ce qui vous est défendu, de peur que vous ne soyez coupables de prévarication.*

19. *Mais tout ce qu'il y aura d'or & d'argent & de vases d'airain ou de fer, sera consacré au Seigneur, & mis dans ses trésors.*

Il n'est pas permis à l'homme de *rien toucher* de ce qui appartient à l'amour propre, à cause que par là même il redeviendroit souillé; & cet ennemi est si fourbe, & si malin, qu'il rentreroit

(*a*) Ci-dessus, Ch. 2. v. 1. & 6.

dans un cœur d'où il auroit été chassé d'abord qu'il y trouveroit la moindre ouverture. Mais cet amour, si malin en lui-même & par le mauvais usage qu'en fait la créature, peut être *consacré au Seigneur* & servir du moins à faire paroître ses richesses par ce qu'il y a de bon en lui : car l'amour propre fut créé de Dieu, & demeura bien ordonné dans l'homme jusques à son péché : mais depuis sa chûte, il devint la source de tous les maux. Cet amour étant remis en Dieu, redevient bon & parfait; mais il ne pourroit être dans la créature après qu'elle en auroit été délivrée, sans devenir pire que le Diable.

V. 21. *Ils mirent à mort tout ce qu'il y avoit dans la ville, hommes & femmes, jeunes & vieux : les bœufs, les brebis, & les ânes furent passés au fil de l'épée.*

Il faut donc que sans miséricorde l'on *mette à mort tout* ce qui appartient à l'amour propre, depuis ce qu'il y a de plus élevé, représenté par *les hommes*, jusqu'à-ce qu'il y a de plus animal, désigné par *les bestiaux*, sans que rien en soit réservé. Il n'y a que (a) la femme qui avoit été de mauvaise vie, & toute sa famille, à savoir la nature & tout son appanage, qui ayant été purifiée, demeure en vie & est conservée.

V. 24. *Ils brûlerent la ville avec tout ce qui étoit dedans, excepté l'or & l'argent, les vases d'airain & de fer, qui furent consacrés au trésor du Seigneur.*

Tout le reste *est brûlé*, sans qu'il en reste rien, à la réserve de ce qu'il y avoit de bon dans l'amour propre, & qui étant sorti de Dieu pouvoit y rentrer. Mais pour tout ce qui étoit vivant

(a) v. 23.

d'une

d'une vie propriétaire & impure, il ne suffit pas qu'il soit tué, il doit de plus être *brûlé*, réduit en cendre, & anéanti.

V. 26. *Maudit soit l'homme devant le Seigneur qui relévera, & qui rebâtira la ville de Jéricho! qu'il jette les fondemens sur son premier-né, & qu'il élève ses portes sur le dernier de ses enfans!*

Josué comme un directeur expérimenté, *maudit* tout ce qui peut faire revivre l'amour propre; à cause qu'il ne sera pas plutôt *rétabli* par quelque moyen que ce soit, qu'il deviendra plus fort qu'il n'étoit auparavant. Il ne peut se rétablir qu'en sortant du délaissement à Dieu, & rentrant en soi-même par la réflexion, par le doute, & par l'hésitation pour se posséder, & se rétablir dans l'assurance par quelque moyen. Cela ne seroit pas plutôt fait, que cette ville seroit *fondée sur le premier-né*; ce qui veut dire, que l'amour propre domineroit même la partie supérieure : & *les portes seroient posées sur le dernier des enfans*; parce que les portes de l'amour propre sont les sens extérieurs & intérieurs, & tout ce qui appartient à la partie inférieure : c'est là-dessus que se posent ces portes; parce que c'est par-là qu'il *entre* dans l'ame : & il y entre si avant, qu'il en chasse peu-à-peu l'amour pur; ce qui est un malheur inexplicable. C'est pourquoi ces ames doivent se garder autant qu'elles peuvent des réflexions & des reprises, qui sont les seules portes par où l'amour propre peut rentrer.

CHAPITRE VII.

V. 1. *Achan prit quelque chose de ce qui avoit été mis*

en anatheme, & le Seigneur ſe fâcha contre les enfans d'Iſraël.

C'EST une choſe ſi horrible aux yeux de Dieu que la propriété dans une ame qu'il a tirée hors d'elle-même, qu'il n'en ſouffre pas un petit brin ſans punir tout le reſte. Quoique cette réſerve paroiſſe ſi peu de choſe, elle eſt néanmoins capable elle ſeule de perdre toute l'ame : & pour cela ſeulement Dieu punit l'ame avec tout ce qui eſt en elle, quoiqu'on l'eſtime comme rien, & que ſouvent même on l'ignore.

v. 4. *Trois mille combattans marcherent contre la ville de Haï : mais ils tournerent le dos, & furent défaits.*
5. *Et il y eut trente-ſix hommes de tués.*

Pour ſi peu de choſe toute l'ame eſt miſe en déroute : & ſe voyant pourſuivie par les ennemis, elle eſt contrainte de fuir. Mais elle revient chargée de bleſſures & de confuſion : & ſi Dieu ne permettoit pas cette déroute, jamais elle ne connoîtroit cette réſerve.

v. 6. *Alors Joſué déchira ſes vêtemens ; & ſe tenant proſterné en terre devant l'Arche du Seigneur juſqu'au ſoir avec les principaux d'Iſraël, ils mirent de la cendre ſur leur tête.*
7. *Et Joſué dit : Hélas, Seigneur Dieu ! pourquoi avez-vous fait paſſer à ce peuple le fleuve du Jourdain, pour nous livrer entre les mains des Amorrhéens & pour nous perdre ? Plût-à-Dieu que nous fuſſions demeurés comme nous étions au de-là du Jourdain.*

Joſué, qui repréſente ici la partie ſupérieure, étonné & affligé, ſe trouve dans la déſolation, ſe voyant après tant de victoires devenu la riſée de ſes ennemis. Cette ame auſſi, s'humilie, s'afflige, & s'anéantit de toutes ſes forces *devant Dieu*, lui diſant : *Hélas, Seigneur !* j'étois bien perſuadée que je n'avois point de force par moi-même : auſſi n'avois-je pas la témérité de rien entreprendre par mon propre mouvement : m'étant donc abandonnée à vous, *pourquoi m'avez-vous fait* ſi fort avancer, me faiſant *paſſer le Jourdain ?* Que ne me laiſſiez-vous mourir avant que de le paſſer ? Je n'aurois pas attiré votre indignation par quelque infidélité que j'ignore, & que j'ai ſans doute contractée dans ce paſſage. Cette ame eſt ſi ſurpriſe, qu'elle croit que le paſſage de ce fleuve a cauſé ſa déroute, ignorant ſa propriété, qui en a été la vraie cauſe.

v. 8. *Seigneur mon Dieu, que dirai-je, voyant qu'Iſraël a tourné le dos devant ſes ennemis ?*

C'eſt une affliction intolérable à cette partie ſupérieure, de voir toute l'ame *tourner le dos* & fuir *devant ſes ennemis.* Mais je dirai qu'il n'eſt rien de plus glorieux à mon Dieu ; & que rien ne fait tant voir que c'eſt lui ſeul qui a remporté les premieres victoires, que cette foibleſſe, qui fait fuir devant les plus foibles ennemis. Lorſque Dieu faiſoit tout pour eux, pour ſes enfans, il détruiſoit ce qu'il y avoit de plus redoutable dans les ennemis : mais dès le moment qu'il les laiſſe à cauſe de leur amour-propre, & parce qu'ils s'étoient ſecrétement attribué quelque choſe de la victoire, ils ſont mis en déroute, & obligés *de fuir* avec honte & confuſion.

Alors il eſt aiſé de voir que toute la gloire de la victoire appartient à Dieu, & non à ces hommes, qui ſeroient les plus lâches & les plus foibles de tous, ſi Dieu ne combattoit pour eux.

O Amour, vous faites plus connoître ce que vous êtes dans cette déroute, que dans toutes les victoires ! C'eſt ce qui fait qu'une ame déſintéreſſée & éclairée aime autant & plus ſa déroute, quoiqu'elle en ſorte bleſſée, que ſa victoire : parce que dans ſa victoire, elle s'eſt appropriée quelque choſe du pouvoir de Dieu, & par ſa déroute elle le lui a reſtitué.

V. 10. *Le Seigneur dit à Joſué : Levez-vous : pourquoi demeurez-vous ainſi proſterné en terre?*

Dieu reprend *Joſué* d'une faute qui eſt aſſez ordinaire aux ames de cet état : c'eſt qu'elles s'humilient & anéantiſſent par leurs propres efforts, croyant par-là ſe rétablir dans la gloire de leur juſtice. Et elles ſont mal en cela. Il faut au contraire demeurer dans ſon néant, & porter paiſiblement la plus grande confuſion de la déroute, ſans vouloir ſe rétablir par ſes efforts propres. Ceux à qui cette déroute eſt arrivée *ſe proſternent* & s'humilient : ce qui leur paroît un grand remede à leur mal ; mais dans la vérité, ce ſont des empreſſemens naturels, par leſquels ils tâchent de ſe délivrer d'une confuſion étrange qui les pourſuit dans cette déroute, & d'ôter un anéantiſſement réel & très-glorieux à Dieu, pour mettre en ſa place un anéantiſſement qu'ils ſe forment eux-mêmes, & dans lequel ils ne cherchent que leur avantage.

V. 11. *Iſraël a péché & il a tranſgreſſé mon alliance. Ils ont fait un pillage qui leur avoit été interdit ; & ayant fait un larcin, ils ont menti, & ils l'ont caché parmi leurs hardes.*

Dieu déclare en même tems, qu'il n'a permis cette déroute qu'à cauſe qu'ils ſe ſont réſervé

quelque choſe de ce qu'il avoit commandé de brûler & conſumer. *Ils ont*, dit-il, *fait un pillage que je leur avois interdit* : ils ont touché à ma gloire : & ils ont *couvert* ce larcin d'un *menſonge*, diſant qu'ils ne m'avoient rien dérobé.

V. 12. *Iſraël ne pourra pas tenir ferme devant ſes ennemis ; & il fuira devant eux à cauſe qu'il s'eſt ſouillé en ſe réſervant quelque choſe de l'anathême. Je ne ſerai plus avec vous juſqu'à-ce que vous ayez exterminé celui qui eſt coupable de ce crime.*

Ils *ne peuvent* plus *tenir ferme devant leurs ennemis*, parce qu'ils ſont dépouillés de leur force, qui ſe trouve en moi ſeul, lorſqu'ils *ſe ſouillent* par l'amour-propre, & par la repriſe de leurs propriétés ; & que s'étant approprié ce qui m'eſt dû, il faut qu'ils ſuccombent, *juſqu'à-ce que* cette propriété ſoit détruite ; & *Dieu ne ſera* plus *avec eux* pour continuer ſes victoires *qu'ils n'ayent exterminé* cette cauſe de tout péché.

V. 18. *Le ſort tomba ſur Achan, de la tribu de Juda.*
19. *Et Joſué lui dit : mon fils, rendez gloire au Seigneur le Dieu d'Iſraël, & confeſſez & avouez-moi ce que vous avez fait : ne me le célez pas.*
20. *Achan répondit à Joſué : J'ai péché contre le Seigneur, le Dieu d'Iſraël : & voici ce que j'ai fait.*
21. *Ayant vu parmi les dépouilles un manteau d'écarlatte qui étoit fort bon, & deux cent ſicles d'argent, avec une régle d'or de cinquante ſicles, j'eus envie de les avoir : & les ayant pris, je les cachai en terre au milieu de ma tente.*

Lorſque l'amour-propre eſt découvert, & qu'il ne peut plus ſe cacher, il eſt contraint par le directeur de s'accuſer ſoi-même, eſpérant de

se sauver. Il avoue donc qu'il *a péché* en ce qu'il s'est approprié quelque chose; mais à même tems il s'excuse, & dit : *Je vis entre les dépouilles un manteau d'écarlate très-bon.* Qu'y a-t-il de plus innocent que de vouloir se couvrir du manteau de la charité? C'est un des refuges de l'amour-propre que la charité : l'ame voyant qu'elle ne se peut attribuer autre chose, elle dit, c'est parce que j'ai aimé Dieu purement que toutes ces graces & ces victoires me sont arrivées : & alors elle s'approprie ce manteau de charité, qui, pourtant, devoit être consumé par le feu en tant que propre à l'ame; afin qu'il ne reste plus que la charité de Dieu en lui-même & pour lui, qui même ne doit pas servir de vêtement à l'amour-propre pour s'en couvrir : cela n'est plus de saison.

Il y a eu un tems, où cet amour-propre paroissoit devant Dieu, couvert d'un manteau, & Dieu souffroit qu'il fût revêtu de charité : mais l'heure n'étoit pas encore venue qu'il falloit que tout l'amour-propre fut détruit & anéanti, & avec lui son manteau (de quelque belle couleur de charité qu'il pût se parer) en tant qu'il se l'approprioit; afin que la seule charité de Dieu en lui-même & pour lui-même subsiste. Avec ce manteau (par lequel on s'approprie la charité, la considérant comme la cause des richesses que l'on posséde,) on s'attribue insensiblement les richesses mêmes, du moins quelques-unes, telles que sont, les graces, les vertus & les dons de Dieu. L'on se dit secrétement à soi-même : Tout cela m'a été accordé à cause de la charité; & tout cela est à moi : ce qui est marqué par les *deux cent sicles d'argent.* Une autre chose que l'on s'attribue pour l'ordinaire, est une *lame*, ou une *régle d'or*, qui représente la droiture avec laquelle on

a toujours marché, & la pureté des intentions. Cette regle est *d'or*, & elle est droite, parce que la droiture de l'œuvre unie à la pureté de l'intention, est un grand appui & un fort retranchement pour l'amour-propre.

v. 24. *Josué prenant Achan, & l'argent, & le manteau, la lame d'or, ses fils aussi & ses filles, ses bœufs, ses ânes & ses brebis, sa tente avec tous ses meubles, le mena en la vallée d'Achor.*

25. — *Où tout le peuple d'Israël le lapida, & tout ce qui lui appartenoit, fut consumé par le feu.*

Il faut que *tout* cela soit *brûlé*, détruit & anéanti sans miséricorde, avec tout l'appanage de l'amour-propre, & tout ce qui en le voulant conserver déroboit à Dieu une partie de sa gloire. Il faut remarquer, que ce que cet amour-propre prit, étoit cela même que Dieu s'étoit réservé, ayant ordonné que *l'or* & *l'argent* lui fussent consacrés. L'amour-propre ne se contente pas de prendre des choses basses & ravalées, sur-tout lorsqu'il se voit environné des plus grands dons de Dieu : il s'attache même à ce qui est réservé & sanctifié à Dieu seul.

v. 26. *On entassa sur lui un grand monceau de pierres, qui se voit encore aujourd'hui. Et la fureur du Seigneur fut détournée d'eux.*

Ce *monument* servit pour conserver la mémoire d'une punition si étrange, afin qu'elle fut un exemple à la postérité des plus spirituels, & qu'ils apprissent de là à craindre les moindres attaches à mesure que Dieu les comble de ses faveurs, & qu'il opére des prodiges de graces par leur ministere; car quoiqu'une fuite ne soit pas toujours une entiere défaite, & qu'une déroute puisse ne

pas être une perte totale, & que des châtimens si exemplaires soient souvent des justices du tems, qui sont suivies d'une miséricorde éternelle; toutefois le pas est si glissant dans des infidélités semblables à celles dont je viens de parler, que les chûtes y sont souvent mortelles, & qu'on y trébuche jusques dans l'enfer. Dieu est si jaloux de sa gloire qu'il ne peut pas souffrir qu'on la lui ravisse: sur-tout il est ému d'une juste fureur contre ceux qui la lui disputent, ou qui veulent la partager avec lui après qu'ils l'ont connu, & goûté & aimé d'une maniere excellente; puisque ce sont ceux de tous qui devroient le plus concourir à la lui laisser toute entiere. Ces Lucifers, qui avoient été élevés si haut, & qui vouloient encore la disputer à Dieu, ne peuvent guere être ébranlés qu'ils ne tombent tout-à-fait, & qu'ils ne se précipitent jusques dans le plus profond enfer.

On apprendra aussi de ce même exemple, combien il est insupportable à Dieu que des personnes de ce degré s'excusent, & entassant raisons sur raisons ne veulent qu'à grand'peine reconnoître leur faute. Ils méritent de *brûler* avec toutes leurs excuses; car l'homme qui veut tant se justifier, ne peut qu'il ne condamne Dieu. S. Jean le dit si clairement: (*a*) Si nous disons que nous n'avons point commis de péché, nous faisons Dieu menteur, & sa parole n'est point en nous. C'est faire Dieu menteur que de ne vouloir pas porter la confusion de notre péché; puisque la vérité de sa parole nous déclare que nous ne sommes que foiblesse & que malice; & que si nous voulons nous excuser, nous l'accusons. Cependant les personnes déja fort avancées tombent aisément

(*a*) 1 Jean 1. v. 10.

dans ce défaut, soit parce que jugeant assez bien des choses spirituelles en divers points, l'amour d'eux-mêmes les porte à en vouloir aussi juger avantageusement dans leur propre cause; soit parce que la droiture ordinaire de leurs œuvres & la pureté habituelle de leurs intentions les aveuglent d'un faux éclat, qui leur persuade qu'ils sont fermes dans cette regle lors même qu'ils s'en écartent. La pratique sûre & juste est, de nous mettre toujours dans le tort en ce qui regarde nos actions, dans lesquelles nous ne devons voir aucun défaut avant que de les faire, mais nous n'y devons voir que du défaut après les avoir faites, gardant la conviction de notre misere pour nous, & laissant toute la justification à Dieu, de qui la *colere s'appaise* sitôt que l'on en use de la sorte, au lieu qu'elle s'irrite lorsque l'on fait le contraire.

CHAPITRE VIII.

v. 1. *Le Seigneur dit à Josué: Ne craignez point, & ne vous effrayez de rien.*

DIEU avertit ce directeur, qui lui est bien cher, quoiqu'il ne soit pas encore assez expérimenté dans la conduite, *qu'il ne s'étonne pas* pour tous ces renversemens causés par l'amour-propre, & qu'il ne s'effraie de rien; parce qu'il faut que cela arrive pour la gloire de Dieu, & pour faire éclater son pouvoir: mais qu'étant destiné pour la conduite des ames, nulles miseres ni déroutes ne doivent l'étonner; puisqu'il ne doit pas regarder cela du côté de la créature; car si on le regardoit du côté de la créature, il ne paroîtroit que

perte & défolation; mais qu'il faut le regarder feulement du côté de Dieu, où tout lui eft glorieux. Il fait faire du péché auffi bien des facrifices d'holocaufte, que de tout ce qu'il y a de plus relevé, ainfi qu'il a pris occafion du péché de tout le genre humain, pour donner lieu au grand holocaufte de fon Fils mourant pour nous racheter. C'eft pourquoi il fait brûler l'un avec l'autre (le réfervé & l'anathême) indiftinctement, pour faire voir qu'il fait tirer fa gloire de tout. C'eft un grand défaut à un directeur, de prendre les chofes du côté de la créature; cela l'abat & décourage, & le rend peu propre à conduire: mais c'eft un grand avantage au directeur que de tout regarder du côté de Dieu. Quoi qu'il puiffe arriver, il n'eft jamais étonné ni découragé; & il eft toujours propre à fervir les ames avec un jufte difcernement, fans prévention ni préoccupation, fans crainte, fans doute & fans héfitation. Il fait que Dieu tire fa gloire de tout; & c'eft affez.

v. 2. *Vous ferez à la ville de Haï & à fon Roi, comme vous avez fait à Jéricho & à fon Roi: mais vous prendrez pour vous toute la dépouille & tous les beftiaux; vous dref̄ferez des embuches à la ville derriere elle.*

Après que Dieu a averti Jofué de ce qu'il doit *faire* comme un bon guide, il l'envoie en même tems à cet autre Roi & à fa ville, comme il avoit fait à Jéricho, & même avec plus d'avantage; puis qu'il lui en donne *toute la dépouille*, lui faifant voir que là où l'amour-propre n'entre point, il n'y a rien de fouillé; & que l'ame peut jouir de toutes les graces de Dieu & de toutes les dépouilles de fes ennemis fans rien craindre, les chofes d'elles-mêmes étant innocentes, & n'étant

fouillées, qu'autant qu'elles appartiennent à l'amour-propre.

Mais Dieu commande de *dreffer des embuches à la ville par derriere*, pour empêcher la fuite & pour y prendre fes ennemis. La liberté innocente de ces ames eft fouvent une embufcade & un fujet de fcandale à leurs adverfaires, qui condamnent d'abord les actions les plus indifférentes; témoin les Juifs, lorfqu'ils condamnerent (*a*) les difciples de Jéfus-Chrift, d'avoir cueilli des épis de bled le jour du fabbat pour en manger à caufe qu'ils avoient faim.

v. 15. *Jofué & tout Ifraël partirent de là, feignant d'avoir peur; & ils s'enfuirent par le chemin du défert.*

Qui pourroit, ô Dieu, pénétrer vos voies? Vous, qui aimez les fentiers de juftice & d'équité, vous n'avez pas plutôt fait brûler cette droiture propriétaire, que vous commandez à vos enfans des détours & des déguifemens apparens. O que cela eft caché dans vos fecrets admirables! Toute droiture propriétaire de l'homme, & toutes les propres (*b*) juftices, font faleté & défordre devant vous: & au contraire, la fimple obéiffance à vos volontés, qui paroit aux hommes injuftice & tromperie, eft la vraie droiture à vos yeux; & fouvent (*c*) il y a une voie qui paroît droite à l'homme, dont la fin néanmoins conduit à la mort, ne lui paroiffant droite qu'à caufe de fa folie.

v. 26 — 28. *Toute la ville fut brûlée, & tous les habitans tués.*

29. *Et fon Roi fut pendu au gibet, où il demeura jufqu'au déclin du jour, jufqu'au coucher du Soleil.*

(*a*) Matth. 12. v. 1. 2. (*b*) Ifa. 64. v. 6. (*c*) Prov. 16. v. 25.

Il faut que le refuge des ennemis ſoit *brûlé* & conſumé par le feu ; que *tous les ennemis* ſoyent *tués ;* & que *le Roi* qui en eſt le chef, ſoit *pendu au gibet.* Ce ſeroit trop peu qu'il fut tué avec les autres : il faut qu'il meure avec infamie ; & juſqu'à-ce que ce Roi ſoit anéanti par l'ignominie du gibet, il y a toujours à craindre pour ceux qui ont tué ſes ſujets. Le coup de la plus profonde abjection eſt celui qui acheve de ruiner le regne de l'amour-propre.

CHAPITRE X.

v. 3. *Adoniſedec, Roi de Jéruſalem, envoya des députés à pluſieurs autres Rois, diſant :*
4. *Venez & donnez-moi du ſecours ; afin que nous puiſſions vaincre les Gabaonites, qui ont pris le parti de Joſué & des enfans d'Iſraël.*

PLUS les ennemis du pur Eſprit de Dieu ſont défaits & punis, plus ils rallient leurs forces. Mais que font-ils ? Ils ne combattent pas les forts d'Iſraël, ni la partie ſupérieure ; ils s'en prennent ſeulement aux ſujets & aux vaſſaux, & à ce qu'il y a de plus bas & de plus foible, croyant que s'ils peuvent les affoiblir en leur ôtant ce ſecours, ils feront bientôt maîtres de toute l'armée du Seigneur.

v. 6. *Les habitans de la ville de Gabaon ſe voyant aſſiégés, députerent à Joſué.*
8. *Et Dieu lui dit : Ne les craignez point : je les ai livrés entre vos mains, & nul d'entre eux ne pourra vous réſiſter.*

Les puiſſances inférieures ſe trouvant *aſſiégées* demandent du ſecours aux ſupérieures, & celles-ci le demandent à Dieu, qui les protége toutes également lorſqu'elles ſemblent être ſur le point de périr. Dieu encourage lui-même cette partie ſupérieure, & auſſi le directeur, afin qu'il *ne craigne point ;* puiſque ce ſera *Dieu même* qui *livrera* ces téméraires *entre ſes mains*, & qui les perdra devant eux.

v. 11. *Lorſqu'ils fuyoient devant les enfans d'Iſraël, Dieu fit fondre du ciel ſur eux de groſſes pierres : & il y en eut plus de tués par cette grêle de pierres, que par l'épée des enfans d'Iſraël.*

Dieu eſt admirable en ſon Ecriture. Cette nouvelle maniere de combattre pour ſon peuple contre ſes ennemis nous apprend, que comme *il en mourut* un bien *plus grand nombre par les pierres* du ciel *que par l'épée des enfans d'Iſraël ;* auſſi l'ame qui au milieu de ſes plus cruelles traverſes demeure immobile en Dieu, & inſenſible comme la pierre, ſans prendre les armes, mais ſe délaiſſant à Dieu qui combat pour elle, détruit plus d'ennemis par le ſecours qui lui vient *du ciel* d'une maniere imprévue, qu'elle ne pourroit jamais faire par tous ſes efforts, quoique ſoutenus de la grace commune ; car c'eſt bien un autre avantage que Dieu ſeul combatte pour nous, que de vouloir nous-mêmes combattre avec Dieu, ſurtout à la perſécution, où l'on doit être prêt à tout ſouffrir ou à tout vaincre, ſelon l'ordre de Dieu.

v. 12. *Alors Joſué parla au Seigneur au jour que Dieu lui livra les Amorrhéens, & il dit en préſence de tous les enfans d'Iſraël : Soleil, ne vous remuez point ſur Gabaon ; & vous, Lune, arrêtez-vous ſur la vallée d'Aialon.*

Josué, directeur expérimenté, commande à toute lumiere de la raison de *s'arrêter*; & à la mobilité du raisonnement, de ne point être mobile, mais de se fixer en Dieu par la foi. La mobilité de la raison cause l'inconstance: sitôt que la lumiere du raisonnement veut se mêler dans des choses si extraordinaires, elle attire après elle l'hésitation & l'instabilité, qui porte l'ame à sortir de son état abandonné, & qui empêche par là même l'entiere défaite des ennemis.

v. 13. *Et le Soleil & la Lune s'arrêterent jusqu'à-ce que le peuple se fut vengé de ses ennemis. Ceci n'est-il pas écrit dans le Livre des Justes?*

Mais le directeur habile commence par interdire à la raison toute réflexion; & par là même, il fait *arrêter le Soleil* de l'ame, qui est la raison; *& la Lune* aussi, qui est la réflexion & la mobilité; *jusqu'à-ce* que Dieu ait achevé de tout détruire, & que *la vengeance* soit prise *de* tous *les ennemis*.

Mais cela n'est-il pas écrit dans le Livre des Justes? Ceci s'entend du cœur *des justes*, (justes non plus de leur propre justice, mais de la justice de Dieu), où *cela est écrit* par leur expérience & d'une maniere très-certaine, inconnue à tout autre qu'à ceux qui sont tirés hors de leur propre justice.

v. 14. *Il n'y a point eû ni devant, ni après, un jour aussi grand que celui-là, Dieu ayant obéi à la voix de l'homme, & combattu pour Israël.*

Il n'y a *point de si grand jour* que celui dans lequel l'ame est mise, lorsque la lumiere de sa raison est arrêtée. Alors on entre dans le jour éternel & dans la vérité même, contemplant les choses en Dieu telles qu'elles sont, & n'en croyant que ce que Dieu en fait & en voit: ce qui est véritablement être mis dans le grand jour de la raison étendue & illuminée par la foi. Tant que la raison va son train ordinaire, ses démarches sont précipitées, & ses bornes sont courtes: mais sitôt que Dieu l'arrête, pour l'assujettir à la foi, elle fait le plus grand des jours.

C'est alors que *Dieu obéit à la voix de l'homme*; parce que la voix de l'homme est devenue la voix de Dieu par la grandeur de la foi: & *il combat lui-même pour son peuple* abandonné; car depuis qu'ils se sont délaissés à lui, il prend soin de leurs intérêts comme des siens propres: & comme ses victoires sont leurs victoires, aussi leurs combats sont ses combats.

v. 21. *Toute l'armée retourna vers Josué à Maceda, où étoit le camp, sans qu'il y en eût un seul de tué ni de blessé; & nul n'osa seulement souffler devant les enfans d'Israël.*

Les combats que Dieu soutient lui-même sont bien admirables: il ne s'y perd rien, & tout s'y retrouve sain & entier. Les combats des hommes ne sont pas si heureux: quelques victoires qu'ils remportent, quoiqu'aidés & soutenus de la grace, il y demeure toujours des morts & des blessés; & l'ennemi n'y ayant été défait qu'à demi, partage toujours la gloire par quelque avantage. Il n'en est pas de même dans ce que Dieu fait pour l'ame, il n'y a nulle perte pour l'ame, ni nul gain pour son ennemi; & cela va même si loin, que ses ennemis n'*oseroient* plus *parler contre* ces ames abandonnées.

v. 24. *Josué dit aux principaux d'Israël, qui étoient auprès de lui: Allez, mettez le pied sur la gorge de ces Rois.*

25. *Ce qu'ayant fait il leur dit: Ne craignez point & ne vous effrayez pas: soyez forts & courageux; parce que le Seigneur en fera autant à tous vos ennemis, contre lesquels vous devez combattre.*

Ce ne feroit rien défaire, si les chefs des ennemis subsistoient encore. C'est pourquoi Dieu, qui ne donne jamais une victoire à demi, fait triompher l'ame des *chefs* & de ses ennemis capitaux, & elle se trouve élevée sur eux en un si haut degré de souveraineté, qu'elle les tient *sous ses pieds*.

Lorsqu'elle se voit élevée de la sorte, dans un état si supérieur à tout autre, & au-dessus de tous ses ennemis, elle *craint* une élévation dangereuse: mais le directeur la rassure & l'encourage *à ne rien craindre*; à cause que cela n'est pas en elle, mais hors d'elle en Dieu, ajoutant, que si dans la suite elle est bien abandonnée à Dieu, *il en fera de même de tous ses autres ennemis*, & qu'il n'y a qu'une chose à craindre, qui est la crainte même & la défiance: mais si elle est fidelle à ne point se défier ni douter, Dieu mettra *tous ses ennemis* sous ses pieds.

v. 26. *Josué ensuite les fit pendre à cinq gibets; & ils y demeurerent pendus jusqu'au soir.*

Le directeur met le supplice de ces ennemis en évidence, pour en faire un exemple: & il le tient exposé aux yeux des ames qui en ont besoin, pour soutenir leur courage dans les états les plus effrayans *jusqu'au soir*, qui marque la fin de la vie. Les exemples soutiennent beaucoup &

& les directeurs, & les dirigés qui sont encore en état d'en être soutenus; & ils donnent toujours beaucoup de lumieres pour la conduite.

CHAPITRE XI.

v. 1. *Jabin, Roi d'Asor, ayant ouï ces choses, envoya des députés à plusieurs Rois:*

4. *Qui se mirent en campagne avec leurs troupes & un peuple innombrable, comme le sablon qui est sur le rivage de la mer.*

LORSQUE tout l'enfer ne peut plus rien faire contre ces ames, les puissances de la terre s'assemblent contr'elles: les Rois, les chefs, & les personnes d'autorité, & même de piété, se liguent contre ces pauvres abandonnés pour leur donner un nouveau combat, & tâcher de les vaincre. Ils s'assemblent de toutes les extrêmités de la terre. Les personnes mondaines & libertines s'y joignent; les puissances du siecle & celles de l'Eglise, les dévots, les sages & les impies se lient ensemble: ceux même qui étoient en division entr'eux, s'unissent pour les persécuter, ainsi que (*a*) Pilate & Hérode, ennemis déclarés, se réconcilierent pour maltraiter Jésus-Christ. Le *nombre* même en est si grand, qu'il est comparé *au sable de la mer*. Si le sable en représente la multitude innombrable, l'eau de la mer marque bien par son amertume l'extrêmité des maux dont ils menacent ce peuple innocent.

v. 6. *Le Seigneur dit à Josué: Ne les craignez point; car demain à cette même heure je livrerai tous ceux*

(*a*) Luc 23. v. 12.

qui sont ici pour être percés de coups devant Israël.

Dieu avertit le Conducteur de *ne rien craindre* ni pour leur force, ni pour leur multitude; parce que Dieu, qui entreprend lui-même la défense de ses serviteurs, fait que tout cela doit servir de matiere à leur triomphe; & plus le nombre de ces persécuteurs est grand, plus Dieu les détruira promptement, & en rendra la victoire plus aisée. Dieu ne dit pas que ce sera Israël qui les frappera, afin qu'il ne s'attribue pas la gloire de cette déroute: mais il dit, que ce sera *lui-même* qui *les livrera pour être percés de coups* en présence de tout Israël.

CHAPITRE XV.

V. 63. *La ville de Jérusalem échut en partage aux enfans de Juda.*

Il falloit bien que *la ville de Jérusalem*, qui étoit la cité de paix, échût à la tribu *de Juda*, puisque le Prince de la paix devoit naître de cette lignée, celui qui par le sang qu'il a répandu sur la croix, a fait la paix entre ce qui est dans le ciel & ce qui est sur la terre; & qui dans Jérusalem même a accompli la rédemption du monde.

CHAPITRE XXII.

V. 28. *Voilà l'autel du Seigneur que nos peres ont dressé, non pour y offrir des holocaustes & des sacrifices, mais afin qu'il servit de témoignage entre vous & nous.*

Ces paisibles possesseurs du repos dans la terre promise, qui est Dieu seul, ne songent plus à

dresser des autels pour y brûler des sacrifices; mais seulement pour leur être *un témoignage* de leur fidélité; car ils sont eux-mêmes le sacrifice pur, & l'holocauste consommé par leur anéantissement; mais ces autels qu'ils élevent leur sont un témoignage de leur fidélité envers Dieu, & de leur union avec leurs freres.

V. 34. *Les enfans de Ruben & les enfans de Gad appellerent l'autel qu'ils avoient dressé: Notre témoignage que le Seigneur est lui-même Dieu.*

Et *ils appellerent cet Autel: Notre témoignage*, ou notre protestation, *que le Seigneur est lui-même Dieu*, & qu'il n'y en a point d'autre; que Dieu seul habite & regne en eux par lui-même, à cause de leur anéantissement; que c'est le Seigneur même qu'ils ont à présent, & non seulement ses dons; que *le Seigneur lui-même est leur Dieu*, qu'ils possedent, & en qui ils possedent eux-mêmes une paix parfaite & un repos assuré.

CHAPITRE XXIII.

V. 8. *Que vous demeuriez attachés au Seigneur, ainsi que vous l'avez fait jusqu'à ce jour.*

Cette *adhérance à Dieu* n'est autre chose qu'une stabilité de l'ame en Dieu, avec une facilité à se laisser conduire selon ses volontés, demeurant sans résistance exposée à ses ordres divins, qu'il exécute lui-même dans ceux qui sont fideles à suivre ses mouvemens & à se délaisser à son aimable conduite.

V. 9. *Alors le Seigneur perdra devant vous de grandes*

& puissantes nations, & personne ne pourra vous résister.

Alors le Seigneur, sans que vous y pensiez, & sans que vous vous en mettiez en peine, *détruira devant vous* tous vos ennemis les plus forts & les plus dangereux ; & *nul ne pourra ni résister* ni nuire à une ame ainsi abandonnée à la conduite de son Dieu ; parce que c'est Dieu lui-même qui fait tout en elle & pour elle : & qui peut résister à Dieu ? Il combat lui-même en sa faveur, ainsi qu'il le lui a promis : & cette ame heureuse, sans soin ni souci d'elle-même, n'a qu'à lui laisser faire tout l'ouvrage, sans s'en mettre en peine. Elle n'a qu'une seule chose à faire, qui est, de l'aimer. O unique & heureux travail de ces ames fortunées ! O repos trop doux ! AIMER est leur unique emploi, & elles ignorent toute autre chose. Parlez-leur de combats, de mortifications, de regles, de mesures, de soins, de vigilance ; elles en sont incapables : le Seigneur veille, soigne, combat & fait en elles tout ce qu'il lui plaît. Pour ces personnes, elles ne connoissent plus autre chose que L'AMOUR ou en Dieu, ou en elles, selon leur degré ou l'attention qu'on leur fait faire ; c'est-à-dire, ou l'amour de Dieu en elles, ou l'amour de Dieu en lui-même.

CHAPITRE XXIV.

V. 13. *Je vous ai donné une terre que vous n'avez point labourée, & des villes que vous n'avez pas bâties, pour que vous puissiez y habiter ; & des vignes & des oliviers que vous n'avez pas plantés.*

DIEU fait sentir par cette vive expression, qu'un si grand bien, & un état si éminent, ne

peut point venir par le soin de la créature ; mais par sa seule bonté : aussi leur distingue-t-il les trois états, pour leur faire comprendre, que tout ce qu'ils y ont pu faire, n'a pas pu leur procurer le bonheur qui leur est ici accordé. *Vous n'avez point*, leur dit-il, *labouré la terre* que vous possédez : par le labourage s'entendent les soins multipliés de la vie active & de pratiques, où l'ame est toute occupée à soigner, labourer & cultiver sa terre, qui est elle-même, avec toutes ses puissances. Mais il n'en est pas ici de la sorte : ce n'est point ce soin qui peut donner cette terre, quoiqu'il en puisse donner & faire fructifier quelqu'autre, & qu'il soit très-bon & nécessaire en son tems : cette terre ici ne peut se donner que par la pure bonté de Dieu.

Par *les villes que l'on n'a pas bâties*, l'on doit entendre le recueillement & la retraite, où l'ame est toute renfermée au dedans d'elle comme dans une ville forte. Tout cela est bon & nécessaire dans son tems ; mais tout cela ne peut donner le repos de la terre promise, où l'ame n'est plus enfermée & retrécie en elle comme dans une ville bâtie de la main ou de l'industrie des hommes : mais elle est reçue en Dieu même, comme dans une ville qu'elle n'a pu bâtir, & qui cependant lui donne plus de liberté & plus d'assurance que ne sauroient faire les villes les plus imprenables bâties par la main de l'homme. Dieu veut bien lui ouvrir son sein & la perdre heureusement en lui ; & nul effort de l'ame ne peut jamais l'introduire ici : au contraire, cela lui nuiroit. Il faut pour y arriver qu'elle perde tous ses propres efforts.

Par *les vignes & les oliviers*, on entend les fruits de cet état, qui est une paix inaltérable, n'étant

plus la paix don de Dieu, mais la paix-Dieu & la charité parfaite : mais elle *n'a point été plantée* ni cultivée par la créature : tout ce que la créature eût jamais pu faire de ſon côté, n'eût point pu lui acquérir cette paix invariable, cette paix-Dieu, ni la charité-Dieu, qui eſt l'amour de Dieu en lui-même, & par lui-même ſtable & permanent.

v. 14. *Maintenant donc, craignez le Seigneur, & ſervez-le d'un cœur parfait & très-ſincere.*

A préſent que vous êtes arrivés à un ſi haut état, où Dieu vous a introduits par ſa pure bonté, vous le devez *ſervir d'un cœur parfait*, en ne vous détournant plus jamais de lui ; car il n'y a point d'état en cette vie, quelque relevé qu'il ſoit, dont on ne puiſſe déchoir par infidélité. Celle qui peut cauſer la ruine de celui-ci eſt, de ſe regarder ſoi-même avec vaine complaiſance.

v. 15. *Que ſi vous ne trouvez pas bon de ſervir le Seigneur, vous avez le choix : choiſiſſez aujourd'hui ce qui vous plaira le plus ; ou de ſervir le Dieu de vos peres, ou les Dieux étrangers. Mais pour moi & toute ma famille, nous ſervirons le Seigneur.*

C'eſt pourquoi Joſué, comme un excellent directeur, ajoute : quoique vous ſoyez arrivés à un état ſi élevé, vous êtes néanmoins toujours libres ; parce que Dieu ne violente point la liberté : il la captive bien & par ſes bienfaits & par ſes charmes, & il ſe ſert du droit qu'il a acquis ſur elle enſuite de ſa donation, en telle ſorte qu'il lui eſt preſque impoſſible de s'écarter de ſon Dieu ; mais il ſuffit que cela puiſſe être, & que cela ſoit arrivé, pour le craindre ſans le

craindre cependant, l'ame n'ayant plus ici de ſouci d'elle-même, mais ſe délaiſſant à Dieu, pour qu'il ſoit lui-même ſa crainte, & ſon garant. Elle eſt donc libre dans cette heureuſe captivité : & c'eſt pour le faire connoître que l'Ecriture, qui ne dit rien d'inutile, ajoute ; *Vous pouvez* encore *choiſir à préſent*, quoique vous ſoyez arrivés dans le plus ſublime état de la vie ſpirituelle ; & vous pouvez encore par l'uſage de votre liberté choiſir, *ou de ſervir Dieu*, c'eſt-à-dire, vous délaiſſer à lui ſans réſerve ; ou d'aller *à des Dieux étrangers*, vous reprenant vous-mêmes, & ſervant vos inclinations. *Pour moi*, dit Joſué, qui ſuis plus avancé que vous, & qui connois bien le bonheur d'un ſi haut état, & l'heureuſe liberté de cette dépendance, *je ſuis réſolu de ſervir le Seigneur* en ſa maniere : non ſeulement moi, mais *toute ma maiſon*, c'eſt-à-dire, tout ce qui eſt en moi, & qui dépend de moi, mon ame & toutes ſes puiſſances, tout lui ſera aſſujetti pour jamais.

v. 16. *Tout le peuple répondit : A Dieu ne plaiſe qu'il nous arrive jamais d'abandonner le Seigneur pour ſervir des Dieux étrangers !*

18. --- *Nous ſervirons le Seigneur ; parce qu'il eſt notre Dieu.*

Une ame qui dans cet état ſe ſent ſi redevable à ſon Dieu, & qui eſt ſi pénétrée de ſes bienfaits, & du bonheur de ſa nouvelle liberté, entendant le directeur qui l'aſſure qu'elle eſt encore libre, & qu'elle peut toujours choiſir ; mais que pour lui, il ſe déclare pour ſon Dieu : ô alors elle ſouffre une douleur extrême de cette propoſition : elle ne ſait, ſi c'eſt une défiance, ou une épreuve de ſon amour. C'eſt dans la vérité un ſen-

timent d'union très-intime, cauſé par la ſeule propoſition de ſéparation, joint à la défiance d'elle-même, qui la tient convaincue que cela peut encore arriver par ſon infidélité : car on peut bien ne pas ſentir les choſes qui ſont bien unies ; mais quand on veut les ſéparer, ah! elles ſe ſont bien ſentir. Cette ame donc n'ignore pas ſa foibleſſe, ſur laquelle elle ne peut rien compter que des crimes & des miſeres : d'un autre côté, elle aimeroit mieux mourir que de ſe détourner pour un moment de ſon Dieu. Que répondra-t-elle donc? Elle eſt bien éloignée de faire, comme autrefois, des proteſtations de fidélité, ne trouvant plus rien en elle ſur quoi elle puiſſe les appuyer : elle ne répond qu'une choſe, pénétrée qu'elle eſt de ſon amour & de ſa foibleſſe, avec une eſpece d'exclamation : *A Dieu ne plaiſe qu'il m'arrive jamais de délaiſſer le Seigneur pour ſervir des Dieux étrangers*, mes inclinations, & mon amour-propre! Hé, quoi! Ce Dieu bon, de qui je reſſens maintenant les ineſtimables bienfaits, pourrois-je encore le quitter? O que cela ne m'arrive jamais! *Je le ſervirai* de tout mon cœur : car *c'eſt lui*, & c'eſt lui ſeul, *qui eſt mon Dieu.* Il me ſemble d'entrer dans la douleur de ces ames, & que je ſens combien cette défiance les afflige. Il faut l'avoir éprouvé pour le concevoir, & quels ſont les effets de ces différens mouvemens d'amour & de reconnoiſſance, & de crainte de manquer de fidélité.

v. 19. *Joſué dit au peuple : Vous ne pourrez pas ſervir le Seigneur ; parce que Dieu eſt ſaint, & fort, & jaloux ; & il ne pardonnera point à vos crimes ni à vos péchés.*

Le directeur continue à leur remontrer la difficulté qu'il y a de perſévérer ; *parce*, dit-il, *que Dieu eſt ſaint, & fort, & jaloux.* De quoi eſt-il jaloux? de ſa puiſſance & de ſa ſainteté. Toute ſa jalouſie envers ces ames eſt, qu'elles ne s'attribuent rien ni de ſa *ſainteté*, lorſque les ayant dépouillées de leur ſainteté propre, il a mis en elles ſa propre ſainteté, afin qu'elles ne la regardent point en elles-mêmes, comme ſi elle leur appartenoit ; ni de ſa *puiſſance*, afin qu'il ne leur arrive jamais de regarder la poſſeſſion d'un ſi grand bien, comme ſi elles l'avoient acquiſe par leurs mérites & bonnes œuvres ; mais qu'elles ſoient perſuadées que tout s'eſt fait par le pouvoir de Dieu. Ceci eſt conforme à l'avis que Moïſe (a) donna à ſon peuple peu avant qu'il mourut.

v. 21. *Le peuple répondit à Joſué : Il n'en ſera pas ainſi que vous dites ; mais nous ſervirons le Seigneur.*

Ce peuple touché de la continuation de ſemblables menaces, aſſure toujours plus, que le Seigneur eſt ſon Dieu, & qu'il lui ſera éternellement ſoumis, témoignant en même tems & de la douleur de voir que leur Conducteur en doute, & de la fermeté dans le choix qu'il a fait du Seigneur pour ſon Dieu.

v. 22. *Joſué repliqua au peuple : Vous ſerez donc vous-mêmes témoins comme c'eſt vous qui avez choiſi le Seigneur pour le ſervir. Et ils répondirent : Nous en ſerons témoins.*

Alors ce ſage directeur leur fait remarquer, qu'après que Dieu les a élus & conduits, il faut

(a) Deut. 9. v. 4. 5.

aussi à cause de leur liberté qu'ils *choisissent Dieu* à leur tour, & qu'ils soient eux-mêmes les témoins contre eux-mêmes, comme ce sont eux qui ont librement choisi Dieu, & qui se sont soumis volontairement à son joug; afin qu'ils ne puissent pas dire qu'ils ont été pris par force, & que leur liberté n'y est point entrée, ou que Dieu les a obligés à ses Loix sans leur consentement. C'est une chose admirable que la bonté de Dieu & sa conduite. Jamais il ne fait entrer une ame en aucun état qu'il ne tire d'elle auparavant son consentement & son abandon, ou exprès & distinct, ou compris dans un autre. L'homme est tellement libre, que Dieu ne fait rien en lui que de son agrément. Ne demanda-t-il pas celui de Marie lorsque le Verbe s'incarna dans son sein? Et ce grand mystere, avec le salut de tout le monde, dépendoit d'un *fiat* de la très-pure Vierge. L'ame fait tout librement, quoiqu'elle fasse tout par l'entrainement infaillible de la volonté de Dieu : & quoique cette volonté s'exécute souverainement, toutefois jamais elle ne contraint ni ne violente la liberté : & le franc arbitre est aussi libre dans l'accomplissement absolu de la volonté de Dieu, comme la volonté de Dieu est infaillible dans la plus grande liberté de la créature; ensorte que la liberté n'empêche point l'infaillibilité, ni l'infaillibilité ne diminue en rien la liberté. Le consentement fut infaillible en Marie, quoiqu'il fut très-libre. C'est le secret du pouvoir divin, que de faire cette liaison. C'est un pouvoir plein d'amour, qui remplissant le cœur de son amour même, lui fait faire par une délicieuse contrainte, toute libre cependant, tout ce qu'il veut. Lorsque l'amour s'empare d'un cœur, il l'assujettit à son empire;

& il en fait ce qu'il lui plaît. Si cela se vérifie, même dans l'amour profane, pourquoi ne sera-t-il pas infiniment plus vrai dans l'amour divin? L'ame fait les choses avec tant de liberté, qu'elle dira toujours : oui, je veux tout ce que mon Dieu fait; je le veux avec plaisir; & ses volontés me sont si douces, que je ne pourrois pas ne point vouloir ce qu'il fait; & après lui avoir tant de fois donné ma liberté s'il m'en reste encore, je ne l'employe qu'à la lui redonner de nouveau, afin qu'il régne en moi, & qu'il y fasse toutes ses volontés. Cela est si vrai, que des ames qui dans des souffrances inexplicables semblent se plaindre de Dieu, sitôt qu'elles ont un moment de relâche, elles l'emploient à s'abandonner à de plus terribles peines.

v. 26. *Josué prit une grande pierre, & il la mit sous un chêne qui étoit au Sanctuaire du Seigneur.*
27. *Et il dit à tout le peuple : Cette pierre vous rendra témoignage, qu'elle a ouï tout ce que le Seigneur vous a dit, afin que vous n'osiez pas le nier à l'avenir, ni mentir au Seigneur votre Dieu.*

Cette *pierre* marque l'immobilité, & toutes les qualités de l'ame affermie dans cet état, comme il a été dit ci-dessus : mais cette pierre est *mise au Sanctuaire du Seigneur*; à cause que cet état d'immobilité & d'insensibilité ne peut être ferme & permanent, sinon lorsque l'ame est arrivée en Dieu, qui est le Sanctuaire de Dieu même. Cette même *pierre* étoit encore une marque de la liberté de l'homme avec laquelle il avoit été introduit dans cet état d'immobilité parfaite, en ce qu'il est dit, qu'elle lui servira de *témoignage*; afin qu'au cas qu'il vint à en sortir par infidélité, il ne put nier, ni l'état avancé où

il avoit été, ni la liberté avec laquelle il y étoit entré.

v. 31. *Israël servit le Seigneur pendant la vie de Josué, & aussi durant le long-tems que vécurent après la mort de Josué les anciens qui avoient vû les œuvres que le Seigneur avoit faites en Israël.*

Ce passage fait voir, que toutes les ames que Dieu conduit lui-même dans la terre, c'est-à-dire, en lui-même, devant & après la mort de Josué, leur directeur, vécurent & moururent dans cette immobilité. Aussi est-ce une chose bien rare, que des ames arrivées ici, tournent en arriere. Cela est quasi impossible; à cause qu'elles sont si fort possédées de Dieu, & si bien établies dans l'immobilité, qu'elles ne peuvent presque plus se remuer pour s'en détourner. Elles n'y sont pas plutôt établies, que Dieu ou leur ôte Josué, leur cher directeur, ou ne le leur laisse plus que pour l'extérieur, tout étant tellement en la possession de Dieu, qu'il n'y a plus rien à prescrire par la créature, mais tout roule & au-dedans & au-dehors par le doux entraînement de la providence, ensorte que la direction ne leur est plus nécessaire depuis qu'étant arrivées à la fin, les moyens leur sont ou inutiles ou indifférens; & qui voudroit s'obstiner à donner des pratiques & des régles ou à s'en servir en cet état, troubleroit l'opération divine, & nuiroit à l'ame, la tirant de l'ordre de Dieu pour la mettre dans une conduite propre à la créature, quoique sous les plus pieuses intentions. Si le directeur est assez heureux pour connoitre & servir une de ces ames arrivées en Dieu seul, il ne doit plus la gêner en rien : mais respectant en elle la possession divine, l'abandonner sans réserve à

Dieu, comme elle s'y est abandonnée elle-même. C'est ainsi que Dieu a conduit une infinité de saintes ames qui ont manqué de directeurs, ou dont les directeurs n'ont point compris les voies, ou auxquelles les directeurs devoient enfin manquer, lorsqu'elles étoient en paisible possession de la terre promise. Tout cela néanmoins se doit entendre sans préjudice de l'obéissance qui se doit aux loix de Dieu & aux supérieurs, laquelle est inviolable jusqu'à la mort.

On peut aussi voir par tout ce qui a été écrit depuis la sortie de l'Egypte jusqu'à l'établissement dans la terre promise, que très-peu de personnes de ceux qui étoient sorties de celle-là sont arrivées en celle-ci : puisque de plus de sixcent milles il n'en est arrivé que deux; & que presque tous moururent en chemin par leur infidélité, faute de s'être laissé conduire à Dieu, ayant voulu ou trop faire ou faire trop peu, & ne suivant pas à l'aveugle tous les desseins de Dieu. Mais l'on doit aussi admirer la fidélité de Dieu, qui malgré les continuelles infidélités de ce peuple, ne laisse pas de l'introduire dans cette terre tôt ou tard, selon qu'il se laisse conduire sans résister, & qu'il laisse tout faire à Dieu. Il a pris ces ames abandonnées dans le pays de la multiplicité, les a conduites par tant de chemins si longs & si ennuyeux, & par tant de périls; & les a enfin fait arriver au port assuré.

De là je crois que l'on doit inférer deux choses : une, que Dieu ne manque jamais d'introduire les ames qui se délaissent à lui, & qui sont fidelles à ne se point laisser aller à l'envie de se reprendre; & qui pour tout ce qu'il y a à souffrir dans ce terrible chemin, ne se reprennent point : l'autre est, que ce chemin n'est pas si court, ni

ſi aiſé que l'on penſe ; & que ſouvent l'on prend le change. Dès que l'on ſe voit hors de la captivité de la multiplicité des pratiques, l'on ſent un ſi grand repos, que l'on croit d'être arrivé à la terre promiſe : mais il y a bien de la différence. Cependant ces perſonnes le croyent, & ſe ſervent des mêmes termes pour s'exprimer ; & il faut avoir le diſcernement de l'Eſprit de Dieu pour voir la mépriſe : mais je puis aſſurer ces ames de la part de mon Dieu, qu'elles ne ſont point arrivées à la terre promiſe, qui eſt Dieu en lui-même. Elles ſont bien ſorties de la captivité ; & miſes en liberté, elles ſentent la conduite de Dieu & ſa préſence en toutes choſes avec une profonde paix & une très-grande joie ; mais ce n'eſt pas là la terre promiſe.

Nul n'y arrivera jamais qu'il ne paſſe la mer rouge, le déſert affreux & ſi long de la foi ; qu'il n'eſſuye mille dangers, mille plaies, & mille maux ; qu'il ne paſſe enfin le Jourdain ; & que la dure pierre ne ſoit la marque de ſon arrivée par ſa fermeté, ſon immobilité, ſon inſenſibilité, & ſa dureté. Je leur dis encore, & le répéte pluſieurs fois, que nul n'eſt introduit en Dieu lui-même par état permanent qu'il n'ait paſſé tous ces états, que les uns paſſent plus fortement & d'autres plus doucement, ſelon les deſſeins de Dieu & la fidélité des ames : mais il faut que tous néceſſairement y paſſent, & qu'ils ſoyent longtems à y paſſer. Que s'ils n'y ont pas paſſé, je dis qu'ils ont été ſanctifiés dans d'autres états, inférieurs à celui dont je parle, & non en celui-ci ; & la raiſon en eſt infaillible, à ſavoir, que l'homme n'eſt transformé en Dieu qu'à la meſure de ſa deſtruction & de ſon anéantiſſement en ſoi-même ; & qu'il ne paſſe en ſon

être original, qu'autant qu'il perd ſon être propre : ce qui ſe fait par autant de pertes & de morts, que j'en ai fait remarquer, & encore infiniment plus qu'on n'en ſauroit exprimer.

Ceux qui en ont été exemptés, ſont ou des perſonnes qui n'ont point péché en Adam, tels que ſont Jéſus-Chriſt, & Marie ſa divine Mere, ou quelques ſaints qui par un rare privilege ont été ſanctifiés tout à coup, même dans le ventre de la mere, comme S. Jean Baptiſte, & Jérémie. Mais ſi les Apôtres mêmes n'en ont pas été exempts, ſelon qu'il paroît aſſez par les foibleſſes de S. Pierre, & par ce que S. Paul a écrit de lui-même, dépeignant des états terribles par ſon expérience ; qui prétendra d'en être affranchi ? Les hiſtoires & les œuvres des Saints les plus intérieurs ſont pleines (a) des expreſſions terribles qu'ils ont faites de ce qu'il leur a fallu ſouffrir pour arriver à cette terre promiſe, de *nuits obſcures, de tourmens, de martyres, de pertes, d'agonies, de morts & d'enfers.* C'eſt trop préſumer que de croire avoir atteint le terme, & d'être arrivé juſques à la fin, lorſqu'on n'eſt pas encore bien entré dans le chemin qui y conduit.

Cette mépriſe touchant les états, cauſe bien des déſordres, & a donné lieu à des grandes chûtes, comme d'Origene, & d'autres que l'on a crû être arrivés dans ces états : mais dans la vé-

(a) *Le Cardinal Bona fait l'énumération d'une partie dans ſa* Voie abrégée pour aller à Dieu, Chap. X. *où il cite* S. Bernard, Rusbroque, Taulere, Harphius, Barbanſon, Marie Veles, S. Catherine de Genes, Jean de la Croix, Thomas de Jéſus, Angele de Foligni, Ste. Thérèſe, *où (auſſi bien qu'en pluſieurs autres qu'il ne nomme pas) l'on trouve ces mêmes termes, & encore quantité d'autres ſemblables.*

rité ils n'y étoient pas, étant très-rare que quelqu'un en soit déchu. L'Ange apostat en est tombé, ce qui suffit pour faire voir que l'on en peut sortir. Tous les enfans d'Israël qui étoient sortis de l'Egypte, pécherent & moururent dans la voie, en punition de leur infidélité: mais l'Ecriture dit, que tous ceux qui avoient passé ce chemin, & qui par la conduite de Dieu étoient arrivés en Dieu même, moururent dans la fermeté de leur état sans en sortir par infidélité, Dieu étant trop bon & trop fidele pour permettre que ceux qui s'abandonnent à lui sans réserve, & qui ne se reprennent jamais, soyent trompés. C'est de quoi l'on voit une admirable figure dans tout ce qui s'est passé à l'égard du peuple d'Israël depuis sa sortie de l'Egypte jusqu'à son introduction dans la terre promise, qui marque comme l'ame est tirée de la multiplicité pour être admise en DIEU SEUL.

FIN *du Livre de* JOSUÉ.

CHA-



LE LIVRE DES JUGES,

Avec des Explications & Réflexions *qui regardent la Vie intérieure.*

CHAPITRE I.

v. 1. *Après la mort de Josué, les enfans d'Israël consulterent le Seigneur, & lui dirent : qui marchera devant nous pour combattre les Cananéens, & qui sera notre Chef dans cette guerre ?*

LORSQUE ces peuples eurent perdu le guide que Dieu leur avoit donné pour les introduire dans la terre promise, ils se regarderent comme des brebis errantes: & comme ils étoient fidèles à Dieu, ainsi que l'Ecriture le remarque, disant: que nuls de ceux qui entrerent dans la terre, ne quitterent le Seigneur, (*a*) & qu'ils le servirent tous tant qu'ils vécurent; ils crurent donc qu'ils devoient appréhender de s'égarer après la perte de leur Pasteur. C'est pourquoi ils s'adresserent à Dieu, & lui demanderent: Seigneur, *qui marchera devant nous pour combattre, & qui sera notre Chef dans cette guerre*? Ils s'adressent premierement à Dieu pour avoir un Conducteur. C'est la véritable maniere d'en obtenir un conforme à nos besoins, ne suivant point en cela le caprice ou le penchant naturel, mais la volonté de Dieu.

(*a*) Voy. Jos. 24. v. 31.

v. 2. *Le Seigneur répondit : Juda marchera devant vous, je lui ai donné la terre entre ses mains.*

Il est ici parlé d'une tribu entiere que Dieu donne pour guide à ce peuple : d'où vient cela ? C'est pour nous instruire de deux choses : la premiere, que Dieu donne Jésus-Christ pour guide dans le directeur qu'on lui demande, comme Jésus-Christ étoit renfermé dans cette tribu ; & c'est l'avantage des personnes qui s'adressent à Dieu même pour avoir un conducteur. La seconde instruction que nous pouvons tirer de ce passage est, que l'ame arrivée en Dieu, & honorée de son union, n'a plus d'autre conduite que Jésus-Christ, qui après l'avoir portée en Dieu comme voie, vérité & vie, l'y tient cachée avec lui : & comme il l'anime & la vivifie, il la conduit aussi d'une maniere admirable. Ces deux sortes d'ames, tant les communes, désignées par ce grand peuple, que les plus élevées, dont nous venons de parler, ont cet avantage, d'être victorieuses de leurs ennemis. Mais de quelle maniere en sont-elles victorieuses ? C'est que Jésus-Christ les leur *remet entre les mains*, se les assujettissant lui-même par une miséricorde toute puissante.

v. 3. *Et Juda dit à Siméon son frere : Venez avec moi pour m'aider à gagner ma part de cette terre, & combattons les Cananéens ; afin que j'aille aussi avec vous pour vous aider à conquerir la part qui vous est due. Siméon donc s'en alla avec Juda.*

L'association de ces deux tribus pour détruire les ennemis qui les empêchent de jouir de la terre qui leur est échue par sort, marque que l'union des serviteurs du Seigneur est très-utile pour combattre les ennemis qui s'opposent à leur per-

fection, & pour les faire avancer dans la voye de Dieu par une sainte émulation, que cause une édification mutuelle. Les vrais serviteurs de Dieu devroient *s'unir ensemble* pour travailler de concert à *acquerir la part* qui leur est préparée dans le Royaume de Dieu. Ce seroit dans la possession d'un si grand bien qu'ils s'écrieroient avec justice ; (*a*) O que la part qui nous est échue est délicieuse !

v. 4. *Juda donc marcha contre ses ennemis : le Seigneur les livra entre les mains des Hébreux, les Cananéens, & les Pheresééns : ils taillerent en pieces dix mille hommes à Bezec.*

L'Ecriture est admirable dans ses expressions : elle attribue tout au Seigneur. Elle ne dit pas, que Juda détruisit ses ennemis ; mais qu'il *marcha contr'eux, & que le Seigneur les livra entre les mains des Hébreux.* Cela nous apprend qu'il faut marcher avec Jésus-Christ, & animés de son esprit, affronter nos ennemis : mais qu'il faut être persuadés en même tems que ce n'est point celui qui veut, ni celui qui court (qui les vaincra :) mais celui à qui Dieu donne la victoire. Ceux qui croient avoir assez de forces pour terrasser seuls leurs ennemis, sont ordinairement défaits ; mais ceux qui mettent toute leur confiance en Jésus-Christ, sont assurés qu'il leur livrera leurs ennemis entre leurs mains : après quoi il leur est très-aisé de les détruire ; comme ce peuple *taille en pieces* sans peine les hommes de Bezec, parce que Dieu les leur avoit livrés. Il est dit que *Juda marcha* contre les ennemis, & que Dieu livra ces mêmes ennemis entre les mains des Hébreux : c'est pour nous faire concevoir, qu'il y a peu à

(*a*) Ps. 15. v. 6.

faire pour nous dans la deftruction de nos ennemis : il n'y a qu'à nous affocier à Jéfus-Chrift, le mettre à la tête comme notre Capitaine, pour être affurés de la victoire.

v. 5. *Ils trouverent à Bezec Adonibezec. Ils combattirent contre lui, & ils défirent les Cananéens & les Pherefcens.*

Ces peuples (les Hébreux) ont toujours été victorieux, tant qu'ils ont combattu par l'ordre de Dieu. Adonibezec, Roi des ennemis, reprefente très-bien l'amour-propre & la cupidité, qui dominant dans un cœur, eft la fource de tous les défordres: c'eft par lui que ce miférable cœur eft affujetti au péché. L'Ecriture, toujours merveilleufe en fes expreffions, dit qu'*en combattant contre Adonibezec les Hébreux défirent les Cananéens & les Pherefcens :* ce qui nous inftruit d'une grande vérité, qui eft, que lorfque nous combattons l'amour propre & la cupidité, les autres ennemis nous font affujettis; parce qu'ils n'ont de force qu'en ceux-là.

v. 6. *Adonibezec ayant pris la fuite, ils le pourfuivirent, le prirent & lui couperent les extrémités des mains & des pieds.*

Sitôt que l'amour propre & la cupidité fe voient attaqués par les armes de Jéfus-Chrift même, ne pouvant fe foutenir dans ce combat, ils *prennent* bientôt *la fuite* : mais il les faut *pourfuivre* dans leur retraite. Car fi ce redoutable Roi fubfifte, il ralliera bientôt affez de forces pour faire une feconde guerre, d'autant plus dangereufe qu'elle eft moins attendue; parce que la fuite d'*Adonibezec* met en quelque efpèce d'affurance. Il faut faire comme le peuple de Dieu,

lui couper l'extrémité des pieds & des mains, lui ôtant par là tout pouvoir de nous attaquer, & tous moyens de le faire.

v. 7. *Alors Adonibezec dit : J'ai coupé l'extrémité des mains & des pieds à foixante & dix Rois qui mangeoient fous ma table les reftes de ce qu'on me fervoit : Dieu m'a traité comme j'ai traité les autres : & ils l'amenerent à Jérufalem, où il mourut.*

Dieu punit Adonibezec en même tems qu'il donne à fon peuple l'héritage promis. Quoique Dieu femble diffimuler pour un tems, il punit néanmoins par les mêmes chofes dont on s'eft fervi pour l'offenfer. L'amour propre ou la cupidité eft bien comparée à ce Roi cruel, qui *coupa l'extrémité des pieds & des mains à* tant *de Rois*, arrachant la force & la bonté à tout le bien que l'on peut faire, corrompant toutes les actions vertueufes. Les vertus, qui font forties de Dieu même, & qui n'étoient nées que pour commander & pour être affifes *à la table* du Seigneur, font affujetties par l'amour propre, & comme obligées de lui fervir, enforte qu'elles ne fe nourriffent que *de fes reftes.* Ceci nous fait voir qu'il n'y a point de pure vertu dans une ame, quelque fainte qu'elle paroiffe au dehors, tant que l'amour propre fubfifte: il n'y en peut avoir qu'après fa défaite. Mais il faut *l'amener à Jérufalem, où il meurt*, c'eft-à-dire, qu'il faut que le coup de la mort lui foit donné de Jéfus-Chrift même, dans l'ame, qui eft la Jérufalem où il habite Nous pouvons bien fous fa conduite & animé de fon efprit abattre fa force; mais lui feul le peut faire mourir.

v. 8. *Car les enfans de Juda ayant mis le fiege devant Jéru-*

ſalem, la prirent, taillerent tout en pieces, & mirent le feu dans toute la ville.

Ce que tout le peuple conduit par Joſué n'avoit oſé faire, *Juda*, figure de Jéſus-Chriſt, le fait heureuſement. Il *attaque* Jéruſalem, *la prend*, en met en poſſeſſion le peuple intérieur après l'avoir purgée de tous ſes ennemis. O Jéruſalem, c'eſt ſeulement en vous que l'ame ſe trouve en aſſurance ; c'eſt vous qui renfermez dans vos murailles le repos durable. Jéruſalem, doux ſejour de la paix pour l'ame établie en Dieu, il n'y a que Jéſus-Chriſt qui puiſſe introduire les ames en vous, les perdre en Dieu, & les y cacher avec lui : c'eſt le droit qu'il s'eſt acquis (*a*) par ſon ſang, d'introduire les ames dans cette ſainte Jéruſalem : c'eſt pourquoi le ciel avoit été fermé juſqu'à ce que Jéſus-Chriſt l'ouvrit en y entrant triomphant, comme la Jéruſalem terreſtre étoit fermée juſqu'à ce que Juda vint à l'ouvrir.

O Sacré Verbe ! c'eſt vous ſeul qui ouvrez le ſein de votre Pere, comme étant le terme infini de ſa fécondité ; c'eſt vous, ô Verbe fait chair, qui ouvrez ce ſein adorable pour y faire entrer & demeurer les ames qui vous ſont abandonnées. Ce qui paroît de plus ſurprenant, c'eſt que cette belle Jéruſalem, maiſon de repos, doit être *brûlée* & réduite en cendres en tant que bâtie par la main des hommes. Il faut que ce repos acquis ſoit détruit, afin que le repos en Dieu, mérité par Jéſus-Chriſt & poſſédé par lui-même, ſubſiſte ſur les ruines de cette premiere Jéruſalem.

v. 9. *Ils deſcendirent enſuite pour combattre les Cananéens dans le pays des montagnes vers le midi & dans la plaine.*

(*a*) Heb. 9. v. 12. & Chap 10. v. 19.

On ne peut jamais poſſéder ſon ame en paix que tous les ennemis qui l'environnent, ne ſoient détruits ; c'eſt pourquoi il y a un tems dans la vie tout employé au combat ; & l'ame ſentant une tendance ſecrette au repos, comprend en même tems qu'elle ne jouira jamais de ce repos que tous ſes ennemis ne ſoient vaincus & défaits. Elle conçoit auſſi, qu'elle n'en ſera jamais victorieuſe que par Jéſus-Chriſt : c'eſt pourquoi elle le prie de marcher à ſa tête ; & ſuivant ſon drapeau elle va courageuſement affronter ſes ennemis ; elle combat premierement contre le péché, très-bien déſigné par *les Cananéens*, qui furent (*a*) maudits en Canaan après le déluge. Il faut auſſi combattre *le pays de montagnes*, qui ſont les lieux où l'orgueil fait ſa réſidence : il faut attaquer enſuite le démon *du midi*, puis *la plaine*, où ſont des ennemis en plus grand nombre, quoique moins redoutables que les premiers. Quand l'orgueil & la concupiſcence de la chair, qui eſt le démon *du midi*, ſont détruits, le reſte eſt facile à vaincre.

v. 10. *Et Juda ayant marché contre les Cananéens qui habitoient à Hébron, dont le nom étoit autrefois Cariath-Arbé, défit Seſaï, Ahiman, & Tholmaï.*

De toutes les tribus d'Iſraël aucunes ne remporterent de victoire plus entiere que celle de *Juda* : ce qui nous marque, que c'eſt Jéſus-Chriſt lui-même qui doit marcher contre nos ennemis. qui les défait, & qui nous en rend victorieux, *Hebron* devoit être ſa demeure ; puiſqu'il eſt écrit que (*b*) David, en qui il étoit renfermé, regna en Hebron : c'eſt pourquoi il en faut détruire

(*a*) Gen. 9. v. 25. (*b*) 3. Reg. 2. v. 11.

le péché qui s'en eſt emparé. Dieu ſe ſert d'ordinaire des lieux où le péché a abondé pour y faire ſurabonder ſa grace; & des ames pécherеſſes, pour en faire le trône de ſes miſéricordes les plus reſervées ; afin que la gloire & l'honneur lui en ſoient rendus.

v. 11. *Etant parti de là, il marcha contre les habitans de Dabir, qui s'appelloit autrefois Cariath - Sepher, c'eſt à-dire la ville des lettres.*

L'Ecriture parle d'une tribu très-nombreuſe comme d'un ſeul homme, pour nous confirmer dans la penſée qu'elle la regarde comme une figure de Jéſus-Chriſt, & que ce qu'elle dit de cette tribu, elle le dit de Jéſus-Chriſt. Après que ce fameux conquérant a détruit les ennemis les plus fâcheux, qu'il a banni les péchés groſſiers d'une ame, il s'attache à ceux qui quoique moins odieux, ne lui ſont pas moins ſenſibles. Il va combattre *le pays des lettres*; pour nous apprendre que la ſcience eſt un très-grand obſtacle à ſon regne en nous, remerciant même (*a*) ſon pere lorſqu'il eſt venu ſur terre, d'avoir caché ſes ſecrets aux ſages & ſavans du ſiecle pour les révéler aux petits. Les gens ſavans ſont très-éloignés du Royaume de Dieu, s'ils n'étudient la ſcience des ſaints, qui eſt celle de l'humilité, & de la ſoumiſſion continuelle aux ordres de Dieu. S'ils prétendent pénétrer les ſécrets de Dieu par leur ſcience, ils ſeront toujours plus aveugles & plus ignorans.

v. 12. *Alors Caleb dit : Je donnerai ma fille Axa pour femme à celui qui prendra & ruinera Cariath-Sepher.*

(*a*) Matth. 11. v. 25.

Cet endroit eſt tout divin. *Caleb* fut celui qui de ceux qui ſortirent d'Egypte, entra ſeul avec Joſué dans la terre promiſe : il ſavoit l'importance de la ruine de la ſcience humaine pour être animé de la ſageſſe divine ; c'eſt pourquoi il dit : *Je donnerai ma fille à celui qui détruira* cette *ville de lettres.* La foi de Caleb (*a*) ſoutient le peuple, lorſqu'il étoit preſque découragé par le faux récit des eſpions qui ne s'appuyoient que ſur le raiſonnement. Ne les aſſure-t-il pas que la terre étoit bonne ? Il les animoit par un zèle plein d'amour & de confiance : Venez, leur diſoit-il, & poſſédons la terre : il nous eſt très-facile de l'avoir ſi vous voulez vous confier à celui qui nous l'a méritée, & qui nous la donnera ſans doute. *La fille de Caleb* eſt donc la confiance en Dieu, par laquelle l'on vient à bout de tout, & qui détruit de même ſes ennemis.

v. 13. *Et Othoniel, fils de Cenez, frere puîné de Caleb, l'ayant priſe, il lui donna pour femme ſa fille Axa.*

L'eſpérance eſt la ſœur de la foi, elle donne de la vigueur dans les entrepriſes : de l'eſpérance naît la hardieſſe, ou le zèle, qui fait agir avec force. *Othoniel* attaque dans l'eſpoir de remporter la victoire : *il l'emporte*; & ce ſuccès avantageux lui procure d'être uni à *Axa*, que nous avons dit être la figure de la confiance en Dieu. Rien ne nous donne plus de confiance en Dieu, que lorſque nous éprouvons que notre attente n'a point été vaine, & que nous ſommes certifiés par notre expérience que (*b*) ceux qui ſe confient au Seigneur, ne ſeront jamais confus.

(*a*) Nomb. 14. v. 6. &c. (*b*) Pſ. 24. v. 3.

v. 14. *Et lors qu'Axa étoit en chemin avec Othoniel son mari, Othoniel l'avertit de demander un champ à son pere. Axa donc étant montée sur un âne, commença à soupirer; & Caleb lui dit : Qu'avez-vous?*

La confiance ne veut que se reposer en celui auquel elle se confie : elle oublieroit facilement tout le reste si le zele, auquel elle est unie, ne la reveilloit, & ne lui inspiroit *de demander à son pere*, ce qu'elle croit lui être propre. Le zèle de la gloire de Dieu est la seule chose qui peut tirer la confiance de l'oubli où elle est, & la porter à demander quelque chose. L'Ecriture dit qu'elle *étoit en chemin avec son mari* : pour faire voir comme le zèle de la gloire de Dieu n'abandonne point la confiance, ni la confiance le zèle, depuis qu'ils ont été unis d'un mariage indissoluble. Il est donc certain que quoique la confiance soit si tranquille & dans un très-grand repos, elle ne laisse pas de marcher d'un pas égal au zèle, qui n'est uni à elle que pour la reveiller selon les volontés de Dieu.

Ce *champ* qu'Othoniel veut qu'Axa demande, c'est la fécondité. Mais de quelle maniere demande-t-elle? Ce n'est point avec beaucoup de paroles, persuadée qu'elle est que *son Pere* céleste connoît tous ses besoins avant qu'elle les lui demande. *Elle soupire* seulement. Ceci me paroît admirable. Le zèle feroit impétueux de lui-même, s'il n'étoit modéré par la confiance : la confiance soupire : le soupir est comme un petit Zéphir, qui ne peut porter le nom de vent à cause de sa délicatesse. Le vent est la figure du zèle impétueux. Elle modere donc le zèle, comme le zele l'excite & la pousse. Ce *soupir est* (en

fait de demande) une simple exposition, qui demande sans rien dire, qui attend tout sans rien prétendre, qui désire avec soumission, & qui cependant obtient plus qu'elle n'ose demander.

v. 15. *Elle lui répondit : Donnez-moi votre bénédiction. Vous m'avez donné une terre séche, donnez-m'en une aussi qui soit entourée d'eau. Caleb lui donna donc une terre arrosée des eaux qui couloient sur les hauteurs & dans les bas.*

Ce bon pere demande à sa fille *ce qu'elle a*; c'est comme s'il lui demandoit ce qu'elle désire. *Donnez-moi*, lui dit-elle, *votre bénédiction* : c'est peu de m'avoir unie au zèle si vous ne me rendez féconde. Ceci est admirable : car de l'union du zéle à la confiance naît l'abandon entre les mains de Dieu. La confiance se repose volontiers; mais le zèle veut toujours procurer la gloire de Dieu : cependant par cette alliance il comprend que l'abandon à la conduite de Dieu est la plus grande gloire que lui puisse rendre sa petite créature : c'est pourquoi uni à la confiance, il produit l'abandon, qui est pourtant toujours enfanté de la confiance.

Vous m'avez donné, dit Axa, *une terre stérile* ; car le propre de la foi est de conduire fort séchement durant très-long-tems, jusqu'à ce qu'elle ait porté l'ame à l'entier abandon de toute elle-même entre les mains de Dieu : mais lorsque cela est, l'abandon devient une terre fertile *arrosée des eaux* pures de la grace, qui coulent des collines éternelles *dans les bas* de notre humiliation & de notre anéantissement.

v. 16. *Or les enfans de* Jethro *Cinéen, beau-pere de Moïse, monterent de la ville des Palmes avec les*

enfans de Juda au désert qui étoit échu en partage à cette tribu, & qui est vers le midi d'Arad; & ils habiterent avec eux.

La *ville des Palmes* est la ville de Jérico : elle est appellée de ce nom, non seulement à cause que son territoire en porte beaucoup, mais parce qu'il a été remporté sur elle la plus signalée victoire qui fut jamais, où le pouvoir de Dieu triomphant de la foiblesse de l'homme, assujettit cette ville aux enfans d'Israël, comme on l'a vu ci-(a) devant. Mais *les enfans de Jethro* s'allierent *à la tribu de Juda*, se séparant de la conversation du reste du peuple, quoique saint; de peur que la multitude ne les corrompit. Ils choisirent *le désert* : ce qui nous apprend qu'en quelque état que nous soyons, nous devons préférer la solitude au commerce des créatures, & choisir la compagnie de Jésus-Christ & de ceux qui lui sont le plus conformes.

v. 17. *Juda étant allé aussi avec son frere Siméon, ils défirent ensemble les Cananéens qui habitoient à Saphaath, & les passerent au fil de l'épée. Et cette ville fut appellée Horma, c'est-à-dire, anathême.*

La grace & le péché ne peuvent jamais subsister ensemble, (non plus que) (b) Jésus-Christ & Belial, il faut que le péché soit entierement détruit pour vivre paisiblement dans la solitude : c'est pourquoi *Juda & son frere passerent tous les Cananéens au fil de l'épée.* C'est le travail que Dieu exige de nous, de tuer en nous le péché autant que nous le pouvons, aidés de sa grace, sans faire nulle reserve : & le lieu de son habitation, qui est la concupiscence, est frappé d'*anathême.* Nous devons la regarder comme notre plus dangereuse

(a) Josué Ch. 6. (b) 2. Cor. 6. v. 15.

ennemie, puisqu'elle (a) enfante le péché & la mort.

Ceci nous apprend encore que le seul *Juda* détruit tous les ennemis de Dieu & les siens ; mais les autres enfans d'Israël de toutes lignées les laissent vivre, & ils habitent avec eux : ce qui ne paroit pas dans le moment être une faute & un grand danger, & qui cependant dans la suite devient la cause de tous les maux, & la ruine entiere de l'intérieur. Combien conserve-t-on de choses que l'on croit ne devoir pas nuire, & que l'on se persuade même ne pouvoir détruire, parce qu'on les regarde du côté de la créature ? & ces choses vivent, & se nourrissent incessamment, quoiqu'elles paroissent domptées & abattues; ce qui devient dans la suite la perte des ames.

v. 18. *Juda prit aussi Gaza avec ses confins, Ascalon & Accaron avec leurs confins.*

Sitôt que nous avons assez de courage pour détruire le péché, Dieu nous fait remporter une infinité d'autres victoires.

v. 19. *Le Seigneur fut avec Juda, & il se rendit maître de toutes les côtes des montagnes ; mais il ne put defaire ceux qui habitoient dans la vallée, parce qu'ils avoient une grande quantité de chariots armés de faulx.*

C'est là la récompense que Dieu accorde aux personnes qui, comme *Juda*, combattent en Jésus-Christ & par Jésus-Christ, *que d'être avec* elles : il leur donne sa présence & le goût de son amour : c'est par là que sans travail ils sont *maîtres des côtes des montagnes*, c'est-à-dire, qu'ils

(a) Jaq. 1. v. 15.

n'ont plus besoin du travail violent de l'esprit; Dieu leur donnant par l'intime jouissance de sa présence ce qu'ils n'auroient pu acquerir par beaucoup d'efforts. Mais *ils ne purent point détruire ceux qui habitoient les vallées* : ce qui signifie, que Dieu laisse souvent des foiblesses & des défauts qu'il ne permet pas que nous détruisions; parce qu'ils servent à notre anéantissement, nous tenant humiliés devant les hommes & à nos propres yeux. La raison que l'Ecriture en donne est très-belle, c'est *qu'ils avoient des chariots pleins de faulx*; nous marquant par là, que ces humiliations ne nous sont restées que pour contribuer à la mort de nous-mêmes.

v. 20. *Et ils donnerent, selon que Moïse l'avoit ordonné, Hebron à Caleb, qui en extermina les trois fils d'Enac.*

La premiere vertu c'est la justice : si l'on en usoit de la sorte, l'on n'auroit pas tant de procès pour des partages; l'on donneroit avec équité à chacun ce qui lui est dû. Il est dit que *Caleb*, que nous avons pris pour la figure de la foi, *extermina les trois fils d'Enac* : ce sont les trois ennemis qui lui sont les plus opposés. La foi produit la confiance, l'abandon, & la désapropriation : les ennemis opposés à la foi, sont la défiance, le souci immoderé des besoins de la vie, & l'attache extraordinaire à ces mêmes choses; ce qui s'étend sur le spirituel comme sur le temporel.

v. 21. *Mais les enfans de Benjamin ne tuerent point les Jebuséens qui demeuroient à Jérusalem : & les Jebuséens demeuroient à Jérusalem avec les enfans de Benjamin, comme ils y sont encore aujourd'hui.*

Tous ceux qui ne connoissent point les principes de la vie intérieure, & qui ne marchent pas par (*) la vie de l'esprit, ne comprennent pas la nécessité qu'il y a de détruire ces sortes d'ennemis, qui sont la propriété dans toutes leurs œuvres. Ils se contentent d'*habiter en Jérusalem avec eux*, c'est-à-dire de mener une vie exempte de crime; mais ils ne voyent pas que ce sont des ennemis qui croissent tous les jours, & dont ils ne seront jamais défaits.

v. 22. *La maison de Joseph marcha aussi contre Bethel, & le Seigneur étoit avec eux.*

Il faut *marcher contre nos* ennemis, qui sont le Diable, le monde, & la chair; mais il y faut marcher en la compagnie *du Seigneur*; c'est le moyen d'en être bientôt victorieux : sans cela, tous nos combats ne servent que de matiere à une honteuse défaite. Si l'on savoit l'avantage & le bonheur incomparable de MARCHER EN LA PRESENCE DE DIEU, l'on ne travailleroit à rien tant qu'à acquerir cette divine Présence. C'est ce que Dieu dit à Abraham (*a*) qu'il falloit faire, en lui apprenant le moyen d'être parfait. C'étoit la pratique de David : (*b*) J'ai toujours le Seigneur présent devant mes yeux.

v. 23. *Car lorsqu'ils assiégeoient la ville qui s'appelloit auparavant Luza,*

24. *Ayant vu un homme qui en sortoit, ils lui dirent : Montrez-nous par où l'on peut entrer dans la ville, & nous vous ferons miséricorde.*

La raison que l'Ecriture donne pour marquer que Dieu étoit avec les enfans de Joseph, est très-instructive : c'est, dit-elle, qu'*ayant vu un*

(*) *Ou*, par la voye. (*a*) Genes. 17. v. 1. (*b*) Ps. 15. v. 8.

homme qui sortoit de la ville, ils le prierent de leur montrer le chemin. C'est une marque certaine de la protection de Dieu sur nous, lorsqu'il nous donne un guide expérimenté pour nous conduire dans la voie du combat; & c'est comme une assurance de la défaite des ennemis. L'autre marque (que Dieu est avec nous, & qu'il nous protége, est l'esprit de miséricorde): ils promettent de *faire miséricorde*. La miséricorde que l'on fait au prochain est enfantée de la charité; & où la charité habite, Dieu y est; car (*a*) Dieu est charité. Dieu fut avec les enfans de Joseph comme il avoit été avec leur pere; car il est écrit, que (*b*) Dieu étoit présent avec Joseph: ce qui nous apprend que lorsque Dieu est le principe de nos actions, elles lui sont agréables.

v. 25. *Cet homme le leur ayant montré, ils passerent au fil de l'épée tout ce qui se trouva dans la ville, & conserverent cet homme & sa maison.*

C'est à la faveur de la présence de Dieu, & du guide que la Providence envoye, qu'il est aisé de détruire tous les ennemis qui s'opposent à la possession de l'héritage promis, qui n'est autre que le Royaume intérieur.

Cet homme fut sauvé & toute sa maison; pour nous apprendre, que celui qui travaille au salut des autres, se sauve aussi lui-même.

v. 26. *Cet homme étant libre, s'en alla au pays d'Hetthim, où il bâtit une ville qu'il appella Luza, qui est le nom qu'elle porte encore aujourd'hui.*

Dieu ne veut pas toujours que les personnes qui nous montrent la voie de combattre nos ennemis, nous servent de directeurs: ils quittent souvent après avoir montré le lieu où ils habitent.

(*a*) 1. Jean. 4. v. 8. (*b*) Genes. 39. v. 21.

C'est ce qui nous fait voir, qu'il ne faut s'attacher à nul secours humain, quelque utile qu'il nous paroisse; parce que ce même secours, qui nous est si utile dans la volonté de Dieu, lorsque nous nous en servons par son ordre, nous deviendroit très-dommageable par l'attache que nous y aurions, lorsque Dieu ne veut plus que nous suivions sa conduite. L'Ecriture dit que *cet homme étant libre, s'en alla bâtir une ville* à laquelle il donna le même nom que portoit celle qu'il avoit enseignée aux enfans de Joseph, afin qu'ils la détruisissent: ce qui nous apprend, que cet homme n'étoit propre qu'à montrer (*) le reste du combat; & que celui qui sert à détruire les ennemis lorsque Dieu le donne pour guide, sert aussi souvent à les *établir* lorsque l'on veut s'en servir contre l'ordre de Dieu.

v. 27. *Manassé aussi ne détruisit pas entierement Bethsan & Thanac avec les villages qui en dépendent, ni les habitans de Dor, de Jeblaum & de Mageddo avec les villages voisins, & les Cananéens commencerent à demeurer avec eux.*

Lorsque l'on ne travaille pas avec Dieu, c'est-à-dire, rempli de lui-même, on laisse une infinité d'ennemis que l'on ne combat pas même, loin de les détruire. Mais qu'arrive-t-il? C'est qu'insensiblement, lorsque l'on conserve quantité d'ennemis, que l'on ne croit pas extrêmement dangereux, parce que l'on ne les regarde pas comme des obstacles absolus au salut; insensiblement, dis-je, les vrais péchés, désignés par les *Cananéens*, viennent dans l'ame, & l'on s'apprivoise avec eux: l'on y *demeure*; & souvent on

(*) *C. à. d.* le restant des ennemis qu'il falloit combattre & détruire.

on meurt dans le péché mortel pour n'avoir pas voulu détruire le veniel, ni même des défauts bien légers.

v. 28. *Lorsque Israël fut devenu plus fort, il les rendit tributaires; mais il ne voulut point les exterminer.*

On se contente de *rendre* le péché *tributaire*, c'est-à-dire, que par une force plus propre au philosophe qu'au Chrétien, l'on se rend maître de ses passions; non pour les *détruire*, mais pour s'en servir comme l'on veut, les dominant pour en tirer la satisfaction que l'on prétend sans en être dominé: c'est ce qui s'appelle sagesse humaine: & l'on regarde ceux qui se laissent emporter par leurs passions comme des brutaux. Cependant ni les uns ni les autres ne parviendront jamais à la liberté: ils resteront au contraire toujours esclaves du vice, les uns d'une maniere plus fine que les autres.

v. 29. *Ephraïm ne tua point aussi les Cananéens qui habitoient à Gaser; mais il demeura avec eux.*

Parmi ce grand peuple, qui est nommé le peuple de Dieu, il ne s'en trouve presque point qui travaillent à l'entiere destruction de leurs ennemis, ils se contentent de se les rendre familiers. Aussi parmi les Chrétiens qu'il s'en trouve peu qui travaillent à déraciner le péché de chez eux! On voit dans les enfans d'Israël plusieurs degrés: les uns *détruisent* entierement le Cananéen, qui est la figure des péchés plus grossiers: d'autres ne le détruisent pas se le rendant familier; il y en a quelques-uns qui détruisent même les péchés veniels volontaires, désignés par les autres peu-

ples dont il est parlé; mais ils ne les détruisent pas entierement.

v. 30. *Zabulon n'extermina point les habitans de Cétron & de Naalol: mais les Cananéens demeuroient au milieu d'eux, & ils devinrent leurs tributaires.*

Ceux-ci se contentent de s'assujettir le péché mortel: ce sont des ames qui entourées de toutes parts de leurs ennemis, se croyent en assurance; parce que les plus énormes péchés leur sont assujettis, & qu'ils n'y tombent point: cependant ils vivent familierement avec eux, & ils ne pensent pas que ce sont des bêtes féroces qui ne s'apprivoisent jamais, & qui dévorent tôt ou tard ceux qui les approchent.

v. 31. *Aser n'extermina point non plus les habitans d'Accho, de Sidon, d'Ahalab, d'Achazib, d'Helba, d'Aphec & de Rohob;*

32. *Et ils demeurerent au milieu des Cananéens qui habitoient en ce pays-là, & ils ne les tuerent point.*

Nous pouvons voir par ce qui est dit ici, & le nombre innombrable d'ennemis qui nous environnent, & la témérité étrange des Chrétiens, qui veulent même passer pour honnêtes gens; de vivre avec autant d'assurance au milieu d'une multitude d'adversaires, que s'ils étoient environnés de leurs amis. Qu'il y a peu de Chrétiens qui combattent véritablement leurs ennemis, & qui demandent à Dieu le secours nécessaire pour les vaincre! Il ne faut pas s'étonner s'il y a si peu de Chrétiens qui jouissent d'un parfait repos en Dieu; car ce repos ne s'acquiert que par la ruine totale de nos ennemis.

On doit conclure de là, que loin de faire la

guerre à ceux qui se reposent dans le Seigneur, parce qu'avec sa grace ils ont vaincu, & que leurs œuvres les suivent ; on devroit plutôt leur porter une sainte envie, & déplorer la misere des Chrétiens, qui étant créés & rachetés pour jouir d'un si grand bien, qui leur est toujours offert, & que Jésus-Christ leur a mérité, ne le possedent pas, parce qu'ils ne veulent jamais travailler à l'entiere destruction de leurs ennemis, dont le plus fort est leur nature corrompue & propriétaire.

v. 33. *Nephtali n'extermina point non plus les habitans de Bethsamès & de Bethanath ; mais il demeura au milieu des Cananéens qui habitoient en ce pays-là, & ceux de Bethsamès & de Bethanath lui devinrent tributaires.*

Ceux-ci sont plus heureux que les autres, ils s'assujettissent même les péchés les plus légers, mais ils n'en sont point pour cela entierement affranchis.

v. 34. *Les Amorrhéens tinrent les enfans de Dan fort resserrés dans la montagne, sans leur donner lieu de s'étendre en descendant dans la plaine.*

Les *enfans de Dan* représentent les ames qui se sont dégagées des péchés, & qui veulent mener une vie plus parfaite que le commun des Chrétiens : elles s'adonnent même aux œuvres de piété, habitant les *montagnes* de l'oraison : mais elles demeurent *resserrées dans ces montagnes* ; parce que la propriété dans tout ce qu'ils font, les resserre, & ne leur *donne* aucun *lieu de s'étendre*. Qu'est-ce qui fait ce furieux resserrement ? C'est que cette même propriété les empêche de *descendre dans la plaine* de l'anéantissement & de l'humiliation, où elles trouveroient des espaces très-considérables, & une largeur & *étendue* extraordinaire.

v. 35. *Et ils habitoient sur la montagne d'Harès, c'est-à-dire, la montagne d'argile, dans Ajalon & dans Salebim : mais la maison de Joseph étant devenue plus puissante, elle se rendit les Amorrhéens tributaires.*

Ces *montagnes* que les enfans de Dan avoient choisies pour leur demeure, sont très-bien nommées montagnes *d'argile* ; parce que toutes les personnes qui sont arrêtées par la propriété, quoiqu'elles paroissent habiter des montagnes, n'habitent cependant que des montagnes d'argile : elles sont soutenues sur elles-mêmes, & leur amour-propre est leur seul appui : elles ne sont point fondées sur la pierre vive Jésus-Christ : c'est pourquoi leurs œuvres sont de celles dont parle S. Paul, (*a*) qui seront brûlées par le feu de la justice de Dieu. Il n'y a que les œuvres faites par Jésus-Christ & en Jésus-Christ, qui sont de mise, & qui n'ont pas besoin de cette épreuve.

Il est à remarquer qu'il est dit dans ce verset, que la *maison de Joseph devenoit* tous les jours *plus forte*, & s'assujettissoit même les ennemis les moins dangereux. Pourquoi cela ? C'est que le Seigneur étoit avec elle, ainsi qu'il est dit (*b*) plus haut : ce qui n'est point dit des autres. Tout le succès de notre perfection, & toute la victoire sur nos ennemis, dépend de la présence de Dieu : ceux qui font leur principal exercice de la présence de Dieu en toutes choses, réussiront aisément dans tout le reste : & cela suffit pour les rendre parfaits ; puisque c'est le véritable moyen

(*a*) 1 Cor. 3. v. 15. (*b*) Sup. v. 22.

d'assujettir tous nos ennemis : parce que c'est cette présence admirable qui nous remplit chaque jour d'une force nouvelle, qui donne de la terreur à nos ennemis, qui les détruit même sans que nous songions à les combattre, puisque nous trouvons dans le Seigneur des forces toujours nouvelles. David, qui l'avoit éprouvé dit : qu'il (a) renouvelle sa jeunesse comme l'aigle. On peut voir dans ce Chapitre qu'il n'y a de victorieux que ceux de qui il est dit que le Seigneur étoit avec eux.

v. 36. *Et le pays des Amorrhéens eut pour limites la montée du Scorpion, Petra & les lieux les plus élevés.*

Les *Amorrhéens* représentent parfaitement l'amour-propre, qui habite toujours dans les endroits les plus élevés : c'est là qu'il corrompt ce qui paroît de plus saint. Ses *limites* sont le *Scorpion*, Petra : car de même que le Scorpion fait mourir par son venin tout ce qu'il pique, aussi les blessures de l'amour-propre donnent la mort aux meilleures actions : c'est aussi *le Scorpion de la pierre*; parce qu'il se cache & ne paroît point lorsqu'il pique : mais ce même amour-propre qui donne la mort, guérit les blessures qu'il a faites, lorsqu'écrasé par la force divine, il est mis comme un antidote sur la plaie, il sert alors d'émulation pour Dieu même.

Avant de finir ce Chapitre, il faut faire une petite réflexion, qui est, que de tous ces peuples, aucun ne fut victorieux comme Juda; parce que c'étoit Jésus-Christ en Juda, & Juda en Jésus-Christ qui combattoit, ou plutôt c'étoit Jésus-Christ seul : aussi il n'y en a aucun qui soit par-

(a) Ps. 102. v. 5.

venu à une telle victoire, de n'avoir plus d'ennemis que ceux qui habitent dans les vallées avec la faulx, c'est-à-dire, n'avoir plus que de ces foiblesses qui nous sont avantageuses, parce que par l'humiliation qu'elles nous causent, elles nous font mourir entierement à nous-mêmes. Concluons, que c'est dans notre foiblesse que nous trouverons notre force, si nous savons nous abandonner à Jésus-Christ, suivre sa conduite & demeurer unis à lui.

CHAPITRE II.

v. 1. *Alors un Ange du Seigneur vint de Galgala, au lieu des pleurans, & il dit : Je vous ai tirés de l'Egypte, je vous ai fait entrer dans la terre que j'avois juré de donner à vos peres, & je vous ai promis de garder pour jamais l'alliance que j'avois faite avec vous.*

Les ennemis que ces peuples avoient voulu conserver, parce qu'ils croyoient se les assujettir & les dominer, sont bientôt le sujet de leurs gémissemens lorsqu'ils s'en voient captivés. Dieu leur fait entendre qu'il les avoit fait goûter de son repos, désigné par la *terre promise*, ainsi qu'il le dit lui-même, parlant de son peuple rebelle : (a) j'ai juré dans ma colere qu'ils n'entreront pas dans mon repos. Il s'étoit engagé même de *garder pour jamais* avec eux *l'alliance qu'il avoit faite*. Cette alliance étoit son union. Il leur avoit donné le goût de sa présence, & un repos commencé, comme le gage d'une union éternelle, & d'un repos consommé. Je vous avois *tiré*, dit

(a) Ps. 94. v. 11.

Dieu, *de l'Egypte*, qui eſt la corruption du ſiecle, pour m'unir à vous très-intimément.

V. 2. *Mais à condition que vous ne feriez point l'alliance avec les habitans du pays de Canaan, & que vous renverſeriez leurs autels; & cependant vous n'avez point voulu écouter ma voix. Pourquoi avez-vous agi de la ſorte?*

Lorſque l'on fait des alliances & des traités de paix, l'on y met toujours de certaines clauſes eſſentielles ſur leſquelles toute l'alliance eſt fondée. Si l'on contrevient à ces conditions, le traité eſt nul. Dieu nous appelle à ſon intime union : c'eſt la fin pour laquelle il nous a créés & rachetés; il nous en fait une promeſſe authentique au baptême; il paſſe même plus outre, il donne à quelques ames un goût profond de ſa préſence, qui eſt comme un échantillon de la jouiſſance future; mais il ne le donne qu'à *condition*, que nous ſerons en divorce éternel avec les ennemis dont il a été parlé dans le Chapitre précédent. *Le pays où nous habitons* eſt la nature corrompue : Dieu *ne veut* point que *nous faſſions d'alliance* avec elle : il veut que nous banniſſions le péché, qui eſt ſon fruit; que nous *renverſions* l'amour-propre, qui eſt ſon *autel* : ce qui nous eſt très-facile, puiſqu'il nous a livré par ſon ſang ces ennemis entre les mains. *Cependant* loin de les détruire, nous les avons laiſſé vivre. D'où vient cela? Dieu nous le dit lui-même : c'eſt que nous n'avons pas voulu *écouter ſa voix*. Tout notre bonheur ou malheur dépend de cette ſeule action. Si nous écoutons la voix de Dieu, il nous inſtruit des moyens de détruire nos ennemis : ſi nous ne l'écoutons pas, nous devenons rebelles, nos cœurs s'endurciſſent,

nous nous retirons de ſon alliance, & il eſt obligé comme malgré lui de la rompre & de jurer dans ſa colere que nous n'entrerons pas dans ſon repos. La bonté de Dieu & ſa douceur eſt infinie : il demande à ces peuples, *d'où vient qu'ils en ont uſé de la ſorte?* C'eſt comme s'il leur diſoit : Quel ſujet vous ai-je donné de vous retirer de moi? Que n'écoutiez-vous ma voix? Je vous euſſe donné mille preuves de mon amour : je parlois ſans ceſſe à votre cœur, mais vous ne m'écoutiez pas : c'eſt-là la cauſe de vos peines & de vos gémiſſemens.

V. 3. *C'eſt pour cette raiſon que je n'ai point voulu exterminer ces peuples de devant vous, afin que vous les ayez pour ennemis, & que leurs Dieux vous ſoient un ſujet de chûte & de ruine.*

Il ne faut que cet endroit de l'Ecriture pour nous convaincre que lorſque nous ſommes fideles à écouter la voix de Dieu, à garder ſon alliance, à demeurer unis à lui, il extermine lui-même tous nos ennemis. Quels ſont *les Dieux* de *ces peuples*? Ce ſont la concupiſcence de la chair, la convoitiſe des yeux, & la ſuperbe de la vie. Ce ſont les Dieux que preſque tous les hommes adorent, ils les ſuivent, ils leur obeiſſent; ils n'entendent que la voix de l'orgueil & de la chair, & ne connoiſſent pas même la voix de Dieu. C'eſt pourquoi ils tombent miſérablement d'un péché dans un autre, & périſſent de cette ſorte.

V. 4. *Lorſque l'Ange du Seigneur diſoit ces paroles à tous les enfans d'Iſraël, ils éleverent leurs voix, & ſe mirent à pleurer.*

Dieu prévient l'ame dans ſon péché, il lui fait connoitre ſa faute, il l'en fait avertir par un *Ange*,

c'eſt-à-dire, par quelque ſerviteur de Dieu, par des inſpirations : il ne peut ſouffrir que cet homme auquel il s'eſt allié, & qui porte encore dans le plus intime de ſon ame les caracteres de cette alliance, périſſe : C'eſt pourquoi il emploie toute ſorte de voies pour le faire retourner à lui ; & lorſque, comme ces peuples, il eſt touché de répentir, qu'il *pleure*, qu'il gémit ſur ſes égaremens, il en a compaſſion. O miſéricorde infinie! qui ſeroit l'homme aſſez dur pour ne pas ſe rendre à vous, ou aſſez inſenſé pour ne vous pas craindre?

Ce ſont là les caracteres de la véritable pénitence, *pleurer ſes péchés*, & v. 5. *ſe ſacrifier* à Dieu, pour qu'il exerce ſur nous une rigoureuſe juſtice : frappez, Seigneur, ſur cette ame ingrate & infidelle, & ne l'épargnez pas.

On peut inférer de tout ce qui eſt écrit juſques ici, que Dieu ne rompt jamais l'alliance qu'il fait avec nous, dès lors qu'il nous reçoit en ſa grace ſi nous ne la rompons nous-mêmes. Nous ſommes tous appellés à ſon union de grace & d'amour, plus ou moins, ſelon les deſſeins de Dieu & la fidélité de l'ame : cette union demeure invariable du côté de Dieu ſi-tôt qu'elle eſt une fois faite : cependant il y a une condition de laquelle dépend l'alliance que Dieu fait avec l'ame, qui eſt, que l'on n'ait plus de commerce avec ſes ennemis, ni de liaiſon avec ce qui lui eſt oppoſé. Ses ennemis ſont ou le péché, ou la propriété. Tout le monde fait & tombe d'accord qu'il faut ſe ſéparer du premier de ces ennemis, & qu'un commerce avec lui eſt entiérement incompatible avec celui que l'on voudroit conſerver avec Dieu; mais pour le ſecond ennemi, on le laiſſe vivre, l'on ne s'en défie que très-peu, on le prend ſouvent pour ami, & l'on fait avec lui une liaiſon très-étroite : cependant c'eſt ce qui cauſe dans la ſuite la ruine totale de l'intérieur.

C'eſt ce qui porte Dieu, dont la bonté eſt infinie, à faire connoitre à ces peuples le tort qu'ils ont eu d'avoir laiſſé leurs ennemis avec eux, & de ne les avoir pas entierement détruits; au contraire, d'avoir fait avec eux une paix funeſte, & d'autant plus injuſte, qu'il n'y avoit point de combat à livrer pour les vaincre; qu'il n'y avoit qu'à faire avec eux un entier divorce; qu'il les auroit lui-même chaſſés; mais qu'à cauſe de l'alliance qu'ils ont faite enſemble, il ne les a point détruits, afin qu'ils euſſent des ennemis à combattre, puiſqu'ils ont préféré cette malheureuſe alliance à leur entier affranchiſſement. C'eſt dans cet aveuglement que tombent la plupart des hommes, qui après la deſtruction du péché, ſont alliance avec la propriété; laquelle dans la ſuite de leur vie leur ſera d'un exercice autant fâcheux que continuel.

Car Dieu, pour punir ces perſonnes de ce qu'elles ne ſe ſont pas laiſſées entierement dénuer, ne détruit pas certaines réſerves qu'elles croient n'être rien, & qui cependant dans la ſuite leur cauſent des peines juſqu'à la mort. On voit ſouvent ces ſortes de peines dans les ames, & l'on ne ſait à quoi les attribuer : c'eſt à cet ennemi qu'ils ont conſervé, & qu'ils n'ont pas cru dangereux parce qu'ils ſe l'étoient aſſujetti : & c'eſt l'une des principales cauſes de ces états ſi étrangement pénibles qui ſe paſſent dans la vie intérieure. O pauvres ames ainſi peinées, ne vous ſouvenez-vous plus de ce que l'on vous a dit tant de fois, que Dieu étoit jaloux? Joſué vous

l'a dit il y a ſi peu de tems, & vous l'oubliez déja ?

Ces perſonnes n'ont pas plutôt reconnu leur faute qu'ils *pleurent* & gémiſſent, mais trop tard : ils finiſſent ſouvent leur vie dans les larmes, ſans pouvoir jamais trouver le repos qu'ils ont perdu par leur faute : ils ſe contentent *de ſacrifier* de nouveau ; & c'eſt à la vérité ce qu'ils doivent faire lorſqu'ils ſe trouvent déchus ou arrêtés par leur faute, ſavoir de ſacrifier à Dieu toute leur perfection, étant fâchés de leur folie, & cependant contens d'en porter la peine juſqu'au bout.

Cet exemple eſt pour nous faire voir, que dans chaque degré de perfection, il y a toujours des ames plus avancées les unes que les autres. Les ames fortes & établies en Dieu par état, qui ſe ſont laiſſées tout ôter ſans miſéricorde, comme Juda, ne retournent pas en arriere : mais les craintives, qui conſervent quelque choſe, & qui ne ſe laiſſent pas dénuer ſelon l'étendue des deſſeins de Dieu, celles-là courent grand riſque de décheoir, & de mourir dans les peines après avoir joui d'une ſi grande paix.

v. 6. — *Or Joſué avoit renvoyé le peuple. Et les enfans d'Iſraël s'en étoient retournés chacun dans le pays qui leur étoit échu en partage, pour s'en rendre maîtres.*

Lorſque le repentir eſt ſincere, la bonté de Dieu eſt ſi grande qu'elle s'en contente ; elle accorde même du repos à ceux qui en ſont touchés. Les *enfans d'Iſraël s'en retournent chacun dans leur pays* en paix, aſſurés qu'ils ſont du pardon & de la protection de Dieu.

Il eſt dit, qu'ils s'en allerent *chacun dans le pays qui leur étoit échu en partage* : cela nous apprend

que quoique Dieu ait une conduite générale pour tous les Chrétiens, il y en a une particuliere pour chaque ame ; que chacun a ſon propre héritage à poſſéder, qui eſt ſon fonds & ſes ennemis particuliers à combattre : que quoique le repos & la jouïſſance de Dieu ſoit la terre promiſe à tous les enfans d'Iſraël, Dieu ſe donne cependant à chacun ſelon la meſure de ſon don & de ſa foi.

v. 7. *Et ils ſervirent le Seigneur tout le tems de la vie de Joſué, & des anciens qui vécurent long-tems après lui, qui ſavoient toutes les œuvres merveilleuſes que le Seigneur avoit faites en faveur d'Iſraël.*

Dieu permet quelquefois que les ames qu'il choiſit pour les honorer de ſon alliance, s'égarent & tombent dans des péchés conſidérables : cependant il ne les abandonne point tout-à-fait : cet égarement leur ſert comme d'un éperon qui les fait courir avec d'autant plus de force, qu'ils ſembloient s'être arrêtés plus long-tems. Il eſt dit des Iſraëlites, qu'*ils ſervirent le Seigneur* après qu'ils furent retournés dans le lieu de leurs héritages : c'eſt toujours ſervir le Seigneur que d'être dans ſon ordre, & dans le lieu qu'il nous a deſtiné lui-même. Ils le ſervirent *tant que* ceux qui les avoient introduits dans ce repos fortuné, *vécurent*, & tant que vécurent *les anciens qui avoient vu les merveilles du Seigneur* : cela veut dire, que ceux qui connurent la voie du repos & de l'eſprit intérieur, ne s'égarerent plus ; & cela nous fait voir auſſi, que tant *de merveilles* que Dieu fait en notre faveur au commencement de la voie intérieure, nous ſont d'un grand ſecours

dans la suite pour nous fortifier & pour nous encourager de poursuivre une route pleine de tant de difficultés.

v. 8. *Mais Josué, fils de Nun, serviteur du Seigneur, étant mort depuis, âgé de cent dix ans;*
9. *Et ayant été enseveli dans l'héritage qui lui étoit échu à Thamnathsaré sur la montagne d'Ephraïm, vers le septentrion du mont Gaas.*

L'Ecriture ne dit pas un mot qui ne soit pour notre instruction. Elle dit que *Josué, serviteur du Seigneur, fut enseveli dans l'héritage qui lui étoit échu.* Etre serviteur du Seigneur, est une grande disposition à posséder son héritage. Josué *posséda* le repos qui lui avoit été promis, & il y fut *enseveli.* Le sein de Dieu est le lieu de notre demeure éternelle, où nous sommes ensevelis & cachés durant toute l'éternité : c'est pourquoi l'Ecriture parlant de la mort des Saints dit, qu'ils (*a*) meurent dans le Seigneur; & ailleurs, dans le baiser du Seigneur : c'est pour nous faire voir que les Saints par leur mort ne font qu'entrer dans la claire manifestation de l'état qu'ils possédoient déja : ils mourroient dans sa jouissance, exprimée par le baiser, & ils étoient ensevelis dans le sein de celui qui les portoit déja des bras de son amour.

v. 10. *Et toute la race de ces premiers hommes ayant été réunie à leurs peres, il s'en éleva d'autres en leur place, qui ne connoissoient point le Seigneur, ni les œuvres qu'il avoit faites en faveur d'Israël.*

Ce verset nous apprend deux choses : la premiere, que *tous ces hommes* arrivés à la possession de la terre promise du repos en Dieu, ont tous

(*a*) Apoc. 14. v. 13.

été *réunis dans leur* fin, qui n'est autre que Dieu, leur premier principe; c'est où nous devons tous tendre, & où nous arriverons infailliblement si nous sommes assez heureux que de remplir notre vocation. C'est cette *unité* parfaite à laquelle (*a*) Jésus-Christ nous a appellés, & pour laquelle il a prié son Pere, qui nous fait tous (*b*) un même esprit avec le Seigneur.

La seconde instruction que nous devons tirer de ce verset est, qu'un siecle de bénédiction se trouve suivi d'un siecle pervers.

Tout le malheur des hommes vient, *de ne pas connoître Dieu*, & d'ignorer les miséricordes *qu'il fait* à ceux qui l'aiment, & qui tendent à lui de tout leur cœur, comme à leur derniere fin & à leur souverain bien.

v. 11. *Alors les enfans d'Israël firent le mal à la vue du Seigneur, & ils servirent Baal.*

Le peuple de Dieu devient idolâtre sitôt qu'il cesse de marcher dans ses voies. Sitôt que notre cœur quitte son Dieu pour s'attacher à une créature au préjudice de ce qu'il doit à Dieu, *il sert* à cette créature, & il en fait son idole : & ce qui est de plus étrange, c'est que ce Chrétien, qui n'est créé que pour marcher en la présence de son Dieu, que pour goûter la douceur de son amour, & s'animer par-là d'autant plus à le servir, qu'il est plus persuadé que rien n'échappe à la pénétration de sa vue; ce même Chrétien devenu pécheur, péche *en la présence de son Dieu*; il fait devant *les yeux* de son Juge ce qu'il ne voudroit pas faire en présence d'une foible créature.

(*a*) Jean 17. v. 21, 23. (*b*) 1 Cor. 6. v. 17.

V. 12. *Ils abandonnerent le Seigneur, le Dieu de leurs peres, qui les avoit tirés de l'Egypte; & ils fervirent les Dieux étrangers, les Dieux des peuples qui demeuroient autour d'eux: ils les adorerent, & ils irriterent la colere du Seigneur.*

Pourquoi firent-ils tout le mal qui eſt ici décrit? C'eſt qu'*ils abandonnerent leur Dieu*; ce Dieu, *qui* par une bonté infinie *les avoit retirés* de la corruption du ſiecle. Sitôt que l'on ſe retire de l'union à Dieu, l'on tombe dans toutes ſortes de maux: c'eſt cette expérience qui fit dire à David: (*a*) Pour moi, tout mon bien eſt de me tenir uni au Seigneur. Lorſqu'on ſe tient uni à Dieu, on entre en poſſeſſion de toute ſorte de biens; mais ſitôt qu'on s'éloigne de lui, on périt par la multitude des maux dont on eſt accablé; c'eſt pourquoi il eſt écrit: (*b*) Ceux qui s'éloignent du Seigneur périront. Qu'arrive-t-il de cet éloignement? C'eſt que l'on devient eſclave de la corruption du ſiecle, on eſt idolatre de la créature, & on attire ſur ſoi *la colere de Dieu* & les plus rigoureux châtimens de ſa juſtice.

Si nous avons vu avec plaiſir le progrès & les avantages, les accidens & les foibleſſes, & les chûtes même de ce peuple intérieur; les croix, les degrés, les états, le chemin, le terme & la fin, la conſommation dans la fin, la perte totale de ces ames en Dieu, la vérité de leur transformation, leur vie & leur mort; les bontés de Dieu & ſa fidélité; il n'eſt pas moins utile, quoique moins agréable, de voir les miſeres de leurs enfans pour n'avoir pas ſuivi le chemin de l'abandon aveugle entre les mains de Dieu, comme *leurs peres*, & pour s'être voulu ſervir de leur propre induſtrie, *ſe retirant* du pouvoir *de Dieu*

(*a*) Pſ. 72. v. 28. (*b*) *Ibid.* v. 27.

&

& de ſa douce conduite pour ſe confier à des maitres *étrangers*, qui leur font ſouffrir leur tyrannie. Quelques-uns d'entr'eux ayant éprouvé ce joug ſi dur, s'en plaignent en Iſaïe: (*a*) Seigneur notre Dieu, diſent-ils, des maîtres étrangers nous ont poſſédés ſans vous: faites qu'étant dans vous maintenant, nous ne nous ſouvenions que de vous.

Cette *ſervitude à Baal* eſt la figure du premier aſſujettiſſement. L'homme qui nait dans le péché, demeure eſclave du péché & de la concupiſcence. La concupiſcence eſt, comme (*b*) dit S. Jean, ou concupiſcence de la chair, ou concupiſcence des yeux, ou orgueil de la vie: cela veut dire, que l'on eſt aſſujetti ou à la chair, par tout ce qu'elle a de ſenſualité; ou bien à l'eſprit par le faux brillant, aux lumieres naturelles & acquiſes; & cette concupiſcence eſt plus dangereuſe que la premiere: & toutes ces concupiſcences ſont l'orgueil de la vie: de ſorte que tout homme venant au monde, (*c*) qui nait de la volonté de la chair ou de la volonté de l'homme, apporte avec ſoi cette concupiſcence. Il faut ou être aſſujetti à Dieu, & renouvellé en lui; ce que le même S. Jean appelle naitre de la volonté de Dieu: ou être aſſujetti à cette concupiſcence. Or tous ceux qui ne deviennent pas enfans de Dieu non ſeulement par le baptême, mais de plus, qui étant en âge d'un diſcernement juſte, ne font pas une donation & remiſe de tout eux-mêmes & de leur volonté, pour n'en plus diſpoſer, ſe ſoumettant tout de nouveau à Dieu pour ne plus faire que ſes volontés, qui eſt ce que l'on appelle, naitre de la volonté de Dieu, ceux-là, dis-je, ne peuvent être enfans véritables de Dieu; parce qu'ils ſervent

(*a*) Iſa. 26. v. 13. (*b*) 1 Jean 2. v. 16. (*c*) Jean 1. v. 13.

la cupidité, les uns plus, les autres moins. Les uns servent à la convoitise de la chair, s'adonnant à la sensualité; les autres étant possédés d'une convoitise qui leur paroît plus noble, quoiqu'elle ne soit pas moins périlleuse, se rendent idolâtres de leurs lumieres & de leurs connoissances: c'est-là *servir* à Baal, & non à Dieu seul.

v. 14. *Le Seigneur étant donc en colere contre Israël, les exposa en proie, & les livra entre les mains de leurs ennemis, qui les ayant pris, les vendirent aux nations ennemies qui demeuroient autour d'eux; & ils ne purent résister à ceux qui les attaquoient.*

C'est là le plus terrible effet de *la colere* de Dieu sur l'homme, que de *l'exposer en proie à ses ennemis.* Dès qu'il se retire de son Dieu, dans lequel toute sa force est renfermée, il est comme une victime exposée en proie à tous ses ennemis, qui se l'assujettissent: il est ensuite comme *vendu* au péché, pour lui servir, sans qu'il puisse s'en défendre *ni* lui *résister.* C'est comme une personne liée & exposée aux bêtes féroces: tous les coups qu'on lui porte ont leur effet; il est sans défense. Jésus-Christ menaçoit encore les Juifs de cet état lorsqu'il leur disoit: (a) Vous mourrez dans vos péchés.

v. 15. *De quelque côté qu'ils allassent, la main du Seigneur étoit sur eux, comme le Seigneur le leur avoit dit, & comme il le leur avoit juré; & ils tomberent dans des miseres extrêmes.*

Le plus grand de tous les malheurs est lorsque cette *main* toute puissante & toute bienfaisante *de Dieu*, devient l'instrument de sa colere; que

(a) Jean 8. v. 21.

celle qui soutenoit incessamment l'homme, lorsqu'il marchoit dans les sentiers de sa justice, soit employée à le frapper; que celle qui l'appuyoit même lorsqu'il tomboit de foiblesse, en sorte que sa chûte loin de lui nuire ne servoit qu'à lui faire éprouver la protection de son Dieu, n'ait plus que des châtimens & des vengeances. Mais si cette infortune est complette, l'homme ne s'en doit prendre qu'à lui-même. Pourquoi a-t-il quitté son Dieu? Pourquoi s'est-il séparé de lui? *Il lui avoit dit*, qu'il (a) perdroit cette ame adultere, qui s'éloignoit de lui après l'alliance qu'il avoit faite avec elle, il le lui avoit juré même; & cependant les charmes de ses attraits, la douceur de son amour, n'ont pu la retenir auprès de son légitime époux, non plus que les rigueurs dont il la menaçoit. L'homme ne doit regarder que sa malice dans sa perte: Dieu a tout fait pour le sauver, comme il le dit: (b) Qu'ai-je pu faire à ma vigne que je ne l'aie fait?

v. 16. *Dieu leur suscita des Juges pour les délivrer des mains de ceux qui les opprimoient; mais ils ne les voulurent point écouter.*

Dieu ne manque jamais de son côté: il fournit à l'homme tous les moyens nécessaires pour sa conversion; mais cet homme insensé les refuse; il se sert de la liberté, qui lui avoit été donnée pour aimer librement un Dieu qu'il devoit aimer nécessairement, il se sert, dis-je, de cette liberté pour se retirer de l'amour de son Dieu, & pour se perdre; & sa perte ne vient que de ce qu'*il ne veut pas écouter* la parole de Dieu: ce défaut est la source de tous maux.

(a) Ps. 72. v. 27. (b) Isa. 5. v. 4.

v. 17. *Ils se prostituerent aux Dieux étrangers, en les adorant. Ils abandonnerent bientôt la voie par laquelle leurs peres avoient marché; & ayant entendu les ordonnances du Seigneur, ils firent tout le contraire.*

L'Ecriture, toute divine en ses expressions, traite l'idolatrie, de fornication & de *prostitution*: cela est bien dit; puisque l'homme se retire de son légitime possesseur pour se donner à de miserables créatures. Il y a deux sortes d'idolâtrie, comme il y a deux sortes de prostitutions : il y a l'idolâtrie de l'esprit, qui fait que l'on rend à une idole un culte d'adoration qui n'est dû qu'à Dieu : & il y a une idolatrie de cœur, qui est une véritable prostitution : elle retire le cœur de son Epoux divin, qui ne l'a acquis au prix de son sang que pour le posséder & en être possédé; elle le retire, dis-je, de son Dieu pour le donner à un autre. Toutes les personnes qui s'attachent désordonnément à quelque créature, & qui l'aiment au préjudice de ce qu'ils doivent à Dieu, sont en même tems idolâtres & adulteres: car l'on aime ce que l'on adore, & l'on adore ce que l'on aime. S. Paul traite (a) l'avarice d'idolâtrie; & Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : (b) Où est votre trésor, là est votre cœur?

Ceci ne leur arrive que parce qu'ils ont *abandonné les sentiers* de la justice & de l'équité pour marcher dans la voie des pécheurs; ils ont quitté *la route* de leur premier principe *dans laquelle leurs peres ayant marché*, étoient arrivés à leur fin. Ce qui les rend sans excuse, c'est que *connoissant les volontés du Seigneur, ils ont fait tout le contraire.* La voie du salut est de faire la volonté de Dieu;

(a) Col. 3. v. 5. (b) Matth. 6. v. 21.

& la désobéissance, est la cause de notre perte.

O homme, d'autant plus ingrat que tu reçois plus de preuves de l'amour infini de ton Dieu, comment as-tu si-tôt quitté ses sentiers? Comment t'es-tu si-tôt éloigné de la source de la vie, pour rentrer dans le chemin de la mort? L'Ecriture en rend elle-même raison en cet endroit : c'est, dit-elle, que lorsqu'ils ont ouï les commandemens du Seigneur, qu'ils ont connu ses divines volontés, ils *ont fait tout le contraire* de ce qu'il leur avoit ordonné.

v. 18. *Lorsque Dieu leur avoit suscité des Juges, il se laissoit fléchir à sa miséricorde pendant que ces Juges vivoient. Il écoutoit les soupirs des affligés, & les délivroit de ceux qui les avoient pillés, & qui en avoient fait un grand carnage.*

Lorsque les pécheurs veulent bien écouter la vérité par ceux que Dieu a choisi pour la leur annoncer, *il se laisse fléchir à sa miséricorde.* Ce mot a une force incomparable. La miséricorde est toujours devant Dieu comme une suppliante en faveur du pécheur : mais lorsque le pécheur par son opiniâtreté ne donne point de lieu à la miséricorde de s'exercer, Dieu demeure inflexible : cependant si-tôt qu'il y a quelque porte ouverte, il se laisse fléchir à la miséricorde, remettant les intérêts de sa justice. La miséricorde est l'attribut favorable au pécheur pénitent; mais la justice est celui du pur amour.

Si les Conducteurs du troupeau de Jésus-Christ étoient choisis de Dieu, (a) & s'ils entroient par la porte dans la bergerie, ils feroient souvent, comme *ces Juges*, des médiateurs entre Dieu & le peuple, pour le fléchir en implorant sa mi-

(a) Jean 10. v. 9.

séricorde. Dieu accorde souvent à ses Serviteurs la conversion de beaucoup de pécheurs.

Ces pécheurs ne sont pas plutôt convertis, ils ne soupirent pas plutôt après leur délivrance dans l'extrême oppression où le joug de leur iniquité les a réduits, que *Dieu écoute les soupirs de ces affligés*, & qu'il *les délivre de ceux qui les avoient pillés, & qui en avoient fait un grand carnage.* Ceci est très-expressif. Le péché mortel pille & tue : il pille, puisqu'il fait perdre à l'ame tout le bien que Dieu lui avoit fait faire ; il la tue, la séparant de son Dieu, qui est sa véritable vie : mais lorsque Dieu a pitié du pécheur, il lui rend la vie & les biens qu'il avoit perdu avec elle.

v. 19. *Mais après que le Juge étoit mort, ils retomboient aussi-tôt dans leurs péchés, & faisoient des actions encore plus criminelles que leurs peres, en suivant les Dieux étrangers, en les servant & les adorant. Ils ne quittoient point leurs malheureuses habitudes, ni la voie très-dure par laquelle ils avoient accoutumé de marcher.*

Ceci nous fait voir l'utilité d'un bon guide, & comme la plupart des maux qui nous arrivent, viennent de n'avoir pas de conducteur. On ne demeure jamais dans le même état : si on suit le chemin de la vertu, l'on monte de vertus en vertus : mais si l'on marche dans la voie des impies, l'on devient plus impie qu'eux, & l'on tombe d'iniquité en iniquité : une *habitude* contractée depuis longtems ne se change que difficilement : il est de conséquence de prendre de bonne heure des habitudes réglées.

L'Ecriture appelle la voie de l'égarement & du péché *une voie fort dure* ; & cela est très-véritable : car les pécheurs n'ont souvent que des inquié-

tudes & des chagrins où ils croient rencontrer de vrais plaisirs : le péché les tyrannise, le démon leur impose un joug insupportable : au lieu que les justes sont remplis de paix & de joie au milieu des plus fortes peines ; ils éprouvent avec une extrême consolation que (*a*) le joug du Seigneur est infiniment doux & léger.

v. 20. *La fureur du Seigneur s'alluma donc contre Israël, & il dit : puisque ce peuple a violé l'alliance que j'avois faite avec ses peres, & qu'il a négligé d'entendre ma voix ;*

Le mépris de la bonté de Dieu & le peu de correspondance pour son amour, est ce qui *allume* le feu de *sa fureur*. Celui qui ne brûle pas du feu sacré de son amour, sera détruit par le feu de sa colere. Plus les graces que Dieu a faites à une ame, sont singulieres, plus l'abus qu'elle en fait l'outrage. Dieu *fait avec* nous *une alliance* dont il est lui-même la récompense : il demande que nous fassions sa volonté sans nulle exception, que nous lui obéissions aveuglément, & il se donne lui-même à nous par ce traité. O récompense infinie ! Ne dit-il pas à Abraham, qui lui avoit obéi sans replique dans un commandement plus dur que la mort ; je ferai votre très-ample récompense ? La seconde chose qui déplait beaucoup à Dieu, est de *ne pas entendre sa voix*. Comment l'entendre, si nous ne l'écoutons pas ? Ecouter le Seigneur parlant en nous, est la source de tout bien ; c'étoit la pratique de David : (*b*) j'écouterai, dit-il, ce que le Seigneur mon Dieu me dira au-dedans de moi. Tous les maux viennent de ce que l'on n'écoute point Dieu parlant en soi.

(*a*) Matt. 11. v. 30. (*b*) Ps. 84. v. 9.

v. 21. *Je n'exterminerai point auſſi les nations que Joſué a laiſſées lorſqu'il eſt mort.*

Lorſque Dieu retire le Conducteur qu'il nous avoit donné pour nous introduire dans la droite voie, ſi nous ſommes fidelles à ſuivre cette voie, il détruit tout ce qui s'oppoſe à notre avancement : mais ſi nous négligeons de garder ſon alliance, ſi nous ne nous abandonnons pas ſans réſerve à tous ſes vouloirs divins, ſi nous n'écoutons pas ſa voix dans la retraite & dans l'oraiſon, *il n'extermine point* nos ennemis. Nous reſtons aſſujettis à la propre volonté, ſortant de la douce liberté que cauſe l'aſſujettiſſement à la ſeule volonté de Dieu, qui pour punir cette propre volonté de ſon égarement, la laiſſe avec ſes ennemis. C'eſt ce qui cauſe des tentations continuelles; ces peines intérieures ſi violentes, dont on ignore la cauſe; des troubles & embarras continuels; on ne ſait où l'on va, ni où l'on eſt; on entre dans des ténèbres effroyables d'où la paix & la tranquillité ſont entiérement bannies, bien loin d'y régner, comme elles ſont dans les ſacrées ténèbres de la foi.

v. 22. *Afin que j'éprouve par là ſi les enfans d'Iſraël gardent ou ne gardent pas la voie du Seigneur, & s'ils y marchent comme leurs peres y ont marché.*

Ce n'eſt que par l'affliction & la tentation que Dieu *éprouve* ceux qui *marchent dans ſa voie*. L'Ecriture dit, (*a*) celui qui n'eſt pas tenté, que ſait-il? Mais, comment Dieu peut-*il éprouver* les hommes par des choſes qui ſemblent les perdre? C'eſt que (*b*) tout tourne en bien à ceux

(*a*) Eccl. 34. v. 9. (*b*) Rom. 8. v. 28.

qui aiment Dieu : les afflictions & les tentations qui damnent les pécheurs par le mauvais uſage qu'ils en font, ſauvent les juſtes par le bon uſage que Dieu leur en fait faire. Ce n'eſt que dans la tentation que l'on diſtingue le juſte du pécheur.

v. 23. *C'eſt pour cette raiſon que le Seigneur laiſſa ſubſiſter toutes ces nations, qu'il ne voulut point les détruire en peu de tems, & qu'il ne les livra point entre les mains de Joſué.*

Dieu pourroit, s'il le vouloit, nous ôter la concupiſcence & nous affranchir d'abord d'un ſi dangereux ennemi : il pourroit même perfectionner tout à coup ſes ſerviteurs ; mais il ne le fait pas, parce que cette même concupiſcence, qui cauſe la perte d'une infinité d'ames par leur pure malice, ſert d'exercice & de moyens de ſanctification à beaucoup de ſaints : les uns ſont ſanctifiés par de violens combats, ſoutenus & repouſſés ; d'autres le ſont par l'extrême humiliation que leur cauſe la dépravation de leur nature ; & d'autres enfin par des ſacrifices continuels qu'exige d'eux l'état miſérable où ils ſont réduits : le glaive de mort eſt en la main de Dieu une ſource de vie.

CHAPITRE III.

v. 1. *Voici les peuples que le Seigneur laiſſa, pour ſervir d'exercice & d'inſtruction aux Iſraëlites & à tous ceux qui ne connoiſſoient point les guerres des Cananéens.*

DIEU, comme il a été dit, nous *a laiſſé* la concupiſcence, ſource de tous péchés : il nous laiſſe même des défauts conſidérables ; mais c'eſt *pour*

servir d'exercice & d'instruction; d'exercice à ceux qui pouvant encore combattre, le doivent toujours faire; d'instruction pour ceux qui n'ayant pas combattu dans le tems qu'ils l'ont pu, sont éclairés (par l'oppression qu'ils souffrent) de la nécessité de combattre dans le tems qu'on le peut faire. *Les Israëlites*, qui sont le peuple de Dieu qu'il conduit lui-même, désignent bien les ames intérieures & abandonnées à la conduite de Dieu : la révolte de leur chair contre l'esprit leur est un exercice d'humiliation, qui sert à les purifier de leur orgueil, & en même tems d'instruction du peu qu'ils doivent attendre d'eux-mêmes, du besoin qu'ils ont de la protection de Dieu, & de la nécessité qu'il y a de recourir à lui. Cela sert aussi d'exemple à tout le commun des Chrétiens, *qui ne connoissoient pas encore* la tyrannie du péché, & la nécessité absolue de le combattre pour s'affranchir de bonne heure de son insupportable joug.

V. 2. *Afin que leurs enfans apprissent après eux à combattre contre leurs ennemis, & qu'ils s'accoutumassent de bonne heure à ces sortes de combats.*

Les défauts qui restent aux ames déja fort avancées doivent *apprendre* à celles qui commencent, qui sont comme leurs *enfans*, la nécessité de *combattre* dès le commencement & sans relâche, un ennemi qui devient insurmontable lorsqu'on le néglige.

V. 3. *Ces peuples furent les cinq Princes des Philistins, tous les Cananéens, les Sidoniens & les Hevéens qui habitoient sur le mont Liban, depuis la montagne de Baal-Hermon jusqu'à l'entrée d'Emath.*

L'homme, qui avoit été le Roi de ses passions, dont les sens étoient réglés selon sa volonté, est devenu sensuel & assujetti par son péché à ceux qu'il dominoit. Ces *Princes Philistins* signifient très-bien la révolte des sens contre l'esprit, & leur domination tyrannique : les *Sidoniens* & les *Hevéens* marquent des péchés plus subtils, qui sont des péchés d'esprit très-dangereux.

V. 4. *Le Seigneur laissa ces peuples pour éprouver ainsi Israël, & pour voir s'il obéiroit ou s'il n'obéiroit pas aux commandemens du Seigneur, qu'il avoit donnés à leurs peres par Moïse.*

Nous n'aurions nulle difficulté dans l'accomplissement de la loi de Dieu, si nous n'avions pas d'ennemis qui nous empêchent de la pratiquer : c'est dans la difficulté que nous trouvons d'obéir aux volontés de Dieu, que nous lui donnons des marques de notre obéissance & de notre amour, lorsqu'en surmontant ces difficultés, nous faisons aveuglément ce que Dieu nous ordonne. Les plus grands serviteurs de Dieu sont ceux qui sont les plus tentés.

Il y a encore une autre épreuve de l'obéissance que Dieu exige des ames intérieures : & c'est pour les éprouver d'une maniere autant dure qu'étrange, qu'il leur laisse ces sortes d'ennemis.

V. 5. *Les enfans d'Israël habiterent donc au milieu des Cananéens, des Hethéens, des Amorrhéens, des Pheréséens, des Hevéens & des Jebuséens.*

Nous avons autour de nous une multitude d'ennemis qui ne veillent qu'à nous surprendre. S. Pierre a tout dit, lorsqu'il nous a appris, (a) que

(a) 1 Pierre 5. v. 8.

le Diable eſt autour de nous comme un lion rugiſſant qui cherche quelque proie qu'il puiſſe dévorer. Si nous ſommes hors de chez nous, nous ſerons bientôt dévorés; mais ſi nous ſommes enfermés en nous-mêmes par le recueillement & l'attention à Dieu, ils ne nous pourront nuire. Ce n'eſt point à nous, qui ſommes foibles, de faire des ſorties ſur nos ennemis; mais c'eſt à nous de nous tenir recueillis auprès de Dieu, qui habite en nous, & cette fidélité l'oblige à mettre lui-même nos ennemis en fuite.

v. 6. *Ils épouſerent leurs filles, & donnerent les leurs propres en mariage à leurs fils, & ils ſervirent leurs Dieux.*

Mais loin de prendre une conduite ſi pure & ſi juſte; la plupart des Chrétiens font de ces alliances criminelles, ſources de tous déſordres. Ils veulent allier les plaiſirs de la chair & la vie de l'eſprit, le monde & la dévotion, Jéſus-Chriſt & Belial : & il arrive de cela qu'inſenſiblement l'on devient eſclaves & ſerviteurs du péché, du monde & de la ſenſualité. Le démon nous tyranniſe lorſque nous quittons la domination toute douce de Jéſus-Chriſt.

v. 7. *Et ils firent le mal devant les yeux du Seigneur, ils oublierent leur Dieu, & ils adorerent Baalim & Aſtaroth.*

Comme le ſouvenir de Dieu eſt ce qui nous rend parfaits; auſſi *l'oubli de Dieu* eſt ce qui nous fait devenir coupables. Dieu eſt toujours préſent dans notre cœur; & il n'y eſt de la ſorte que pour nous faire jouir de lui, que pour nous faire goûter la douceur de ſa préſence: cependant loin de lier avec lui une union indiſſoluble, loin

de nous tenir occupés de lui au dedans de nous, nous ſortons de chez nous pour l'offenſer en ſa préſence, lors même qu'il a les yeux appliqués ſur nous; & paſſant dans des objets trompeurs, nous en faiſons nos idoles.

v. 8. *Le Seigneur donc étant en colere contre Iſraël, les livra entre les mains de Chuſan Raſathaïm, Roi de Méſopotamie, auquel ils furent aſſujettis pendant huit ans.*

Lorſque l'on s'éloigne de Dieu, qu'on l'oublie, que l'on aime quelque créature à ſon préjudice, on l'irrite, & on l'oblige même de nous laiſſer dans l'eſclavage du péché, & aſſujettis à ce que nous aimons; de ſorte qu'un joug qui au commencement étoit volontaire, devient comme néceſſaire; nous ſommes punis de l'injuſte préférence que nous faiſons de la créature au Créateur par la tyrannie que cette même créature exerce ſur nous.

v. 9. *Et ayant crié au Seigneur, il leur ſuſcita un Sauveur qui les délivra, ſavoir Othoniel, fils de Cénez, frere puiſné de Caleb.*

Dieu ne nous livre à nos ennemis qu'avec un extrême regret: il ne permet qu'ils exercent ſur nous leur empire tyrannique, qu'afin de nous obliger de recourir à lui: & ſitôt que nous le faiſons, avec quelle promptitude nous envoie-t-il du ſecours? Il ſemble qu'il ſoit ennuyé d'attendre que nous lui en demandions, & qu'il ſe faſſe même un plaiſir d'en donner. Il *envoie un Sauveur*; car la grace de la converſion, qui eſt la premiere grace, auſſi-bien que toutes les autres, nous ſont méritées par Jéſus-Chriſt. Nous pouvons bien par nos infidélités empêcher en nous

le fruit de ses mérites, & arrêter le cours de ses graces : mais nous ne pouvons rien de nous-mêmes que gémir sur notre captivité.

Pourquoi Dieu leur donna-t-il *Othoniel*, que nous avons (*) dit être la figure du zele ? C'est pour nous apprendre, que la pénitence est infructueuse si nous n'armons notre zele contre nous-mêmes pour nous punir, & si nous ne l'employons en même tems pour glorifier Dieu, que nous avons déshonoré par nos crimes.

V. 10. *L'Esprit du Seigneur fut en lui, & il jugea Israël; & s'étant mis en campagne pour combattre Chusan Rasathaïm, Roi de Syrie, le Seigneur le lui livra entre les mains, & il le défit:*

Lorsque Dieu nous donne un guide qui doit *juger* de ce que nous sommes, il nous le donne rempli de *son Esprit*; car il n'y a que l'Esprit de Dieu qui connoisse ce qui se passe dans le cœur de Dieu. C'est l'avantage qu'il y a de le recevoir de la main de Dieu ; car ayant son Esprit, il ne nous laisse point égarer ; il *défait* même nos ennemis, parce que *Dieu les lui met entre les mains :* non seulement il les met en fuite, mais il les *détruit*. Cela nous fait voir que ceux que Dieu nous donne lui-même pour notre conduite, ont un très-grand pouvoir : on éprouve des effets sensibles de la puissance que Dieu leur a donnée pour délivrer, & pour (†) livrer même si cela est utile.

V. 11. *Le pays demeura en paix durant quarante ans, & Othoniel fils de Cenez mourut ensuite.*

Le propre d'un directeur animé & rempli de l'Esprit de Dieu est de *pacifier* les ames : c'est là

(*) Ci-dessus, Ch. 1. v. 13. (†) *Voy.* 1 Cor. 5. v. 4, 5.

le vrai caractere qui fait discerner ceux qui sont pleins de l'Esprit de Dieu, d'avec ceux qui ne le sont pas ; que les premiers donnent beaucoup de *paix* à l'ame, lui faisant goûter cette paix que Jésus-Christ (*a*) donnoit à ses Apôtres, & qu'il leur commandoit de porter par-tout où ils alloient, leur disant ces belles paroles : (*b*) si celui à qui vous la donnez est fils de paix, c'est-à-dire, s'il est exempt de péché mortel, & qu'il ne fasse pas de résistance volontaire, il éprouvera cette paix qui se goûte sans le dire ; que s'il résiste ou qu'il soit en péché, (ce que Jésus-Christ appelle n'être pas fils de paix,) cette paix retournera sur vous. Lorsque la paix ne trouve point (*) d'issue dans le cœur où on la vient apporter, on éprouve souvent qu'elle redonde sur celui qui la donne avec une force qui est même pénible.

Il est dit qu'*Othoniel mourut*, [mort qui fut funeste pour les Israëlites,] ce qui nous fait voir combien il est important au pécheur converti de ne point laisser mourir en lui le zele pour glorifier Dieu & combattre le vice.

V. 12. *Alors les enfans d'Israël commencerent encore à faire le mal en la présence du Seigneur, qui fortifia contr'eux Eglon, Roi de Moab, parce qu'ils avoient péché devant ses yeux.*

La cause des rechûtes du pécheur dans son péché vient de ce qu'il s'endort & cesse de combattre ses ennemis par le recueillement & par la fuite : il ne s'enferme plus au dedans de soi-même, où il étoit auprès de Dieu, à l'abri des coups de ses ennemis ; mais au contraire, vivant dans une dissipation continuelle, il péche devant

(*a*) Jean 14. v. 27. (*b*) Luc 10. v. 5, 6. (*) De pénétration. *Ou bien* d'entrée.

Dieu, il le déshonore, & l'oblige même de *fortifier* quelqu'un de ses ennemis, afin de l'engager de recourir à lui dans la peine de sa nouvelle captivité. Il y a des personnes même dévotes qui passent toute leur vie dans la captivité: elles ne sortent de l'esclavage d'une passion, ou d'une inclination dangereuse, que pour rentrer dans une autre. On s'en étonne souvent, quoique l'on ne doive point en être surpris, cela n'étant causé que par le renversement de la dévotion: on la met à être toujours hors de chez soi & à faire tout ce que Dieu ne veut pas; au lieu de la mettre dans une attention continuelle à Dieu au dedans de soi, afin d'apprendre ses volontés & de les suivre. C'est ce désordre qui fait que l'on est tyrannisé toute sa vie par quelque passion.

v. 13. *Il joignit les enfans d'Ammon & d'Amalec à Eglon, qui s'étant avancé avec eux, défit Israël, & se rendit maître de la ville des Palmes.*

Lorsque l'on donne entrée à une passion, & que l'on s'en laisse dominer, il arrive que quantité d'autres ennemis s'unissent ensemble; ce qui rend leur victoire fort facile, d'autant plus qu'ils trouvent les portes ouvertes, & nous fort éloignés de Dieu: & ainsi il leur est aisé de nous arracher toutes les victoires que nous avions déja remportées par la force de la présence de Jésus-Christ. C'est une chose déplorable que de voir une ame qui après avoir goûté Dieu & la douceur de sa présence, après avoir marché par le recueillement intérieur, devient la proie de tant d'ennemis, qui ne se sont rendus victorieux d'elle que parce qu'elle a abandonné son Dieu pour se dissiper dans les vanités du siecle.

v. 14.

v. 14. *Les enfans d'Israël furent assujettis à Eglon Roi de Moab pendant dix-huit ans.*

La captivité de ceux qui quittent Dieu après l'avoir goûté, est très-longue; & il est fort difficile (a) que celui qui après avoir une fois goûté Dieu, vient à le quitter, retourne à lui. Cependant ce qui est difficile aux hommes est très-facile à Dieu: il n'y a qu'à recourir à lui.

v. 15. *Après cela ils crierent au Seigneur; & il leur suscita un Sauveur nommé Aod, fils de Gera fils de Jémini, qui se servoit de la main gauche comme de la main droite: les enfans d'Israël envoyerent par lui des présens à Eglon Roi de Moab.*

Si toutes les fois que les enfans d'Israël se retirent de Dieu, il les livre entre les mains de leurs ennemis, il les *sauve* & les délivre de ces mêmes ennemis lorsqu'ils reconnoissent leur faute, qu'ils en ont de la douleur, qu'ils retournent à lui, qu'ils implorent son assistance. Mais comme il faut plus de force pour se retirer du péché après de fréquentes rechûtes, il est dit que Dieu *leur suscita un Sauveur* puissant, *qui se servoit également de la main droite comme de la gauche.* Cela nous fait voir, qu'il faut nous servir même des restes de nos péchés, des mauvais penchans désignés par *la main gauche*, pour nous combattre avec plus de force, comme nous nous servons de ce qu'ils nous font souffrir pour recourir à Dieu. Les ames sensuelles désignées ici par les *enfans d'Israël*, voudroient adoucir le joug qui les accable, & amuser un peu leur ennemi; ce qui est comme lui *envoyer des présens.*

v. 16. *Aod se fit faire une dague à deux tranchans,*

(a) Hebr. 6. v. 4. &c.

qui avoit une garde de la longueur de la paume de la main ; & il la mit à sa casaque, à son côté droit.

Le directeur fait quelquefois semblant de tolérer les sentimens imparfaits de ceux qu'il conduit, pour ne les pas décourager : il les ménage, il ne leur dit pas d'abord tout ce qu'il veut faire, il cache même ses armes afin de s'en servir en tout tems. Notre Seigneur usoit de ménagement avec ses disciples : (a) *J'aurois*, leur dit-il, *beaucoup de choses à vous dire ; mais vous n'êtes pas encore en état de les porter.*

V. 17. *Et il offrit ses présens à Eglon Roi de Moab. Or Eglon étoit extrêmement gros.*

L'amour-propre est cet *Eglon très-gros*, qui s'engraisse de toutes nos œuvres. Les ames imparfaites lui font continuellement des *présens*, faisant presque toutes leurs actions par rapport à lui. Le directeur aide quelquefois à cela, parce qu'il faut agir selon la foiblesse : mais il ne le fait que pour s'en servir de moyen pour le détruire.

V. 18. *Et Aod lui ayant fait ses présens, s'en retourna avec ses compagnons qui étoient venus avec lui.*

Dans tous les dons que l'on fait à l'amour-propre, il y a toujours beaucoup de témoins ; mais dans le sacrifice qu'on fait de ce même amour, il n'en faut point d'autre que celui qui le fait.

V. 19. *Puis étant retourné de Galgala, où étoient les Idoles, il dit au Roi : J'ai un mot à vous dire en secret. Le Roi ayant fait signe qu'on se tût, & tous ceux qui étoient auprès de sa personne étant sortis,*

a) Jean 16. v. 12.

V. 20. *Aod s'approcha du Roi, qui étoit seul assis sur son trône dans sa chambre d'été ; & il lui dit : J'ai à vous dire une parole de la part de Dieu : & aussitôt le Roi se leva de son trône.*

Aod s'en *retourne du lieu où étoient les Idoles* ; c'est comme s'il eût été rempli d'une nouvelle lumiere pour discerner jusqu'où peut aller le tort que l'amour-propre fait à celui qu'il domine : il le rend *idolâtre* ; puisqu'au lieu que Dieu doit être la fin de toutes ses œuvres, l'amour-propre s'en rend le maître, & que c'est à lui qu'il sacrifie continuellement.

Il y a bien du mystere dans la destruction de l'amour-propre : c'est pourquoi il faut beaucoup de *secret*. Ce directeur éclairé n'avoit garde d'en user autrement ; parce qu'il savoit trop bien que quoique tous les serviteurs de Dieu doivent travailler à la ruine de l'amour-propre, la maniere de le détruire est singuliere pour chacun, & nul ne doit par soi-même choisir le moyen de le détruire : il faut suivre la volonté de Dieu, & le mouvement qu'il en donne. Aussi Aod, dit-il, qu'il *parle de la part de Dieu* ; c'est comme s'il disoit : ce que je veux faire m'est ordonné de Dieu ; car en Dieu le dire est faire. Quelque dominant que soit l'amour-propre, il faut qu'il céde à Dieu & sorte *de son trône* sitôt que Dieu parle lui-même.

V. 21. *Aod ayant étendu sa main gauche, prit la dague qu'il portoit au côté droit, & il la lui enfonça si avant dans le ventre,*

V. 22. *Que la poignée y entra toute entiere avec le fer, & se trouva serrée par la grande quantité de graisse qui se joignit par dessus. Aod donc ne retira point sa dague : mais après avoir donné le coup, il la laissa*

dans le corps, & auſſitôt les excrémens qui étoient dans le ventre s'écoulerent par les conduits naturels.

Aod *prend ſa dague de la main gauche*, pour nous marquer, que c'eſt toujours par quelque choſe qui paroit gauchir, ou proprement par quelque mal apparent que l'amour-propre eſt détruit: car ſi l'homme ne voyoit pas quelque choſe en quoi il eut failli, il ne ſe convaincroit jamais de ſon tort, & ſe juſtifieroit toujours ſoi-même. Mais il faut remarquer que quoique Aod ſe ſerve de la main gauche, le poignard eſt *à la droite*; parce qu'il s'en ſert par la volonté de Dieu, qui rend droit ce qui ſembleroit gauchir ſans cette divine volonté; il ſe ſert de l'humiliation de nos fautes pour guérir notre orgueil.

Cet amour-propre, que le directeur avoit épargné juſqu'alors, auquel même il avoit offert des préſens, eſt tué de ſa propre main: ce qui déſigne, que tout ſon but lorſqu'il eſt éclairé, doit être de le détruire, avec les ménagemens que nous avons remarqué. L'Ecriture dit, que le glaive *ſe trouva même caché dans la graiſſe d'Eglon*, & qu'il ne le pût *retirer*; parce que l'amour-propre retient le bien & le mal, ſe l'approprie & le cache en ſoi: mais ce qui eſt de plus remarquable eſt, que ſitôt que ce Roi fut frappé à mort, *ſes excrémens ſortirent par les conduits naturels*; ce qui fait voir que l'amour-propre n'eſt pas plutôt détruit, que l'ordure cachée & renfermée en lui ſort d'une maniere qui paroit toute naturelle: on eſt alors ſurpris de voir tant de ſaleté; on en a de la peine: cependant c'eſt un bien qu'elle ſorte, & ne demeure point. Combien de perſonnes qui paroiſſent bien pures au-dehors ſeroient-elles mal au cœur, ſi l'amour-propre,

qui cache avec tant de ſoin leur impureté, étoit détruit, & que la ſaleté qu'il renferme ſortit tout naturellement? Cependant, tant que la corruption du dedans ne ſort pas au-dehors, l'amour-propre reſte toujours vivant: & c'eſt là la ſûre marque de ſa défaite.

v. 23. *Mais Aod ayant fermé à clef avec grand ſoin les portes de la chambre;*

v. 24. *Il ſortit par la porte de derriere.*

Ceci marque le ſoin que le directeur doit avoir de cacher aux yeux des hommes les conduites particulieres que Dieu tient ſur les ames qu'il lui a confiées. Celui même en qui l'amour-propre eſt détruit ne doit découvrir, ſi ce n'eſt aux perſonnes d'expérience, la conduite particuliere que Dieu tient ſur lui pour le faire mourir. La raiſon de cela eſt, que ce qui fait mourir les uns à l'amour-propre, parce que ce moyen eſt choiſi de Dieu, feroit revivre les autres dans ce même amour-propre, s'ils préſumoient de s'en ſervir contre l'ordre de Dieu.

v. 24. *Cependant les ſerviteurs du Roi trouverent la porte fermée, & ils dirent: C'eſt peut-être qu'il ſe purge dans ſa chambre d'été.*

Toutes les paſſions qui ſervoient à l'amour-propre avant ſa défaite, ne trouvent *plus d'entrée* dans l'ame ſitôt qu'il ceſſe d'y vivre. *La purification* qui ſe fait après la ruine de l'amour-propre n'eſt point active, comme preſque tout le monde ſe l'imagine, & ainſi que ces ſerviteurs s'en expliquoient: ce n'eſt plus une purification opérée, mais ſoufferte, qui ne vient point de la chaleur ſenſible & vitale de l'amour-propre, mais bien de ſa mort.

v. 25. *Et après avoir beaucoup attendu jusqu'à en devenir tout honteux ; voyant que personne n'ouvroit, ils prirent la clef, ils ouvrirent la chambre, & ils trouverent leur Seigneur étendu mort sur la terre.*

On s'étonne souvent de voir des personnes devenir toutes naturelles après avoir paru très-mortifiées & presque toutes parfaites : on regarde comme un déchet ce qui est une marque d'avancement. L'amour-propre nous laisse pratiquer assez de vertus extérieures, parce qu'il y trouve son compte ; & en corrompant le dedans, il tâche d'embellir le dehors : c'est pourquoi Jésus-Christ compare les Pharisiens qui en étoient si fort remplis, à des (*a*) *sépulcres blanchis*. Mais lorsque l'amour-propre est terrassé, les choses paroissent dans leur naturel, le mal paroît mal. Celui qui est dégagé de l'amour-propre est bien aise de paroître aux yeux des hommes tel qu'il est : il ne se déguise plus sous un extérieur affecté : ce qui n'empêche pas qu'il ne soit rempli de confusion à cause des circonstances qui accompagnent toujours la destruction de l'amour-propre.

v. 26. *Pendant ce grand trouble où ils étoient, Aod trouva le moyen de se sauver : & ayant passé le lieu des Idoles, d'où il étoit revenu, il vint à Seirath.*

Celui qui détruit l'amour-propre s'avance par cette destruction, quoiqu'il cause pour un tems le *trouble* & la confusion dans le lieu où elle est faite. Ce qui avoit porté le directeur à détruire l'amour-propre, étoit le lieu des Idoles ; aussi l'Écriture dit-elle, qu'après ce meurtre il *passa le lieu des Idoles*, & nous enseigne par-là, que tant que l'amour-propre vit, l'on est toujours idolâtre & propriétaire ; mais qu'après sa défaite, il est facile d'avancer, n'ayant plus rien à craindre de ce côté là.

(*a*) Matth. 23. v. 27.

v. 27. *Aussitôt il sonna de la trompette sur la montagne d'Ephraïm ; & les enfans d'Israël descendirent avec Aod, qui marchoit à leur tête,*

Ceci nous instruit de la sage conduite que doit avoir un directeur. Il doit agir comme Aod, qui fit tout avec justesse Il ne précipita point la mort d'Eglon ; pour nous enseigner la conduite que l'on doit tenir dans la ruine de l'amour-propre, sans quoi il ne feroit jamais détruit. Il est d'une extrême conséquence de ne rien précipiter, mais d'attendre avec patience le jour & le moment que le Seigneur a marqué pour cette défaite. Mais d'où vient qu'Aod assembla *les enfans d'Israël* après cette victoire, lui qui l'avoit remportée sans témoins ? C'est pour nous faire voir que s'il faut du secret sur la conduite particuliere de Dieu, il n'en faut point pour celle qui est générale pour toutes les personnes qui font une profession particuliere d'être à Dieu : on doit leur apprendre à tous qu'il faut *descendre* dans l'humiliation & l'anéantissement, sans quoi la victoire ne fera jamais parfaite.

Le sage directeur *marche à leur tête* : il nous apprend par-là, qu'il faut que le Conducteur ait descendu le premier la vallée de l'humiliation pour y conduire les autres : il n'y a point de guide assuré que celui qui ayant marché le premier dans la route de l'anéantissement, y marche encore à la tête de ceux qu'il y conduit. L'expérience est plus nécessaire en fait de direction que la science.

v. 28. *Et qui leur dit : Suivez-moi ; car le Seigneur a livré entre nos mains les Moabites nos ennemis. Les Israëlites suivirent Aod, ils se saisirent des gués du Jourdain pour où l'on traverse au pays de Moab, & ils ne laisserent passer aucun des Moabites.*

Le Directeur doit, comme Aod, faire voir à ceux qu'il conduit, que c'est Dieu qui fait tout, & non lui. Il ne leur dit pas : l'adresse que j'ai eüe à tuer le Roi nous rend aujourd'hui victorieux ; mais *le Seigneur a livré* tous *nos ennemis entre nos mains* : ce que je demande seulement de vous, c'est la fidélité à me *suivre*, & à marcher où j'ai marché. Si l'on suit avec fidélité le guide expérimenté dans la voie de l'humiliation, l'on défait bientôt ce qui reste d'ennemis. L'Ecriture dit qu'*ils n'en laisserent échapper aucun*, pour nous faire voir qu'après la défaite de l'amour-propre, tous les autres sont détruits.

v. 29. *Ils en tuerent environ dix mille, qui étoient tous hommes forts & vaillants ; & nul d'entr'eux ne put échapper.*

Les plus *forts* ennemis de notre salut sont cantonnés autour de l'amour-propre : il est leur chef, c'est en lui & par lui qu'ils vivent : ce qui nous fait voir la nécessité de le combattre & de le détruire. Il faut premierement lui ôter tout ce qu'il usurpe lui-même ; & puis lui arracher peu-à-peu les forces & la vie. L'intention pure & droite, & l'amour de l'humiliation, la désappropriation générale, ôter tout à la créature & tout référer à Dieu, sont les grands moyens de le détruire.

v. 30. *Moab fut humilié sous la main d'Israël, & le pays demeura en paix pendant quatre-vingt-ans.*

Lorsque ce qui servoit de matiere à notre orgueil est assujetti, c'est alors que *la paix* est faite dans toute l'ame ; paix, comme dit S. Paul, *qui* (*a*) *surpasse tout* ce que l'on en peut dire. Il est aisé de voir par le grand *nombre d'années* que *le pays resta en paix* après cette défaite, la stabilité de la paix que la destruction de l'amour-propre apporte à l'ame ; & que s'il a fallu qu'elle ait combattu de toutes ses forces & sans relâche jusqu'à son entiere destruction, il faut aussi qu'elle se repose de ses travaux après cette défaite, jouïssant des biens du Seigneur dans la terre des vivans.

v. 31. *Après Aod Samgar, fils d'Anath, fut en sa place. Ce fut lui qui tua six cents Philistins avec un soc de charrue : & il fut aussi le défenseur & le libérateur d'Israël.*

On ne sauroit s'égarer, lorsque l'on prend pour guides des hommes qui se reposent après avoir vécu dans le combat & dans une destruction entiere de leurs ennemis. Il est dangereux de prendre de ces gens qui ont toujours vécu dans la mollesse ; car comment marcheront-ils à nos têtes, s'ils ignorent même la maniere du combat, & ce qui donne le plus la chasse à nos ennemis ? Les *Philistins* sont les premiers ennemis que l'on doit détruire : ils représentent les passions fortes & vivantes : ils sont défaits *avec le soc d'une charrue :* ce qui nous marque que l'on n'en vient à bout qu'avec beaucoup de peine, & qu'en défrichant avec soin toutes les mauvaises habitudes.

Il est à remarquer dans ce que nous avons vu jusqu'ici, que la paix qui succede à la guerre, est

(*a*) Phil. 4. v. 7.

bien plus longue que la captivité : huit ans de captivité sont suivis de quarante ans de paix, & dix-huit de quatre-vingt : ce qui nous fait voir, que la miséricorde du Seigneur surpasse infiniment tous nos démérites, & que le tems de la posséder en paix est bien plus long que celui du combat.

CHAPITRE IV.

v. 1. *Les enfans d'Israël continuerent encore à faire le mal devant le Seigneur après la mort d'Aod.*

Il est à remarquer, que les chûtes de ces peuples commencent par l'idolâtrie, qui les porta à quitter Dieu & à sortir de la soumission à son pouvoir divin, pour s'assujettir à des Dieux étrangers, fabriqués de la main des hommes. Tels sont aussi les péchés des personnes qui avoient embrassé la piété ; c'est par-là que commence le vice, & les endroits de leur déchet, & leurs chûtes : ils s'éloignent peu à peu de Dieu, se retirant de l'abandon à sa divine conduite pour se gouverner à leur fantaisie, & c'est ce qui les fait tomber en mille & mille désordres.

v. 2. *Et le Seigneur les livra entre les mains de Jabin, Roi des Cananéens, qui régna dans Asor. Il avoit pour général de son armée un nommé Sisara.*

Ils n'ont pas plutôt fait ce mal, que Dieu les *assujettit* à leurs ennemis. La punition du péché est pour l'ordinaire le péché même : ceux à qui il reste encore quelque sentiment de piété se voyant précipités dans cet état funeste, & privés de leur premiere liberté, sont obligés de recou-

rir à Dieu ; & la bonté de Dieu est si grande, qu'ils ne reconnoissent pas plutôt leurs fautes, qu'il leur envoie un prompt secours, & les délivre de leurs ennemis.

Nous avons vu dans l'ancien peuple d'Israël la figure des ames conduites depuis l'état de multiplicité jusqu'à l'état de consommation en Dieu seul. Il a été aisé d'y remarquer leurs égaremens & leurs foiblesses, ce qu'ils ont souffert, & la fidélité de Dieu à les conduire jusqu'à la fin malgré toutes leurs miseres, parce qu'ils s'étoient abandonnés à lui.

Il n'est pas moins facile de remarquer dans la conduite de ce nouveau peuple la figure d'un autre genre de personnes qui sont les CHRÉTIENS COMMUNS. Je ne parle pas des mondains, qui ne connoissent presque point d'autre Dieu que leur vanité & leur sensualité ; car ceux-là sont au nombre des *Idolâtres :* mais ce peuple-ci est la figure des AMES INÉGALES ET INCONSTANTES, qui passent toute leur vie à faire & à défaire : tantôt ces personnes se donnent à l'oraison, lorsqu'ils trouvent quelqu'un qui les y porte ; puis ils l'abandonnent dès qu'on ne leur en parle plus, ou qu'ils y rencontrent quelque difficulté, oubliant les protestations qu'ils avoient faites à Dieu, lorsqu'ils se donnerent à lui : ensuite ils tombent peu à peu dans l'idolâtrie, qui n'est autre que l'amour d'eux-mêmes & de leurs plaisirs, quoiqu'au commencement ce soit sous prétexte de nécessité & de santé. Ils n'ont pas plutôt quitté Dieu, qu'ils se trouvent assujettis à leurs ennemis : de souverains qu'ils étoient, ils deviennent esclaves : la peine de leur assujettissement les porte à recourir à Dieu par l'oraison, & ils reprennent ce qu'ils ont quitté : ils ne le font pas plutôt, que

Dieu eſt prêt à leur faire miſéricorde & leur envoyer du ſecours.

V. 4. *Il y avoit en ce tems-là une Prophèteſſe nommée Débora, femme de Lapidoth, laquelle jugeoit le peuple.*

L'Eſprit de Dieu eſt (*a*) *unique & multiplié:* il ſe communique à tous ceux qui ſont à lui ſans réſerve, ſelon leurs diſpoſitions & ſelon les deſſeins particuliers qu'il a ſur eux, tant pour leur propre ſanctification que pour le ſalut de leurs freres. Il ne regarde pas toujours la différence des ſexes; parce que tout eſt égal dans ſa main, & que plus les ſujets ſont foibles, plus ils ſont propres aux grandes choſes, étant moins en état de dérober à Dieu la gloire qui lui eſt dûe de toutes ſes œuvres.

Debora faiſoit alors deux offices bien au-deſſus de celui d'une femme: *elle étoit Prophèteſſe;* &, comme un autre Moïſe, elle rendoit des oracles & faiſoit connoître au peuple les volontés de Dieu, & *elle jugeoit* un ſi grand *peuple:* ce qui eſt une affaire ſi peſante, que Moïſe, tout homme divin qu'il étoit, & ſecouru de ſon frere, avoit peine de s'en acquitter, & demanda (*b*) du ſecours.

Sur cela il faut remarquer, que bien des gens voyant des femmes en aider d'autres dans la vie ſpirituelle, traitent cela d'orgueil: mais ils ſe trompent aſſurément; car ces femmes ne le ſont que par l'eſprit de Dieu, qui les porte à aider ceux que Dieu même leur envoie par un pur effet de ſa Providence, ſans nulle recherche

(*a*) Sag. 7. v. 22. (*b*) Nomb. 11. v. 14.

de leur part. Ce ſeroit plutôt un orgueil de réſiſter à Dieu ſous prétexte d'humilité, que de ſe ſoumettre à ſes ordres par un pur abandon, ſans nous regarder nous-mêmes. Il faut le laiſſer agir en nous & par nous, ne prendre aucune part à ce qu'il daigne faire par notre miniſtere, & ne pas nous en défendre non plus: c'eſt le reconnoître pour maître abſolu. O que les ames bien anéanties ſont éloignées de la vaine complaiſance & de l'orgueil, puiſqu'elles n'envifagent pas même ce que Dieu fait par elles, laiſſant tout écouler en lui par une déſappropriation générale. Dieu fait des miracles par ces ames ſans qu'elles y penſent: cela eſt à leur égard comme s'il ſe paſſoit dans une autre.

La plupart des perſonnes qui refuſent d'aider le prochain, lorſque la volonté de Dieu ſe manifeſte par ſa providence, ne le font que par un orgueil ſecret & par amour-propre, quoiqu'ils croient le faire par humilité: c'eſt ou par attachement à leur propre ſens, ou dans la crainte de ne pas réuſſir, ou par une défiance du ſecours divin, ou parce qu'ils ſe regardent trop eux-mêmes, & que par une ſubtile préſomption ils ſe croient capables de certaines choſes & non de quelques autres; d'où il arrive auſſi que ſi quelqu'un quitte le chemin qu'ils leur ont enſeigné, ils s'en chagrinent, diſant: c'eſt notre témérité qui en eſt la cauſe: ils veulent du ſuccès dans tout ce qu'ils entreprennent, & que tout réuſſiſſe de la maniere qu'ils ſe l'étoient promis. Les ames anéanties ne ſe mettent point en peine de réuſſir ou de ne réuſſir pas; elles laiſſent tout à Dieu, & ne s'affligeant de rien, elles ſe laiſſent conduire de moment en moment par l'Eſprit & la volonté de Dieu, qui leur fait dire ou taire

tout ce qui lui plaît. C'eſt donc une déſobéiſſance, un acte de propre volonté, & un défaut de charité, que de ne vouloir pas aider aux ames, lorſque Dieu le veut.

Il faut auſſi prévenir une autre mépriſe qui arrive ſouvent: c'eſt que certaines perſonnes qui ſe croient bien avancées dans la vie ſpirituelle, ayant des deſirs & des empreſſemens d'aider aux autres, ſe précipitent d'eux-mêmes dans la direction ſans y être appellés. C'eſt la témérité qui les y porte, & c'eſt la cauſe de la ruine totale ou du moins d'un notable déchet de leur intérieur. Il faut être long-tems intérieur & caché, & réduit dans le centre d'une maniere très-éminente, avant que d'opérer par ce même centre comme par un principe divin.

Les ames dont j'ai parlé ſont trop avancées pour tomber dans ce défaut; car il faut ſavoir, que tant que l'on a une pente ou une inclination & tendance (pour petite qu'elle ſoit) d'aider les ames, on n'y eſt guere propre: tant que l'on a de doux ſentimens de la grace en leur parlant, ce n'eſt point encore l'état où l'on y travaille purement; cela ne fait que peu de fruit, & comme en paſſant & par accident, & non par état: mais ſi l'on eſt dans l'état qu'il faut pour y être appliqué ſans aucun mêlange de propre recherche, on n'a nulle pente pour aucune choſe; on parle à ceux que la Providence envoie ſans penſer que l'on parle; on n'a de tendance ni de ſentiment pour rien; on demeure mort à tout ſans envie d'aider perſonne ni de réuſſir dans ſa conduite; on eſt indifférent à tout événement; Dieu fait dire ce qu'il lui plaît; on ne peut avant que de parler, penſer à ce qu'on doit dire; en parlant on n'y fait pas d'attention, & après avoir

parlé, on ignore pour l'ordinaire ce que l'on a dit; on n'y ſauroit réfléchir. Voilà l'état que doivent porter les perſonnes deſtinées de Dieu à aider les autres, afin de ne point ſe nuire à eux-mêmes; auſſi en agiſſant de la ſorte, ſont-ils aſſurés de leur vocation, en ce que ce ne ſont point des choſes recherchées, mais procurées par la Providence.

v. 5. *Elle s'aſſeyoit ſous un palmier que l'on avoit appellé de ſon nom entre Rama & Bethel ſur la montagne d'Ephraïm; & les enfans d'Iſraël venoient à elle pour faire juger tous leurs différends.*

Etre *aſſiſe*, & être aſſiſe *ſous un palmier*, marque une paix ferme & invariable, cauſée par la victoire remportée ſur ſoi-même: c'eſt pourquoi ce palmier portoit *le nom de Debora*. Afin qu'une femme puiſſe aider au prochain, il faut qu'elle ait une miſſion particuliere de Dieu, & qu'elle ſoit parfaitement victorieuſe d'elle-même; ſans quoi elle ne doit jamais s'y ingérer. Elle étoit *ſur la montagne d'Ephraïm*, qui veut dire douceur; parce que la douceur eſt extrêmement néceſſaire dans cet emploi: elle étoit *entre Bethel & Rama*; ce qui marque la parfaite égalité pour rendre une juſtice exacte: il faut être affranchie des penchans de la nature, & tenir toujours *le milieu*.

Le ſiege de Debora marque qu'elle étoit victorieuſe de tous ſes ennemis, & qu'elle ne s'attribuoit pas la victoire, mais qu'elle la laiſſoit à Dieu; car elle n'étoit point aſſiſe ſur les palmes, ainſi que font pluſieurs qui ſe rendent les maîtres de la victoire; mais elle ſe repoſoit ſous l'ombre des palmes; ce qui marque que Dieu ſeul étoit victorieux en elle & par elle; le Sei-

gneur la couvroit seulement de la victoire, comme de l'ombre de ses ailes, dont il se réservoit la gloire, en même tems qu'il lui en laissoit tous les avantages.

v. 6. *Elle envoya donc vers Barac, fils d'Abinöem, de Cedès de Nephtali : & l'ayant fait venir, elle lui dit : Le Seigneur, le Dieu d'Israël vous donne cet ordre ; Allez & menez l'armée sur la montagne de Thabor. Prenez avec vous dix mille combattans des enfans de Nephtali & des enfans de Zabulon.*

Il est aisé de voir par ce verset que Debora ne jugeoit pas seulement le peuple de Dieu, mais qu'elle leur déclaroit même ses volontés. L'autorité avec laquelle elle parle, marque bien que le Tout-Puissant parloit par sa bouche, ainsi qu'il est dit de Jésus-Christ, (*a*) qu'il *enseignoit comme ayant autorité*. C'est un effet de la mission divine que ce caractere d'autorité, qui ne se trouve point en ceux qui s'ingérent d'eux-mêmes dans la vie apostolique.

Le directeur choisi de Dieu conduit d'abord *sur la montagne de Thabor* : c'est dans les douceurs de l'amour sacré que l'on introduit les ames par le moyen de l'oraison ; & ceux qui commencent de la sorte ont ordinairement un heureux succès : c'est le lait spirituel que l'on donne aux enfans ; c'est pourquoi Debora se sert du mot d'*enfans*, & d'enfans *combattans* : ils sont enfans, puisqu'ils sont nouvellement nés dans la vie de l'esprit ; ils sont combattans, ayant déja combattu contre leurs ennemis.

Cette femme admirable donne ordre à l'armée

(*a*) Matth. 7. v. 29.

mée ; car lorsque Dieu conduit une personne, il réhausse tellement ses qualités naturelles, qu'il la rend propre à tout. De quelle maniere s'y prend Debora, afin que la gloire ne lui en soit point attribuée ? Elle choisit un chef, qui est *Barac* pour en être le Conducteur : elle ne lui parle point comme d'elle ; mais sans y prendre part, & sans se nommer, elle lui dit : *Le Seigneur, le Dieu d'Israël vous commande de mener l'armée* : ce sont de telles ames qui sont propres à conduire les autres.

v. 7. *Quand vous serez au torrent de Cison, je vous amenerai Sisara, Général de l'armée de Jabin, avec tous ses chariots & toutes ses troupes ; & je vous le livrerai entre les mains.*

Dieu ne veut que des enfans pour combattre *Sisara* ; mais aussi il les traite comme des enfans, leur *remettant* lui-même leurs ennemis *entre les mains*. C'est l'avantage qu'il y a de devenir enfant. Mais quand est-ce que Dieu promet *de leur livrer Sisara*, chef de tous leurs ennemis ? Lorsqu'*ils seront* arrivés *au torrent* : cela veut dire, que Dieu n'en use de la sorte que pour des ames qui lui sont entierement abandonnées, & qui, comme des torrens rapides, courent à toutes ses volontés.

v. 8. *Barac lui répondit : Si vous venez avec moi, j'irai : si vous ne voulez point venir avec moi, je n'irai point.*

Il est aisé de voir que le cœur de l'homme paroît aujourd'hui un cœur de femme, & que le cœur de la femme se trouve un cœur mâle & généreux. *Barac* est choisi parmi un si grand peuple comme le plus propre à conduire l'armée : cepen-

dant il s'en défend, & il lui faut l'appui d'une femme; & cette femme le lui accorde avec un courage invincible. Le secret de cela est, qu'il y avoit en Barac un cœur d'homme, qui bien que fort courageux, est toujours très-foible; & qu'il y avoit en Debora le cœur de Dieu, qui peut tout; parce qu'il agit & opére dans ces ames qui lui sont entierement abandonnées par excès de foi & de confiance.

Ceci se peut encore expliquer de cette sorte; que Barac, prévenu de l'éminence de la grace de Debora, & assuré qu'il étoit de sa mission & que le Seigneur étoit avec elle, lui dit; que si elle ne veut pas l'accompagner dans celle qu'elle lui donne de la part de Dieu, qu'il n'entreprendra point le combat. Il seroit bien nécessaire que les missionnaires eussent cette défiance d'eux-mêmes, & qu'ils se fissent toujours accompagner par des personnes remplies de l'Esprit de Dieu, & qu'ils en suivissent avec humilité les conseils.

v. 9. *Debora lui dit : je veux bien aller avec vous : mais la victoire pour cette fois ne vous sera point attribuée ; parce que Sisara sera livré entre les mains d'une femme. Debora donc partit aussitôt & s'en alla à Cedés avec Barac.*

Dieu prend plaisir à faire les plus grandes choses par de foibles instrumens, afin que la victoire & la gloire lui demeure. Barac n'étoit pas assez mort pour ne rien prendre à la gloire d'une victoire qui n'étoit dûe qu'à Dieu; c'est pourquoi *Debora*, qui connoissoit les merveilles de la sagesse & de la conduite de Dieu, avertit Barac, qu'il n'auroit point de part au triomphe; & ce fut pour cela que Dieu donna le chef de l'ar-

mée *entre les mains d'une femme*. O mon Dieu, vous êtes véritablement Dieu, & particulierement jaloux de votre gloire! il est trop juste qu'elle vous soit toute réservée, puisque vous seul la méritez.

Debora après avoir fait l'office de Prophéte & de Juge, fait encore celui de Capitaine, *marchant* à la tête de l'armée. A quoi n'est point propre un instrument qui est entre les mains de Dieu?

v. 10. *Qui ayant fait venir ceux de Zabulon & de Nephtali, marcha avec dix mille combattans, étant accompagné de Debora.*

Ils *marchent* en ordre de *combattans*, quoiqu'ils ne combattent pas; pour nous apprendre qu'il faut être toujours prêt pour le combat dans la volonté de Dieu, quoique l'on n'attende rien de soi. Marcher en ordre de combat, c'est suivre un Capitaine. Il faut suivre Jésus-Christ par tous les chemins où il nous conduit. Cela nous enseigne aussi, qu'il faut toujours aller extérieurement par la voie commune, quoique l'on ait une assurance extraordinaire: c'est le moyen d'éviter la tromperie. Dieu fera toujours ce qu'il a promis dans son tems & par les moyens connus de lui seul.

v. 11. *Or Haber Cinéen s'étoit retiré il y avoit longtems de ses autres freres Cinéens fils d'Hobab allié de Moïse, & il avoit dressé ses tentes jusqu'à la vallée appellée Sennim, & il étoit près de Cedés.*

v. 12. *En même tems Sisara fut averti que Barac fils d'Abinoëm s'étoit avancé sur la montagne de Thabor.*

Il n'eſt pas toujours ſûr de *ſe retirer*, ni de ſe ſéparer des ſerviteurs de Dieu, ſi ce n'eſt par une vocation particuliere : mais lorſqu'on le fait de la ſorte, il n'y a rien à craindre, ſurtout ſi l'on ſe repoſe dans l'humilité, qui eſt comme *dreſſer des tentes dans la vallée.*

Sitôt que l'on commence à goûter la douceur du *Thabor*, nos ennemis, qui ſont le Diable, le monde, & la chair, ne tardent gueres à le ſavoir : ils ſe diſpoſent auſſitôt à nous venir combattre. Ceux qui éprouvent les conſolations céleſtes à l'oraiſon, doivent s'attendre à de fortes tentations; & un grand calme eſt ordinairement ſuivi d'une rude tempête.

v. 13. *Et il fit aſſembler ſes neuf cens chariots armés de faulx, & fit marcher toute ſon armée de Haroſeth pays des Gentils, au torrent de Ciſon.*

Le Démon n'appréhende rien tant qu'une ame qui s'adonne à l'oraiſon & qui commence déja de goûter la douceur de ſon repos : c'eſt pourquoi il ſe ſert de toutes ſes forces pour la tenter & l'empêcher de pourſuivre le chemin commencé; car il n'y a rien qu'il ne mette en œuvre pour l'en détourner. Les perſonnes peu inſtruites, & qui n'ont pas de directeurs éclairés, quittent d'ordinaire la voie de l'eſprit, effrayés qu'ils ſont par la multitude de leurs ennemis : mais c'eſt pour eux une perte irréparable. Il faut marcher avec d'autant plus de foi que nos ennemis paroiſſent en plus grand nombre. Cet endroit eſt une pierre d'achoppement pour une infinité de perſonnes, qui ayant bien commencé, retournent en arriere faute de courage. Ce que le Démon appréhende le plus, c'eſt de voir une ame courageuſe & abandonnée à Dieu.

v. 14. *Alors Debora dit à Barac : Hâtez-vous; car voici le jour auquel le Seigneur a livré Siſara entre vos mains; voilà le Seigneur lui-même qui vous conduit. Barac donc deſcendit de la montagne de Thabor, & dix mille combattans avec lui.*

Debora veut que Barac aille même affronter ſes ennemis : *hâtez-vous*, dit-elle ; & de quoi? De vous abandonner à votre Dieu ; car il ne s'agit point de combattre, puiſque *le Seigneur livre* lui-même *vos ennemis entre vos mains.* Ceci paroît contrarier ce que Debora dit (a) plus haut, que ce ne ſera point entre les mains de Barac que Siſara ſera livré, mais entre les mains d'une femme; cependant cela eſt très-véritable: Barac (*) eſt victorieux dans cette femme; c'eſt, comme dit (b) S. Paul, *dans la foibleſſe que ſe trouve la force.* Debora donc encourage Barac; parce qu'il faut du courage pour ne pas combattre, lorſque l'on eſt environné d'ennemis s'en fiant à Dieu ſeul : c'eſt pourquoi elle l'aſſure que c'eſt *Dieu lui-même* qui *le conduit.* Dieu conduit dans les tentations par le dedans en même tems qu'il donne quelqu'un au-dehors : l'on peut dire auſſi que *Dieu conduit* lui-même quand il conduit par une ame anéantie, & vraiment apoſtolique; car (c) *ce n'eſt plus elle qui vit, mais Jéſus-Chriſt qui vit en elle.*

Barac *deſcendit de la montagne de Thabor :* pour nous inſtruire, que quoique la douceur de la contemplation ſoit à préférer à toutes autres choſes, il ne faut point s'y attacher ; mais s'en ſervir dans la volonté de Dieu, & la quitter pour

(*) Dieu livra la perſonne de Siſara à Jahel, femme de Haber; & ſon armée à Barac, mais conduit & animé par Debora.

(a) Ci-deſſus v. 9. (b) 2 Cor. 12. v. 9. (c) Gal. 2. v. 20.

accomplir cette même volonté. Cela nous apprend aussi, que lorsque les tentations sont violentes & que les ames sont courageuses, Dieu les sépare des consolations célestes pour les faire *descendre* dans le lieu du combat, afin d'éprouver & d'épurer leur foi.

v. 15. *En même tems le Seigneur frappa de terreur Sisara, tous ses chariots, & toutes ses troupes, & les fit passer au fil de l'épée aux yeux de Barac, de sorte que Sisara sautant de son chariot en bas s'enfuit à pied.*

Ce n'est point Barac qui *frappe* les ennemis : il ne fait que se mettre en ordre de bataille abandonné aux volontés divines, sans vouloir même donner un coup, attendant du secours d'enhaut, & prêt en même tems de se servir de ses armes si le Seigneur l'avoit exigé de lui. *Dieu détruit* lui-même *devant les yeux de Barac* tous ses ennemis, & le fait à sa vue, afin de l'instruire par son expérience du secours efficace qu'il donne lorsque l'on s'en fie à lui. Il détruit nos ennemis par leurs propres armes, faisant des armes d'iniquité, des armes de justice : c'est un secret connu de lui seul & de ceux auxquels il lui plaît de le révéler : leur chef même est obligé *de fuir*, parce que nul ne peut résister au Seigneur, ni se soutenir devant lui.

v. 16. *Barac poursuivit les chariots fuyants & toutes les troupes jusqu'à Haroseth des Gentils ; & toute cette multitude si nombreuse d'ennemis fut taillée en pieces sans qu'il en restât un seul.*

Dieu veut que *Barac poursuive* ses ennemis, lorsqu'ils *fuyent* après qu'il les a détruits lui-même : ce qui nous fait voir que Dieu ne défait pas

nos ennemis pour nous rendre mols & paresseux, comme quelques-uns le croyent ; mais que l'on est également prêt à combattre & à se reposer dans la volonté de Dieu.

On peut tirer de ceci une très-belle instruction, qui est, que nous devons toujours être armés pour le combat. Les armes de la milice Chrétienne sont le jeûne, l'aumône, & l'oraison, mais surtout l'oraison, qui est l'arme assurée que Jésus-Christ nous a conseillée lui-même : (a) *Veillez & priez.* Etre attentif à Dieu en soi, & le prier continuellement, c'est être armé pour le combat. Le *Thabor*, d'où descendoit cette troupe armée, nous marque que leurs armes étoient l'oraison : cette oraison fait que nous sommes toujours attentifs pour recevoir les ordres de Dieu & pour les suivre, toujours armés pour le combat : mais elle nous apprend en même tems à ne point attaquer nos ennemis, & à demeurer abandonnés à Dieu pour les poursuivre avec les mêmes armes, lorsqu'il les détruit lui-même devant nous. Rien au monde ne charme tant un cœur plein de Dieu, qui le fait goûter dans la douceur de la contemplation, que de voir que ce cœur sans combat est toujours vainqueur, parce qu'il est toujours occupé de son Dieu : c'est dans ce tems que Dieu fait véritablement l'office de Pasteur ; lorsque l'ame est attentive à lui seul, & qu'elle ne songe qu'à s'engraisser des pâtures célestes, il la défend lui-même, & la garde à l'ombre de sa houlette. [Ps. 22.]

v. 17. *Sisara fuyant en cette maniere vint à la tente de Jahel femme de Haber Cinéen. Car il y avoit paix*

(a Matth. 26. v. 41.

alors entre Jabin, Roi d'Azor, & la maiſon de Haber Cinéen.

V. 18. *Jahel étant ſortie au devant de Siſara lui dit : Entrez chez moi, Monſeigneur, entrez, ne craignez point. Il entra donc dans ſa tente & elle le couvrit d'un manteau.*

Nous avons vu comme cet *Haber Cinéen* s'étoit retiré par la volonté de Dieu du reſte des Iſraëlites, comme il ſe repoſoit dans la vallée de ſon humiliation ; & nous voyons aujourd'hui que Dieu fait de *ſa femme* la meurtriere du chef des ennemis. Le péché eſt le chef de tous nos ennemis ; puiſque c'eſt ce même péché qui a armé toutes les créatures contre nous : il cherche ſouvent lorſqu'il eſt pourſuivi, quelque refuge ; il va attaquer des ames toutes parfaites & anéanties : mais qu'arrive-t-il ?

C'eſt que la partie inférieure, déſignée par *la femme*, ſemble le recevoir avec empreſſement au milieu du repos dont elle jouit, ſignifié par *la tente ;* mais elle ne le reçoit en apparence que pour le détruire en effet : ce n'eſt plus le péché, mais le corps du péché, qui n'a plus d'armes. Une ame de grace prend ſouvent ſur ſoi la tentation, pour en délivrer les perſonnes foibles ; mais c'eſt pour détruire l'ennemi, & non pour s'y aſſujettir.

Il y avoit alors paix entre la nature corrompue, (très-bien exprimée par *Jabin*), & *Haber ;* parce qu'étant affermi dans l'anéantiſſement, il ne craignoit point ſes attaques. C'eſt de cette ſorte qu'il faut être pour porter les langueurs de nos freres & les en guérir. Ce n'eſt point une fauſſe préſomption qui fait agir de cette ſorte ; mais la volonté de Dieu, qui eſt *le manteau qui couvre* l'ennemi, & lui ôte ſa malignité & ſa force.

V. 19. *Siſara lui dit : Donnez-moi, je vous prie, un peu d'eau ; parce que j'ai une extrême ſoif. Elle lui apporta un vaſe plein de lait ; & l'ayant découvert elle lui en donna à boire, & remit le manteau ſur lui.*

Le péché eſt toujours altéré pour le mal ; il demande *de l'eau :* Qu'eſt-ce que cela veut dire ? L'eau figure les plaiſirs fluides, qui s'écoulent & dont il ne nous reſte rien lorſqu'ils ſont paſſés : il croyoit trouver en Jahel ce qu'il trouvoit ailleurs, qu'elle étancheroit ſa ſoif avec de l'eau ; mais elle lui donne *du lait.* Il ſemble qu'elle lui donne plus qu'il ne demande ; cependant elle ne le lui donne que pour le détruire. Le lait exprime bien la pureté d'intention ; car le lait eſt un ſang changé. Les perſonnes pleines de concupiſcence, & dont l'intention eſt perverſe ont un ſang corrompu ; mais celles qui en ſont dégagées n'ont que le lait pur de la droite intention, & de l'amour de la volonté de Dieu, qui remplit toutes leurs veines, (c'eſt-à-dire, tous les lieux où la concupiſcence régnoit autrefois), & change ce ſang corrompu en un lait très-pur. Il eſt dit qu'*elle le découvrit*, pour lui donner ce lait, pénétrant toute ſa malignité ; mais elle *le recouvrit* auſſitôt ; ce qui marque qu'il ne lui nuiſit point.

V. 20. *Alors Siſara lui dit : Tenez-vous à l'entrée de votre tente ; & ſi quelqu'un vous interroge & vous vient dire : N'y a-t-il perſonne ici ? Vous lui direz ; il n'y a perſonne.*

Siſara croyoit ſe couvrir du menſonge comme il l'étoit de ſon manteau : c'eſt le propre du péché de vouloir être caché dans les lieux où il habite ; il ne veut point qu'on le déclare ; parce

qu'il fait bien que cette déclaration lui eſt ordinairement funeſte. Un mal découvert eſt preſque détruit. Il diſoit mieux qu'il ne penſoit; car dans la tente d'Haber *il n'y avoit point* de péché, quoiqu'il y eût l'apparence & la figure du péché.

v. 21. *Jahel donc femme d'Haber ayant pris un clou de ſa tente, avec un marteau, entra doucement ſans faire aucun bruit; & ayant mis le clou ſur la temple de Siſara, elle le frappa avec ſon marteau; & lui en tranſperça le cerveau l'enfonçant juſques dans la terre: & Siſara joignant à ſon ſommeil celui de la mort, fut ainſi tué.*

Dieu eſt ſi jaloux de ſa gloire, qu'il ne donne pas même Siſara entre les mains de Debora: non qu'elle ne fût aſſez anéantie pour ne rien prendre de ce qui eſt dû à Dieu; mais c'eſt à cauſe du peuple, qui auroit pu attribuer quelque choſe à une femme ſi généreuſe & ſi célebre parmi eux. Auſſi le Seigneur ayant deſſein d'inſtruire de plus en plus ce peuple, & de lui faire connoître que c'eſt lui ſeul qui défait tous les ennemis & les met en déroute détruiſant leur chef, il le fait tuer par une femme, & une femme étrangere, amie ſelon l'apparence de celui qu'elle tue: afin que tout ſoit attribué à Dieu ſeul. Il renverſe quelquefois des Royaumes, il détruit des peuples entiers, pour faire réuſſir les choſes ſelon ſes volontés, & en être glorifié. O hommes téméraires, qui voulez trop ſouvent dérober une gloire qui n'eſt due qu'à mon Dieu, tant que vous ſerez dans ces diſpoſitions il ne permettra pas que vous réuſſiſſiez dans vos entrepriſes; parce que mon Dieu eſt un Dieu jaloux de ſa gloire: ou bien s'il permet que vous ayez quelque ſuccès, c'eſt pour vous le plus

grand de tous les malheurs; puiſque c'eſt un effet de ſa fureur que de leur donner un ſuccès qui doit être l'occaſion de leur ruine.

Mais examinons tout en détail. D'où vient que lorſqu'il eſt parlé de *Jahel*, l'Ecriture la nomme toujours *femme d'Haber?* C'eſt pour nous apprendre la ſoumiſſion de la partie inférieure à la ſupérieure, lorſqu'elle eſt unie à Dieu: & comme la ſupérieure ne fait rien que par dépendance à l'Eſprit de Dieu, auſſi l'inférieure n'a plus d'autre mouvement que celui que la ſupérieure lui donne. C'eſt l'ordre de notre création, dans lequel il nous faut rentrer. De quelle maniere Jahel fait-elle mourir Siſara? Elle *prend un des grands cloux de ſa tente.* La tente marque le repos. Lorſque David dit: (a) *O Seigneur, que vos tabernacles ſont deſirables!* c'eſt comme s'il diſoit: que votre repos eſt à deſirer! L'attachement aux volontés de Dieu étant ce qui affermit l'ame dans le repos en Dieu, eſt figuré par les *cloux.* Elle en prit un, elle l'enfonce dans la tête de Siſara; pour nous apprendre qu'elle frappa le péché non ſeulement dans ſes effets, mais dans lui-même, dans ſon capital. Elle *le frappe avec ſon marteau:* ce marteau eſt le pouvoir qui lui eſt donné d'en uſer de la ſorte. Il reſte *cloué en terre*, parce que le péché venant de la terre, y reſte attaché: c'eſt ce qui fait que l'on appelle les ames affranchies du péché, des ames toutes céleſtes; & celles qui ſont aſſujetties au péché, des ames terreſtres. Il n'y a pas de différence entre *le ſommeil* du péché & *la mort* du péché: celui qui ſe laiſſe endormir dans le péché, meurt par le péché. Cela nous apprend auſſi, que l'on meurt comme l'on a vécu, & que celui qui vit & ſe repoſe dans le péché, mourra dans le péché.

(a) Pſ. 83. v. 2.

V. 22. *En même tems Barac arriva, pourſuivant Siſara: & Jahel étant ſortie au devant de lui, lui dit: Venez, je vous montrerai l'homme que vous cherchez. Il entra chez elle, il vit Siſara étendu mort, ayant la temple percée de ce clou.*

Le Directeur éclairé doit pourſuivre le péché avec une extrême vigilance en quelque lieu qu'il ſe cache: ce doit être ſon ſoin & ſon application: mais s'il doit en uſer de la ſorte, Dieu ne manque pas de l'éclairer par ſon expérience, & de lui faire voir qu'il cherche ſouvent un péché vivant où il n'y a plus qu'un cadavre de péché; un péché réel, où il n'y a plus que les reſtes d'un péché détruit.

V. 23. *Dieu donc humilia en ce jour-là Jabin, roi de Canaan, devant les enfans d'Iſraël.*

Dieu *humilie* celui même qui tenoit les enfans d'Iſraël captifs; & il l'humilie en *la préſence* de ce peuple. O pauvres ames, qui gémiſſez ſi ſouvent & ſi long-tems ſous la captivité du péché, que ne vous abandonnez-vous à Dieu, & que ne vous donnez-vous à lui par le moyen de l'oraiſon? Vous en viendrez bientôt à bout, & vous verrez ſous vos pieds en peu de tems, par le ſeul pouvoir divin, ceux mêmes qui vous tenoient captifs.

Il y a deux manieres de détruire le péché: Dieu le détruit dans les grandes ames par l'apparence du péché, l'aiguillon du péché lui donne la mort; de même que l'aiguillon du ſcorpion le tue lui-même, lorſqu'il eſt trop vivement pourſuivi par le feu dont on l'environne. L'autre moyen de détruire le péché, général pour tous les ſerviteurs de Dieu, eſt que Dieu *humilie* le démon,

qu'il l'affoiblit devant ſes ſerviteurs lorſqu'ils ſont fideles à ſe tenir unis à lui; & les faiſant croitre de vertu en vertu, les fortifiant chaque jour par ſa grace & par l'écoulement de ſon amour, par l'exercice de l'oraiſon, ils l'accablent peu à peu, juſqu'à ce qu'il ſoit ſi fort affoibli, & eux ſi fort fortifiés par la grace de Jéſus-Chriſt, qu'ils le ruinent entierement. Il y a cependant cette différence entre ces ames ici, & les premieres: que le péché reçoit chez les premieres une mort entiere; mais ici, il eſt affoibli & ruiné; il n'eſt pas mort, mais ſeulement hors d'état de nuire.

V. 24. *Les Iſraëlites croiſſant tous les jours en vigueur, ſe fortifioient de plus en plus contre Jabin, roi de Canaan, & l'accablerent juſqu'à ce qu'il fut ruiné entierement.*

L'Ecriture déſigne ſi bien la conduite que Dieu tient ſur les ames qui s'abandonnent à lui: il *les fortifie peu à peu*, & aſſujettit toujours plus le démon & le péché ſous leur puiſſance: mais cela ſe fait lentement; parce que ſi Dieu le faiſoit tout à coup, une ame encore foible s'en attribueroit la gloire, & retomberoit par là même dans ſes premiers déſordres. Il fait donc toutes choſes peu à peu à cauſe de la foibleſſe de la créature, & enfin *il détruit entierement* tous ſes ennemis & lui donne la véritable paix: mais il y a beaucoup à ſouffrir, quoique cela ne ſoit pas comparable à la captivité du péché.

Dans toute la conduite que Dieu a tenue ſur ce peuple, il a voulu nous faire voir, que ſitôt que l'on ſe retire de ſon admirable & toute aimable conduite ſous prétexte de liberté, l'on devient d'abord eſclave. Ces peuples ne ſont pas

plutôt tombés dans l'idolâtrie, qu'ils sont tombés dans la captivité : mais aussi ils n'ont jamais reconnu leur faute en retournant sous la conduite de Dieu, que Dieu ne les ait d'abord délivrés & rendus victorieux de ceux qui les tenoient captifs. L'infidélité & le changement de la créature servent à faire connoître davantage la fidélité & la bonté immuable de Dieu : l'ingratitude est punie de l'ingratitude même, comme l'amour est récompensé de l'amour.

CHAPITRE V.

v. 1. *En ces jours-là Debora & Barac, fils d'Abinoëm chanterent ce cantique.*

v. 2. *Vous qui vous êtes signalés parmi les enfans d'Israël, en exposant volontairement votre ame au péril, bénissez-le, Seigneur.*

C'EST seulement après une victoire aussi entiere qu'est celle-ci que l'on doit *chanter le cantique* nouveau ; puisque c'est après la mort à soi-même qu'étant dans une nouvelle vie, on le chante au seul honneur & à la seule gloire de Dieu ; parce qu'il bannit le propre intérêt, qui en fait ordinairement le partage ; & qui mêlant l'intérêt de la créature avec celui de Dieu, empêche que l'on ne puisse chanter le cantique qui se commence dans le tems pour ne finir jamais dans l'éternité même.

Qui sont ceux qui peuvent & doivent chanter ce cantique ? Ce sont ceux, dit Debora, *qui se sont signalés parmi les enfans d'Israël* : c'est comme si elle disoit, ceux qui se sont distingués entre le reste des serviteurs du Seigneur. Et de quelle maniere se sont-ils distingués ? En *livrant volontairement leurs ames au péril* ; c'est-à-dire, ne ménageant rien avec Dieu, & lorsqu'il s'agit de ses volontés suprêmes & de sa gloire. Ceci est soutenu de cette parole de notre Seigneur : (*a*) *Qui perdra son ame, la trouvera ; & qui voudra sauver son ame, la perdra* ; montrant que le vrai salut est dans la perte de toute propriété. Il faut que l'ame se livre *volontairement* au péril : Dieu veut un sacrifice tout volontaire.

Mais à quel péril se sont-ils livrés, puisque, comme nous l'avons remarqué, ils n'ont couru aucun risque ? C'est qu'en se livrant à Dieu, ils s'y sont livrés pour combattre & pour périr même si c'étoit sa volonté, ayant toujours marché en ordre de combattans : que s'il a plu à Dieu de les tirer du péril, ils lui en doivent une louange éternelle ; mais pour eux, ils se sont livrés à toutes les volontés de Dieu, sans prétendre qu'il les délivrât.

Il faut conclure par tout ce qui a été avancé, que l'on ne risque rien en s'abandonnant à Dieu ; qu'il ne se laisse jamais vaincre en générosité d'amour ; & que plus on risque pour lui, plus on trouve de salut & de protection en lui.

v. 3. *Ecoutez, Rois ; Princes, prêtez l'oreille : c'est moi, c'est moi, qui chanterai un cantique au Seigneur, qui consacrerai des himnes au Seigneur, au Dieu d'Israël.*

Debora parle divinement dans son transport, & elle convie toutes les puissances de la terre, comme en les défiant, de *l'écouter*. Il semble qu'elle leur veuille dire, que tout leur pouvoir ne peut jamais leur donner l'avantage qu'elle possede. *C'est moi, c'est moi*, dit-elle, qui suis en

(*a*) Marc 8. v. 35.

état (par la transformation que Dieu a faite de mon ame en lui-même) de *lui chanter un cantique* digne de lui. O qu'il faut que l'ame soit dans un sublime état pour chanter ce cantique! C'est ce divin épitalame qui n'est entendu que de Dieu & de l'ame qui le chante : c'est le cantique qui se commence sur la terre, & qui doit se continuer dans le ciel durant toute l'éternité. Tel fut celui de Moïse & de Marie sa sœur.

V. 4. *Seigneur, lorsque vous êtes sorti de Seïr, & que vous passiez par le pays d'Edom, la terre a tremblé, les cieux & les nuées se sont fondues en eau.*

Ce passage exprime très-bien l'état où Dieu conduit une ame avant que de lui faire chanter le cantique nouveau. C'est que *lorsque Dieu sort* de l'obscurité qui l'environne, pour rendre la vie à cette ame qui reposoit pour ainsi dire dans les ténèbres & dans l'ombre de la mort, il se manifeste d'une maniere qui quoique très-délicate & subtile, ne laisse pas de se faire beaucoup sentir. Toute la nature en *frémit*; car elle n'est point accoutumée à cette opération : & *les cieux*, qui sont le lieu où Dieu habite, & *les nuées* mêmes qui l'environnent, *distilent les eaux* des plus pures consolations, la comblant de joie par le retour de sa divine présence.

Ceci se peut entendre aussi des lumieres que Dieu envoie au pécheur pour le tirer de son aveuglement. Il *passe* chez ce pécheur par ses inspirations : alors la partie inférieure *frémit* par la crainte & le trouble que lui cause le malheureux état où il se trouve réduit ; après quoi, la partie supérieure touchée de regret, *fait distiller* des larmes de douleur & de componction.

V. 5.

ỳ. 5. *Les montagnes se sont écoulées comme l'eau devant la face du Seigneur, du Dieu d'Israël.*

Ceci marque que *les montagnes* des plus hautes connoissances *disparoissent devant Dieu* : de sorte qu'il ne faut point s'étonner de ce que l'esprit se perd, & que tout ce qu'il avoit d'acquis & d'infus s'évanouit. Loin que ce soit une perte, c'est un gain ; parce que c'est une marque que *le Dieu d'Israël* vient lui-même. Rien ne peut subsister *devant lui* ; il faut que tout lui céde la place : mais loin de nous en affliger, nous devons dire avec S. Paul : (*a*) *Toute perte m'est gain pourvu que j'aie Jésus-Christ.* O grand Saint, vous étiez bien éclairé, puisqu'il est vrai que l'on ne peut posséder Jésus-Christ sans perdre tout le reste!

Ceci se peut encore expliquer du pécheur converti. Lorsque Dieu paroit pour rendre la vie à ce pécheur, ses crimes accumulés, qui sembloient des *montagnes, se dissipent* ; & il n'en reste pas même les vestiges.

ỳ. 6. *Au tems de Sangar fils d'Anath : au tems de Jahel, les sentiers se reposoient ; ceux qui y devoient marcher, sont allés par des routes détournées.*

Les pécheurs avant leur conversion laissent *reposer les sentiers* de la justice : ils n'y marchent point, quoi qu'ils y dussent marcher comme Chrétiens, puisque c'est pour eux qu'ils ont été faits ; mais loin de les suivre, ils ont marché *par les routes détournées* des pécheurs, courant dans le chemin de l'iniquité.

ỳ. 7. *Les vaillans hommes avoient cessé dans Israël : il ne*

(*a*) Phil. 1. v. 21. & 3. v. 8.

s'en trouvoit plus, jusqu'à ce que Debora se soit levée, jusqu'à ce qu'il se soit levé une mere en Israël.

Il n'y avoit plus *d'hommes* animés pour le combat, tous se laissoient vaincre, avant que la grace, comme une autre *Debora, se soit levée* comme *mere*, pour rendre à cette ame la vie que le péché lui avoit ôtée. Cela se doit aussi entendre (de la personne & du ministere de Debora même; avant quoi l'*on ne trouvoit plus d'hommes forts*) *jusqu'à ce que Debora se levât*, c'est-à-dire, jusqu'à ce que Dieu la tirât de son néant, où elle étoit cachée, sans pensée, ni désir, ni volonté de se lever. Mais comment se leva-t-elle? Elle *se leva* pour être *mere* & pour enfanter de nouveau ce peuple à Dieu. O qu'elle faisoit bien l'office de *mere*! car véritablement toutes les personnes de ce degré possédent les qualités de meres: il leur semble qu'elles portent dans leur sein les ames dont elles sont chargées, & qu'elles (*a*) *les enfantent avec douleur*: elles les élèvent aussi avec soin, les nourrissent du lait de leurs mamelles par les effets des graces qu'elles leur communiquent, enfin elles les conduisent & les aiment comme de véritables meres.

v. 8. *Le Seigneur a choisi de nouveaux combats, & c'est lui qui a renversé les portes des ennemis; au-lieu qu'auparavant on ne voyoit ni bouclier ni lance parmi quarante mille soldats d'Israël.*

Dieu *choisit* en faveur des ames qui lui sont abandonnées, une *nouvelle maniere de combattre*; c'est qu'*il détruit lui-même les portes des ennemis*, détruisant tous les moyens qu'ils avoient de passer & de nuire à ses enfans. *Sans qu'il paroisse ni*

(*a*) Gal. 4. v. 19.

lance ne bouclier, qui sont les armes offensives & défensives; Dieu a tout fait lui-même: c'est pourquoi un si grand peuple est demeuré comme en repos & inutile durant que Dieu combattoit & fermoit toutes les avenues & les entrées des ennemis. Il est bien vrai, ô Debora, & vous avez raison de dire, que c'est une maniere de combattre que *Dieu a choisie*; car l'homme est si amoureux de lui-même & de ses ouvrages, qu'il n'en choisiroit jamais un pareil; il aimeroit mieux souffrir beaucoup & se pouvoir attribuer la gloire de la victoire, que de laisser tout faire à Dieu, ne rien souffrir, & n'avoir pas cet avantage) de se glorifier.)

v. 9. *Mon cœur aime les Princes d'Israël. Vous qui vous êtes volontairement exposés au péril, bénissez le Seigneur.*

Qui sont ces *Princes d'Israël* que Debora *aime* si fort? Ce sont ceux qui se signalent entre tous par leur courage, comme elle l'explique si bien elle-même, en ce qu'ils *se sont offert volontairement au danger* pour la gloire de leur Seigneur, ainsi qu'il a été expliqué plus haut.

Mais, Debora, comment accorderez-vous ce que vous dites qu'il n'y avoit point d'armes parmi tant de soldats, que ces peuples demeuroient en repos lorsque Dieu combattoit pour eux; & vous dites ici, qu'ils s'offroient de leur propre volonté au danger? Que ceci a un grand sens! C'est que les ames nobles & courageuses sans combattre & sans armes venoient affronter leurs ennemis, assurés qu'ils étoient de la protection divine: leur abandon alloit si loin, qu'ils étoient même contents de périr si Dieu le permettoit de la sorte; de maniere que sans se re-

garder eux-mêmes, n'envifageant que la feule gloire de leur Dieu, ils s'expofoient à la rage de leurs ennemis. O qu'une telle ame eft invincible, quoique dépourvue de toutes les armes ordinaires pour le combat ! C'eft Dieu qui eft fon épée & fon bouclier. C'eft avec Juftice que Debora donne à ces grands cœurs le nom de *Princes d'Ifraël* ; car entre toutes les ames abandonnées (figurées par le peuple d'Ifraël, (celles-ci tiennent le premier rang, comme des Princeffes & des Reines : c'eft d'elles qu'il eft écrit dans le Cantique, que (*a*) le Roi Salomon a foixante Reines. Ce font les Epoufes favorites, en qui le Roi prend toutes fes complaifances.

v. 10. *Parlez, vous qui montez fur des âneffes blanches, vous qui êtes affis pour rendre le jugement ; vous qui marchez dans la voie.*

C'eft véritablement à ceux qui font *montés fur des âneffes blanches*, à *parler* des merveilles de Dieu. Que fignifie cela? finon que ceux en qui Dieu par un effet de fon pouvoir a détruit tous leurs ennemis, font *au-deffus* de la nature purifiée & redevenue toute *blanche* dans le fang de l'agneau : ils font *montés deffus* ; parce que la chair purifiée eft affujettie à l'efprit qui la domine entierement, comme lui-même eft entierement affujetti à fon Dieu. Ce font auffi ceux qui font *affis en jugement* qui doivent publier les louanges du Seigneur ; parce qu'ils poffédent le repos parfait, caufé par une entiere confiance en celui qui a tout fait en eux & pour eux. La fainte Prophêteffe invite enfin les ames les plus communes, qui *marchent dans la voie* du Seigneur,

(*a*) Cant. 6. v. 7.

à le louer des miféricordes par lefquelles il les a retirées du péché.

v. 11. *Lorfqu'on voit le débris des chariots & le carnage de l'armée ennemie ; qu'on publie au même lieu la juftice du Seigneur, & fa clémence envers les forts d'Ifraël. Alors le peuple du Seigneur s'eft préfenté aux portes, & il s'eft acquis la principauté.*

C'eft dans vous, ô belles ames, c'eft par vous, ô grands cœurs, en qui tout le tumulte & l'embarras de la nature & de l'amour-propre a été détruit, c'eft en vous, dis-je, que *la juftice du Seigneur doit être racontée :* c'eft vous même qui devez la publier. Quelle eft cette *juftice* que Dieu a faite en détruifant vos ennemis ? c'eft qu'il a établi en vous le fiege de fon empire, & a fait paroître d'autant plus de *clémence* en votre endroit, qu'il y a exercé une plus forte juftice avec vos ennemis. Mais quand cette clémence a été étendue fur les Princes, *le peuple du Seigneur eft defcendu aux portes* ; c'eft-à-dire, que les puiffances font mifes en liberté, & les fens auffi, à caufe de la purification de la chair : & c'eft alors *qu'ils obtiennent la principauté* ; parce que jufques à ce tems les puiffances, quoique fouveraines de leur nature, avoient été comme affujetties à la nature corrompue, mais alors elles font devenues princeffes, ne trouvant plus rien qui s'oppofe à leur autorité ni qui leur réfifte.

v. 2. *Levez-vous, levez-vous, Debora ; levez-vous, levez-vous, chantez un cantique. Levez-vous ô Barac, faififfez-vous de vos captifs, ô fils d'Abinoëm !*

Elle répete quatre fois, *levez-vous, Debora*, en figne d'une extrême réjouïffance. Elle s'eft

levée premierement par la résurrection de la mort & de l'anéantissement; elle s'est *levée* sortant d'elle-même pour se perdre en Dieu; elle s'est *levée* de la poussiere de son abjection, ou plutôt c'est Dieu qui la leve par la puissance de sa parole. C'est Dieu qui l'appelle, & c'est elle qui se le dit à elle-même, c'est elle & c'est Dieu; c'est pourquoi elle ne dit pas : il faut que je me leve; mais, levez-vous Debora, parlant en Dieu par esprit de prophêtie; & la voix de Dieu l'élève au dessus de toutes ces choses : c'est une voix souverainement efficace; (*a*) *il a dit, & tout a été fait.* Dieu la fait encore *lever* du repos qu'elle prend en lui-même, sans en sortir : & c'est pour aider aux peuples, & pour chanter le Cantique du Seigneur, c'est-à-dire, pour annoncer ces vérités & publier ses louanges.

v. 13. *Les restes du peuple ont été sauvés, le Seigneur a combattu dans les forts.*

Les restes du peuple, qui sont les ames commençantes ou peu avancées, *ont été sauvées*; parce que Dieu *en combattant pour les forts*, a sauvé en même tems quantité de foibles : c'est que Dieu par un pur effet de sa bonté accorde ordinairement bien des ames médiocres à celles qui lui sont si cheres.

v. 15. *Les chefs d'Issachar ont été avec Debora, ils ont suivi les traces de Barac, qui s'est jetté dans le péril comme dans un précipice & un abîme. Ruben étant divisé contre lui-même, les plus vaillans furent en contestation.*

Les *Ducs d'Issachar* marquent toutes les ames les plus avancées, qui *suivirent les traces de Ba-*

(*a*) Ps. 32. v. 9.

rac, parce qu'ils alloient après lui dans la même voie : *Debora* alloit *avec eux* comme une bonne mere, qui suivoit ses enfans. Ils suivoient Barac *qui s'exposoit au danger*, qui n'est autre, que la perte de l'homme en Dieu. Si l'on savoit le courage qu'il faut avoir pour se perdre de la sorte, on en seroit dans l'étonnement. Dites-nous, ô Debora, qu'est-ce que cette perte ? C'est, dit-elle, le penchant d'un *abîme* : c'est plus que cela; c'est quasi *un abîme* dans lequel on est prêt de tomber.

Ce mot qui est dans le texte; d'*un abîme* (*a*) *précipitant*, me paroit avoir une très-forte expression. Il y a de deux sortes d'abîmes infiniment différens, quoique quelques-uns se figurent qu'ils ont de la ressemblance. L'un est, l'abîme du péché, qui est proprement l'abîme précipitant; car il cause d'étranges chûtes : l'autre est la perte de soi-même, qui est bien nommée un abîme *presque* précipitant : il y a un abîme sans précipice, car il n'y a point de chûte : c'est pourquoi le mot de (*b*) *quasi* marque, que la terreur de l'ame lui fait croire & craindre des précipices où il n'y en a point, mais bien un abîme infini, l'abîme du néant, & l'abîme infini de la Divinité. N'ayez point de peur, ô ames craintives : vous vous abîmerez, vous vous perdrez; mais vous ne tomberez pas dans le précipice. Je sais qu'il faut un grand courage pour se laisser abîmer. Quoi que nous ne puissions tomber que dans l'abîme de la charité, l'on craint pourtant toujours de périr. Jésus-Christ cependant nous assure en bien des endroits, (*c*) *que qui voudra se*

(*a*) *Præceps.* (*b*) *Quasi in præceps.* (*c*) Matth. 10. v. 39. Ch. 16. v. 25. Marc 8. v. 35. Luc 9. v. 24. Chap. 17. v. 33. Jean 12. v. 25.

perdre de la forte, *se sauvera* assurément; lorsque ceux qui croient se sauver par une autre voie, sont souvent en danger de se perdre.

Il faut remarquer qu'il est dit ici, que Barac se donna au danger avec tant d'excès qu'il alla dans le penchant d'un profond abime. Il faut aller jusqu'au bord des précipices : il faut entrer dans l'abime même par un abandon parfait. O Dieu, votre bonté est si grande, que plus l'on risque avec vous en apparence par un excès de foi & de confiance, plus tout est assuré ! plus le péril paroit grand, plus la sureté est parfaite ! Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité. Celui qui ne menage rien avec Dieu, & qui veut bien tout perdre pour lui, trouve dans cette perte même le plus grand des saluts.

v. 16. *Pourquoi demeurez-vous entre deux termes pour entendre les sifflements des troupeaux ? dans la division de Ruben contre lui-même s'est trouvée la discorde des magnanimes.*

L'esprit de Dieu par Debora fait une plainte & une correction aux ames qui ne se donnent pas entierement à lui, & qui ne s'abandonnent qu'à demi, comme *Ruben*. Elles sont *divisées contre elles-mêmes*; parce que d'un côté elles sont portées & poussées à s'abandonner à Dieu, & de l'autre elles craignent de se perdre de vue & de perdre les appuis créés. Elles se donnent & se retiennent, s'abandonnant pour une chose & non pour l'autre, jusqu'à un certain point & non davantage. Cette division qu'elles ont contre elles-mêmes, les tient toute leur vie dans des peines & des déchiremens inexplicables, que l'on croit souvent être des peines infligées de Dieu, qui ne viennent cependant que de la résistance.

Dieu attire d'un côté & porte l'ame à se perdre en lui; la créature se retient de l'autre, & elle souffre un martire intolérable ; parce qu'elle n'est ni tout à fait à Dieu, ni entierement à elle-même.

C'est dans cette division que *s'est trouvée la discorde des magnanimes* : ce qui s'entend en deux manieres; l'une, que les personnes *courageuses* & qui se laissent perdre avec beaucoup de générosité, ne peuvent souffrir sans se fâcher extrêmement, la lâcheté de ce partage, connoissant que cela vient de la faute de ces personnes, & que toutes leurs peines viennent de leur propriété & restriction : elles ne peuvent s'empêcher de le leur dire : ce qui les fâche, & les dégoute même quelquefois; parce que leur amour-propre voudroit qu'on les plaignît, que l'on regardât leurs peines avec compassion, qu'on les crut des opérations de Dieu; mais ces ames éclairées & *courageuses* ne peuvent en user de la sorte; il faut qu'elles rendent témoignage à la vérité : ce que la propriété ne sauroit souffrir.

L'autre *discorde trouvée dans cette division* est, que la suprême partie de l'ame, qui est le grand & le *magnanime*, voudroit se perdre; mais elle en est empêchée ; parce que (comme dit si bien Debora) l'ame *demeure* arrêtée *entre deux termes*, sans jamais avancer : elle demeure entre la perte en Dieu & la retenue en soi-même, moitié dans la perte & moitié en elle-même; & là elle s'arrête à *écouter les sifflemens des troupeaux*, qui sont toutes les pensées de son esprit, toutes les folies de son imagination, toutes les réfléxions, & enfin toutes les craintes & les hésitations qui la tiennent arrêtée, sans jamais passer outre, faute de courage : & de cette sorte elle demeure dans les

peines jusqu'à la mort. C'est cette connoissance qui fut donnée à Debora qui l'obligea de faire ce reproche à Ruben : Pourquoi, lui dit-elle, *demeurez-vous* de cette sorte *entre deux termes* ? que ne passez-vous outre ? Cet arrêt de ces cœurs peu courageux cause une peine incroyable aux personnes généreuses & dont le cœur est grand.

v. 18. *Mais Zabulon & Nephtali ont offert leurs ames à la mort dans le pays de Meromé.*

Elle confirme encore ici ce qui a été dit, assurant que les ames courageuses n'en ont pas usé de la sorte, qu'elles ont *offert leurs ames à la mort*, c'est-à-dire, qu'elles se sont abandonnées sans reserve à toutes les volontés de Dieu, se laissant conduire entierement à sa divine providence, sans craindre, douter, ni hésiter.

v. 19. *Les Rois sont venus & ont combattu; les Rois de Canaan ont combattu en Thanach, près les eaux de Mageddo; & cependant ils n'ont point emporté de butin.*

Le grand abandon où est l'ame courageuse n'empêche pas qu'elle ne soit *combattue* par de puissans ennemis : mais à cause de sa foi, & du grand délaissement où elle demeure entre les mains de Dieu, ces ennemis, qui viennent ainsi que des larrons selon le témoignage de Jésus-Christ, *n'emportent rien*; car le démon n'a aucun avantage sur elles : au contraire, il s'en retourne rempli de confusion, se voyant vaincu & en déroute par ceux-mêmes qu'il croioit renverser.

v. 20. *Du ciel on a combattu contre aux : les étoiles, sans*

changer leur ordre ni leur cours, ont combattu contre Sisara.

Mais pourquoi n'ont-ils point d'avantage ? C'est que *du Ciel Dieu combat* pour les ames toutes célestes, & qui comme des *étoiles* fixes, *sans* se remuer, troubler, ni *changer* de situation, ne laissent pas de *combattre contre Sisara.* Pourquoi l'Ecriture marque-t-elle expressément que *les étoiles sans changer leur cours & leur ordre ont combattu contre le chef* des ennemis ? C'est pour nous faire comprendre que lorsque ces ames sont fideles à demeurer dans leur situation, malgré les attaques des démons, par ce repos même elles combattent, donnant lieu à Dieu de détruire leurs ennemis; mais lorsqu'elles se remuent, croyant beaucoup faire, elles empêchent Dieu de combattre pour elles.

v. 21. *Le torrent de Cison a tiré leurs corps morts, le torrent de Cadumim & le torrent de Cison. O mon ame, oppresse les robustes.*

Le *torrent* de l'abandon *a tiré* hors de cette ame *les corps morts*, c'est-à-dire, les restes des ennemis, qui étoient déja morts; mais afin qu'il n'en demeure rien, le *torrent* de la perte, où l'ame s'est laissée entraîner par la force de son amour, a tiré dehors le cadavre de ses ennemis défaits. Cela veut dire, que Dieu ne se contente pas d'ôter le péché jusques dans sa source; il ôte aussi en faveur de ces ames tout ce qu'il habitoit autrefois, purifiant la nature de sa corruption.

Ce mot, *ô mon ame, oppresse les robustes*, est dit en ravissement d'esprit, dans lequel Debora entra en remarquant combien les ames *robustes* & fortifiées en elles-mêmes sont éloignées de vouloir bien entrer en cet état. Quand l'E-

criture veut parler des ames fortes en Dieu, elle les appelle fortes, comme on l'a vu plus haut: mais lorsqu'elle se sert du terme de *robustes*, qui marque une certaine force & santé propre, elle veut exprimer les ames fortes en elles-mêmes, qui sont engraissées de leur prudence, & qui ne peuvent, à cause de cela entrer en cette voie. La douleur que Debora en conçoit, la porte à s'exprimer par des mots à demi coupés, qui expriment tout lorsqu'ils semblent ne rien dire: leur désordre fait leur énergie. O que mon ame, dit-elle, *oppresse* & serre de telle sorte ces *robustes*, qu'elle leur fasse perdre leur force, qui comme une espece de bouffissure, les empêche d'entrer dans la voie étroite de la mort d'eux-mêmes & de la perte en Dieu.

v. 24. *Bénie soit entre les femmes Jahel femme d'Haber Cinéen, & qu'elle soit bénie dans sa tente.*

v. 26. *Elle prit le clou de la main gauche, & de la droite le marteau des ouvriers; & choisissant l'endroit de la tête de Sisara, où elle donneroit son coup, elle enfonca son clou dans la temple.*

Jahel est la figure de la sacrée Vierge, qui est (*a*) *bénite entre les femmes*: c'est elle qui est victorieuse de l'ennemi capital de l'homme, qui est le démon; elle a écrasé la tête du serpent: ça été par son anéantissement qu'elle a obtenu cet avantage, comme ce fut par le même anéantissement qu'elle obtint celui de mere de Dieu, comme elle (*b*) le dit elle-même. Il faut être anéantis, chacun selon son degré, pour pouvoir, comme elle, écraser la tête du serpent, ensorte qu'on ne le puisse plus craindre, parce qu'il ne peut plus nuire.

(*a*) Luc 1. v. 28. (*b*) Luc 1. v. 48.

v. 27. *Il tomba à ses pieds, perdit toute sa force, & mourut: après s'être roulé & agité à ses pieds, il demeura étendu mort & misérable.*

Tout ceci exprime très-bien la défaite du Diable; ainsi qu'il fut dit au serpent: (*a*) " il y aura inimitié entre toi & la femme, entre sa semence & la tienne: elle t'écrasera la tête." Quelle est la semence de cette femme, dont il est parlé? C'est Jésus-Christ. Et quelle est la semence du serpent? C'est le péché. C'est donc en Jésus-Christ, que nous sommes tous victorieux du péché, & nul n'en peut être exempt que par lui. Il faut que je dise à la louange des femmes qu'elles sont plus propres aux voies intérieures que les hommes, étant plus dociles & plus souples à l'Esprit de Dieu, ayant plus de foi & de courage pour s'y laisser conduire. Les hommes y sont moins disposés à cause de leurs grands raisonnemens, & qu'ils veulent toujours suivre l'entêtement de leur vaine science. Il est cependant vrai que lorsqu'ils veulent bien mourir à ces choses, ils vont bien plus vite que le sexe.

CHAPITRE VI.

v. 1. *Les enfans d'Israël firent encore le mal devant les yeux du Seigneur, & il les livra pendant sept ans entre les mains des Madianites.*

On ne voit dans la suite de tous les âges qu'une vicissitude de biens & de maux. Les Royaumes & les provinces ne subsistent jamais longtems dans un même état. On voit souvent des Royaumes où la Religion s'est fait distinguer,

(*a*) Gen. 3. v. 15.

devenir le théatre de l'erreur; & qui après en avoir été long-tems efclaves, rentrent dans le fein de celle qu'ils avoient miférablement abandonnée? Combien de villes où la piété régnoit d'une maniere admirable, font-elles devenues abominables par leur impiété: & combien d'autres, qui après avoir été le receptacle du vice, font devenues le trône des miféricordes de Dieu les plus refervées? ce qui fe dit des villes & des Royaumes, fe dit auffi des ames particulieres: c'eft fouvent une viciffitude de biens & de maux.

D'où vient que l'Ecriture parlant des Juifs dit, qu'ils *péchoient en la préfence du Seigneur*, ce qu'elle ne dit point des autres peuples? C'eft pour nous apprendre, combien ceux qui ont connu & goûté Dieu, qui ont reffenti les admirables effets de fa préfence, font plus coupables que d'autres, puifqu'ils péchent devant les yeux de celui dont ils ont expérimenté la douceur des regards favorables. Que des ames qui ont leur Dieu fi proche d'elles, que l'Ecriture en dit: (*a*) *Qui eft le peuple qui ait leur Dieu fi proche*? (peut-il en effet être plus proche que d'être dans leur cœur?) que ces ames, dis-je, viennent à l'offenfer, c'eft ce qui ne s'ofe même penfer. Les Chrétiens font infiniment plus coupables que les payens; parce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'honorent pas en Dieu: c'eft pourquoi ils font fans excufes; l'oubli de Dieu caufe leur captivité.

Les *fept années* de l'oppreffion des Ifraëlites, marquent toutes fortes de péchés, par rapport aux péchés capitaux dont ils étoient captivés.

v. 2. *Ces peuples les tinrent dans une fi grande oppreffion, qu'ils furent obligés de fe retirer dans les antres, dans*

(*a*) Deut. 4. v. 7.

les cavernes des montagnes & dans les lieux les plus forts, pour pouvoir réfifter aux Madianites.

L'Ecriture fait ici une belle defcription de l'état où fe trouve une ame, laquelle après avoir goûté le bonheur de la préfence de Dieu, vient à le quitter, à l'oublier, à perdre l'exercice de fa préfence. Peu à peu les ennemis que Dieu lui avoit affujettis par fa pure bonté, deviennent les maîtres; & comme Dieu ne veut pas perdre l'ame qu'il a favorifée d'une grace auffi finguliere qu'eft celle d'avoir goûté combien le Seigneur eft doux, il permet que fes ennemis l'attaquent avec tant de furie, qu'elle ne fait où fe cacher. Elle fe *cache dans les antres*, c'eft-à-dire, qu'elle cherche la folitude pour être plus affurée: elle fe cache elle-même *dans les cavernes des montagnes*, tâchant de profiter de la méditation & de l'exemple des Saints: elle fe met à couvert *dans les lieux forts* de l'auftérité, *pour réfifter* à des ennemis fi puiffans: mais hélas, ayant quitté fon refuge intérieur, elle n'en trouve point par-tout ailleurs d'affez puiffant pour la mettre à couvert de la pourfuite de fes ennemis!

v. 3. *Après qu'Ifraël avoit femé, les Madianites, les Amalecites, & les autres peuples de l'Orient venoient fur leurs terres,*

v. 4. *Et dreffoient leurs tentes dans leur pays, & ils ruinoient tous les grains en herbe jufqu'à l'entrée de Gaza, & ne laiffoient aux Ifraëlites rien de tout ce qui avoit vie,* (*) *ni brebis, ni bœufs, ni ânes.*

Une ame fans intérieur eft comme une vigne fans clôture ni fans garde, expofée à toute forte de pillages; au lieu qu'une ame enfermée avec

(*) *Ou bien* qui appartenoit ou étoit néceffaire à la vie.

Dieu dans son intérieur, est dans un fort imprenable, qui la tient à l'abri malgré l'effort de ses ennemis. Toutes les actions vertueuses qu'elle tâche de faire, qui sont comme de la bonne *semence*, sont d'abord *ruinées* & par cette foule d'ennemis étrangers, qui l'attachent aux choses du monde, aux biens, aux honneurs; & par une dissipation continuelle: & quoique ces ennemis paroissent moins dangereux que les péchés mortels, ils font à la suite les mêmes effets; puisqu'ils y engagent insensiblement, & qu'ils assiegent l'ame de si près, que l'Ecriture dit, (v. 2. & 6) qu'ils étoient *étrangement oppressés*. Ces sortes d'ennemis sont comme ces oiseaux dont il est parlé dans l'Evangile, qui dévoroient la semence, sitôt que le pere de famille la jettoit en terre: ils ôtent la bonté aux actions qui paroissent vertueuses, de sorte qu'il ne leur reste plus *rien de vivant*.

v. 5. *Car ils venoient avec tous leurs troupeaux & leurs tentes: & comme ils étoient une multitude innombrable d'hommes & de chameaux, ils remplissoient tout, comme un nuage de sauterelles & gâtoient tout par où ils passoient.*

6. *Israël fut donc extrêmement humilié sous Madian.*

Nous avons autour de nous *une multitude* d'ennemis *innombrable*. Il y a les fils de l'orgueil & de la propriété, qui en composent un grand nombre; cependant ils ne sont pas connus: c'est ce qui fait que l'on ne s'en défie pas. Comment pourroit-on avec une guerre ouverte résister à tant d'ennemis & les combattre? Ceci nous fait voir, que la meilleure maniere de combattre, est de s'enfermer en soi par le recueillement, sans quoi

quoi le Chrétien est toujours *humilié*, & ses ennemis victorieux.

Cependant si Dieu n'*humilioit* pas ces ames, jamais elles ne se reconnoitroient, & ne retourneroient point à lui. Mais de quelle maniere les humilie-t-il? En les assujettissant à des passions qu'elles dominoient autrefois.

Il faut remarquer, que jamais elles ne se reconnoissent qu'elles ne soient humiliées; & elles ne sont jamais humiliées, qu'elles ne crient au Seigneur; elles ne crient pas plutôt vers lui, qu'il leur envoie un libérateur, qu'il leur pardonne leurs péchés, & qu'il les traite avec autant de bonté que si elles ne l'avoient point offensé.

v. 7. *Ils crierent au Seigneur, lui demandant du secours contre les Madianites.*

v. 8. *Alors le Seigneur leur envoya un Prophête, qui leur dit: Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël. Je vous ai fait sortir d'Egypte, & je vous ai tiré de la maison de servitude.*

v. 9. *Je vous ai délivré de la main des Egyptiens & de tous les ennemis qui vous affligeoient; j'ai chassé les Amorrhéens de cette terre à votre arrivée; je vous ai donné le pays qui étoit à eux;*

v. 10. *Et je vous ai dit: Je suis le Seigneur votre Dieu; ne craignez point les Dieux des Amorrhéens au pays desquels vous habitez: & vous n'avez point voulu écouter ma voix!*

Les personnes qui quittent l'intérieur après avoir goûté Dieu, sont toujours dans l'accablement & l'oppression; & comme ils ont goûté la douceur de son amour, lassés qu'ils sont de leur captivité, ils ont recours à lui, *ils crient*: ce qui marque un répentir sincere: ils *demandent du secours*, voyant bien qu'ils n'en doivent attendre

aucun d'eux-mêmes. Dieu leur envoie auffi-tôt quelque perfonne éclairée pour leur faire connoître la caufe de tous leurs malheurs, qui n'eft autre, que d'avoir abandonné leur intérieur, dans lequel ils étoient toujours en état d'*entendre la voix de Dieu.*

Le reproche que Dieu leur en fait faire, eft autant plein de force que de bonté. *Ne vous avois-je pas*, dit Dieu, *tiré* déja *de la captivité* de vos péchés, de l'affujettiffement à vos paffions, même de l'activité & multiplicité extérieure? J'ai écarté vos ennemis les plus dangereux, je vous ai donné ce qu'ils dominoient, vous ayant fait pofféder votre ame en paix : *& je vous ai dit ; je fuis le Seigneur votre Dieu*, qui ferai toujours avec vous fi vous voulez être avec moi; *ne craignez point* tout ce que l'homme vous pourroit faire; ne craignez pas même les démons, puifque je fuis votre protecteur, & dites avec David : (*a*) *Le Seigneur eft ma lumiere & mon falut, que craindrai-je? le Seigneur eft le protecteur de ma vie, de quoi aurai-je peur?* mais *vous n'avez point écouté ma voix*, quoi que je la fiffe entendre au-dedans de vous.

v. 11. *Or l'Ange du Seigneur fe vint affeoir fous un chêne qui appartenoit à Joas, pere de la famille d'Ezri; & Gedeon fon fils étoit occupé pour lors à battre du blé dans le preffoir, pour fe fauver enfuite avec fon blé des incurfions des Madianites.*

L'Ange du Seigneur eft la figure de fa miféricorde : elle fe *repofe*, dans les lieux où l'on a un foin particulier de recueillir fa parole, d'en profiter & de s'en nourrir. Lors que l'on eft *occupé*, comme *Gedeon*, *à battre le blé*, c'eft-à-dire, à méditer

(*a*) Pf. 26. v. 1.

fur la parole, afin de la conferver en foi, pour éviter par-là qu'elle ne foit enlevée par les ennemis de notre falut, on ne manque point d'être gratifié de Dieu, & de recevoir des marques de fa protection.

v. 12. *L'Ange du Seigneur apparut donc à Gedeon, & lui dit : le Seigneur eft avec vous, ô le plus fort d'entre les hommes.*

Comme la plus grande grace que Dieu puiffe faire à une ame qui le cherche, eft de fe *manifefter* à elle; fitôt que l'on s'applique de tout le cœur à méditer la parole du Seigneur, & que l'on tâche de la conferver, Dieu ne manque point de nous envoyer quelque perfonne pour nous apprendre cette charmante nouvelle, *que le Seigneur eft avec nous.* O bonheur ineffable, fource de tout bien pour un cœur fortifié de cette divine préfence, & qui en fait faire ufage. L'*Ange* appelle *Gedeon*, *le plus fort d'entre les hommes ;* pour nous apprendre que l'homme doit faire confifter fa force dans l'étude de la parole du Seigneur, & que c'eft jufqu'où peut aller l'action humaine. Ceux qui le font, font les plus forts; puis qu'ils tâchent d'atteindre au but; durant que le refte des hommes ne s'appliquent qu'à des amufemens, étant tous occupés des chofes de la terre.

v. 13. *Gedeon lui répondit : d'où vient donc, Seigneur, je vous prie, que tous ces maux font tombés fur nous, fi le Seigneur eft avec nous? Où font ces merveilles que le Seigneur a faites, que nos peres nous ont rapportées, en nous difant : Le Seigneur nous a tirés de l'Egypte? & maintenant le Seigneur nous a abandonnés, & nous a livrés entre les mains des Madianites!*

L'Ange dit à Gedeon, que *le Seigneur eſt avec lui*; mais il ne dit pas, que le Seigneur ſoit avec le reſte du peuple : néanmoins Gedeon lui fait cette demande comme s'il eût parlé de tout le peuple. Cela marque l'humilité de Gedeon, qui ne veut pas être autre que ſes freres ; & nous apprend en même tems, que Gedeon comprenoit très-bien que nous ne pouvons être aſſujettis à nos ennemis tant que Dieu eſt avec nous. C'eſt ce qui lui fait dire : *s'il eſt vrai que le Seigneur ſoit avec nous, d'où vient que nous ſommes* accablés du poids de nos ennemis? Si le *Seigneur a fait* pour nous d'*auſſi grandes merveilles* que celles de nous avoir tirés de la captivité du péché, comment peut-il *nous abandonner à preſent* au point de nous laiſſer dominer d'une infinité d'ennemis ? Car il eſt impoſſible qu'il ne protége pas ceux qu'il honore de ſa préſence : auſſi avons-nous vû que ces maux n'étoient arrivés, que parce que l'on n'écoute point Dieu, qui eſt comme s'éloigner de lui.

v. 14. *Le Seigneur le regarda, & lui dit : Allez dans cette force dont vous êtes rempli ; & vous délivrerez Iſraël de la main des Madianites. Sachez que c'eſt moi qui vous ai envoyé.*

Le *regard de Dieu* ſur l'homme eſt toujours une communication de ſon Verbe, comme l'explique la divine Marie dans ſon Cantique : il a regardé la baſſeſſe de ſa ſervante : c'eſt pourquoi il donne la force à l'ame pour tout entreprendre. C'eſt la miſſion divine pour pouvoir opérer efficacément; ſans quoi les entrepriſes n'ont point de ſuccès. C'eſt pourquoi le Seigneur *dit à* Gedeon : *Par cette force*, que mon regard vous communique, *vous délivrerez Iſraël : c'eſt moi qui*

qui vous envoie, & qui vous donne cette miſſion.

v. 15. *Gedeon lui répondit : Hélas ! mon Seigneur, comment, je vous prie, délivrerai-je Iſraël? Vous ſavez que ma famille eſt la derniere de Manaſſé, & que je ſuis le dernier dans la maiſon de mon pere.*

L'homme humble, mais vivant en lui-même, ſe défend de la miſſion divine ; parce qu'il s'en répute indigne : c'eſt juſqu'où peut aller la vertu active. Mais l'homme mort à lui-même ne ſe défend de rien; parce qu'il ne préſume rien de ſoi, & qu'il ſait que Dieu n'a point beſoin d'aucune force qui ſoit en nous pour accomplir ſes deſſeins & faire ſes volontés : il eſt ſuffiſant à lui-même : ainſi l'inſtrument le plus foible lui eſt tout auſſi propre que le plus fort.

v. 16. *Le Seigneur lui dit : Je ſerai avec vous, & vous battrez les Madianites comme un ſeul homme.*

v. 17. *Gedeon lui dit : Si j'ai trouvé grace devant vous, donnez-moi un ſigne que c'eſt vous qui parlez à moi.*

Quelque foibles que nous ſoyons, & quelque-oppreſſés que nous ayons été de nos ennemis, ſitôt que le Seigneur eſt avec nous, nous ſommes aſſez forts pour le vaincre en un moment. *O Seigneur, vous êtes ma force & ma vertu*, diſoit (*a*) David. Mais il eſt bien vrai que ſans vous nous ne ſommes que foibleſſe. Mais pour marque qu'il ne peut y avoir de parfaite humilité que par la réelle mort à nous-mêmes, l'humilité de Gedeon ſe tourne en défiance, & demande des ſignes. Le vrai humble mort à lui-même &

(*a*) Pſ. 17. v. 2, 3.

anéanti, obéit aveuglement & sans replique; parce qu'il ne prétend aucun succès: il est aussi content d'être vaincu que de vaincre; il ne songe qu'à obéir : au lieu que les autres veulent des assurances, parce qu'ils ne veulent pas avoir la confusion d'une entreprise téméraire. Mais quelle plus grande assurance peut-on vouloir que celle que Dieu fera avec nous? Toutes les autres sont fort au-dessous de celle-là; & c'est se méprendre que d'en vouloir d'autre.

v. 18. *Ne vous retirez point d'ici jusqu'à ce que je retourne vers vous, & que j'apporte un sacrifice pour vous l'offrir. Il lui répondit: J'attendrai votre retour.*

v. 19. *Gedeon donc étant entré chez lui, fit cuire un chevreau, & fit d'une mesure de farine des pains sans levain; & ayant mis la chair dans une corbeille, & le jus de la chair dans un pot, il apporta tout sous le chêne, & le lui offrit,*

v. 20. *L'Ange du Seigneur lui dit : Prenez la chair & les pains sans levain; mettez-les sur cette pierre, & versez dessus le jus de la chair; ce que Gedeon fit.*

La premiere chose qu'une ame éclairée demande à son Dieu pour témoignage que la parole qui lui est dite vient de lui, est qu'il *reçoive son sacrifice*; parce que c'est l'effet véritable des paroles de Dieu, de porter l'ame à se sacrifier à lui sans réserve. C'est ce qui fait que sitôt que Gedeon entend cette divine parole, il se dispose au sacrifice, & prie Dieu de l'agréer. Nous devons toujours & en tous tems faire des sacrifices à Dieu, conformes à l'état présent où nous sommes. Le sacrifice que Gedeon veut faire à l'Ange est un apprêt, ce semble, pour lui servir

de nourriture. Toutes les personnes actives en usent de la sorte : ils apprêtent & ajustent par leur raisonnement de quoi offrir au Seigneur, & ils croient par là le contenter. Mais on leur apprend que le vrai sacrifice est celui de l'anéantissement, par lequel nous nous contentons de répandre notre cœur en la présence du Seigneur, & de le laisser consumer par le feu de son amour. Le sacrifice de Gedeon étoit de *chair* : ce qui marque que nous devons premierement sacrifier notre chair par la mortification : & il faut aussi *du pain sans levain*; parce que le sacrifice doit être sincere & exempt d'ostentation.

v. 21. *Et l'Ange du Seigneur étendant le bout de la verge qu'il tenoit en sa main, en toucha la chair & les pains sans levain; & il sortit un feu de la pierre qui consuma la chair & les pains sans levain; & en même tems l'Ange du Seigneur disparut de devant ses yeux.*

Gedeon n'a pas plutôt offert son sacrifice de tout son cœur, que l'*Ange*, ministre du Seigneur, *étend sa verge*, qui en est comme l'acceptation; & aussi-tôt *il sort de la pierre*, c'est-à-dire, du lieu même où le sacrifice est offert, *un feu* de charité qui consume & détruit le sacrifice. A peine ce sacrifice fut-il achevé, que *l'Ange*, qui en étoit comme le ministre, *disparoît*; parce qu'il auroit pu servir alors d'entre-deux.

v. 22. *Gedeon voyant que c'étoit l'Ange du Seigneur, dit : Hélas, mon Seigneur, mon Dieu! j'ai vu l'Ange du Seigneur face à face.*

Les personnes actives s'étonnent & s'effraient des moindres choses extraordinaires qui leur arrivent. Deux choses font leur étonnement : la

premiere, la crainte que si Dieu les gratifie de ses dons, il ne le fasse aussi de ses souffrances; la seconde est, que n'ayant point d'expérience, ils prennent *l'Ange du Seigneur* souvent pour le Seigneur, & croient que c'est la même chose. Moïse ne s'étonne point de voir Dieu face à face; & Gedeon s'effraie d'un Ange. Toutes les personnes sans expérience prennent les communications médiates, des visions, &c. pour des communications immédiates de Dieu même : & c'est une très-forte méprise.

v. 23. *Le Seigneur lui dit : La paix soit avec vous, ne craignez point, vous ne mourrez pas.*

Comme la crainte l'avoit saisi, le Seigneur lui donne *la paix*. Les visions véritables donnent toujours la paix à l'ame; mais paix passagere, comme elles : il n'y a aucun lieu de *craindre*, parce que l'on *ne meurt* jamais à soi-même par cette voie, & tant que les lumieres subsistent.

v. 24. *Gédéon donc bâtit un autel au Seigneur en ce même lieu, où il se voit encore aujourd'hui; & il l'appella, La paix du Seigneur. Il étoit encore à Ephra, qui appartient à la famille d'Ezri.*

Sitôt qu'après l'activité les lumieres & les visions viennent, la paix est donnée; mais paix que l'on n'a pas encore éprouvée; c'est ce qui porte l'ame à *dresser un autel*, c'est-à-dire, qu'elle se dévoue plus fortement à la mortification; car c'est l'effet que produit la paix qui se goûte alors.

v. 25. *Et le Seigneur lui dit cette même nuit : Prenez le taureau de votre pere, & un autre taureau de sept ans, & renversez l'autel de Baal qui est à votre*

pere, & coupez par le pied le bois qui est autour de l'autel.

Le *taureau* est une figure de la force. Dieu nous enseigne par là, qu'il faut employer la force de notre zele en faveur des personnes qui nous sont les plus proches, & auxquelles nous sommes les plus obligés, avant que de travailler au salut des autres. S. Paul vouloit que l'on examinât si les Diacres ou Prêtres (a) avoient soin de leurs familles; car celui qui néglige ses principaux devoirs n'est pas propre pour l'apostolat. Ceci nous apprend aussi, que lorsqu'il s'agit de détruire, il faut commencer par soi-même, & que le véritable Apôtre ne doit pas imposer aux autres un joug qu'il ne porta pas le premier.

v. 26. *Bâtissez aussi un autel au Seigneur votre Dieu sur le haut de cette pierre sur laquelle vous avez offert votre sacrifice, & prenez le second taureau, que vous offrirez en holocauste sur un bûcher fait des branches d'arbres que vous aurez coupées du bois.*

On instruit Gedeon que ce n'est qu'à Dieu seul qu'il faut offrir des sacrifices, & non à l'Ange; ce qui nous apprend, qu'il faut outrepasser tous les dons pour remonter au donateur, & ne s'arrêter qu'en lui seul. Le premier *taureau* fut offert chez le pere de Gedeon, & *le second* ici; parce qu'après avoir employé notre zele contre nous mêmes, il le faut employer en faveur des autres, selon la volonté de Dieu. Mais pourquoi Gedeon sacrifie-t-il sur *des branches d'arbres* & non sur le tronc? C'est pour nous apprendre, que les personnes vivantes en elles-mêmes, quelques saintes qu'elles paroissent, n'offrent que

(a) 1 Tim. 3. v. 4, 5.

les branches de l'arbre, ne facrifiant que la fuperficie ; au lieu que celles qui meurent à elles-mêmes facrifient la tige, ne réfervant rien.

v. 27. *Gedeon prit dix de fes ferviteurs, & fit ce que le Seigneur lui avoit commandé. Il ne voulut pas néanmoins le faire de jour, parce qu'il craignoit la maifon de fon pere, & les hommes de cette ville-là : mais il fit tout de nuit.*

Ce paffage nous donne deux excellentes inftructions: la premiere, qu'il faut autant que l'on peut, (felon (*a*) le confeil de l'Evangile) faire les bonnes œuvres en fecret, de crainte que la préfomption & l'amour-propre n'en dérobent tout le mérite : l'autre eft, que le tems des lumieres & des fentimens de dévotion n'eft pas celui de la deftruction de l'autel de Baal, qui eft le lieu où l'on immole une infinité de victimes à l'amour-propre ; mais bien celui des ténèbres de la foi : c'eft dans ces facrées ténèbres qu'il eft donné le courage de détruire tout ce qui eft du parti de l'amour-propre, que l'on eft à couvert des méprifes, & que l'on eft rendu propre aux autres fans fe faire tort à foi-même.

v. 29. *Ils fe dirent donc les uns aux autres : Qui eft celui qui a fait cela? Et cherchant par tout qui étoit l'auteur de cette action, on leur dit : C'eft Gedeon, fils de Joas, qui a fait toutes ces chofes.*

v. 30. *Ils dirent donc à Joas : faites venir ici votre fils, afin qu'il meure ; parce qu'il a détruit l'autel de Baal, & qu'il a coupé le bois.*

Sitôt que par une miffion particuliere du S. Efprit l'on travaille à détruire l'amour-propre, foit dans foi-même, foit dans les autres, qui

(*a*) Matth. 6. v. 1.

eft l'idole auquel prefque tous les hommes facrifient, il faut s'attendre à la perfécution ; mais (*a*) *heureux celui qui fouffre perfécution pour la* plus grande de toutes les *juftices*, qui eft la juftice envers Dieu ! Tant que l'amour-propre fubfifte, nous ne lui rendons point la gloire qui lui eft due.

v. 31. *Joas leur répondit : Eft-ce à vous à prendre la vengeance de Baal, & à combattre pour lui ? Que celui qui eft fon ennemi meure avant que le jour de demain foit venu. Si Baal eft Dieu, qu'il fe venge de celui qui a détruit fon autel.*

Prefque tous les hommes font partifans de l'amour-propre, de cette idole fameufe qui regne par-tout; & prefque perfonne n'entreprend de défendre la caufe de Dieu. *Joas répond* très-bien à ceux qui fe plaignent de la deftruction de l'autel de Baal : *s'il eft Dieu, qu'il fe venge.* On devroit dire cela à tous ceux qui perfécutent les vrais ferviteurs du Seigneur fous prétexte qu'ils *détruifent l'autel de Baal : fi ce Baal eft Dieu*, qu'il fe venge des ferviteurs du Seigneur. Nous voyons que quoique les ferviteurs de Dieu foient perfécutés des hommes durant un tems, Dieu les protege d'une maniere finguliere; au lieu qu'il fe venge tôt ou tard de ceux qui le déshonorent, quoique ces gens profperent durant un tems.

v. 34. *Or l'efprit du Seigneur revêtit Gedeon, qui fonnant de la trompette affembla la maifon d'Abiezer, afin qu'elle le fuivit.*

v. 35. *Il envoya auffi des couriers dans toute la tribu de Manaffé qui le fuivit auffi ; & il en envoya d'autres dans la Tribu d'Afer, de Zabulon & de Nephtali, qui vinrent au devant de lui.*

(*a*) Matth. 5. v. 10.

v. 36. *Alors Gedeon dit à Dieu : Si vous voulez vous servir de ma main pour sauver Israël, comme vous me l'avez dit :*

v. 37. *Je mettrai dans l'aire cette toison ; & si la rosée ne tombe que sur la toison, la terre demeurant seche, je connoîtrai par-là que vous vous servirez de ma main pour délivrer Israël, comme vous l'avez dit.*

v. 38. *Ce qui arriva.*

L'Esprit du Seigneur s'empare bien de Gedeon, mais il ne le fait qu'en forme *de vêtement*, parce que son état étoit encore tout dans les puissances, de sorte que l'Esprit de Dieu ne lui fut point donné par infusion. C'est là la différence de l'état des lumieres, même passives, à l'état divin ; que l'un est donné par le centre, & l'autre est reçu dans les puissances & dans les sens. Aussi Gedeon demande-t-il un signe & un témoignage à Dieu ; parce que lorsqu'il plait à Dieu de se servir des ames de lumieres pour aider aux autres, il leur faut je ne sais combien d'assurances & des témoignages sensibles. Il faut que la bonté de Dieu soit bien grande pour supporter les foiblesses des créatures ; car qu'y a-t-il de plus injurieux à Dieu que de croire à un témoignage très-fautif plutôt qu'à sa parole ? Cependant c'est la faute que font la plupart de ces personnes ; elles préferent de foibles témoignages, qui ne font rien, & où il peut y avoir beaucoup de tromperie, à la foi pure & nue, qui est une parole secrete & efficace de Dieu. Cependant Dieu, pour condescendre à la foiblesse de ces personnes, leur accorde souvent ce qu'elles desirent, pour les animer à entreprendre ce qu'il veut qu'elles fassent.

v. 39. *Gédéon dit encore à Dieu : Que votre colere ne s'allume pas contre moi, si je fais encore une épreuve en demandant un second signe dans la toison.*

Ces sortes d'ames ne se contentent pas d'un témoignage ; il leur en faut plusieurs : parce qu'elles n'agissent que sur les assurances, au lieu que les ames de foi n'agissent que sur ce seul & unique appui, la foi fait toute leur certitude au milieu des incertitudes : lorsque la foi est grande, plus tous les témoignages manquent, plus on est assuré sans assurance.

CHAPITRE VII.

v. 2. *Le Seigneur dit à Gédéon : Vous avez avec vous un grand peuple ; Madian ne sera point livré entre ses mains, de peur qu'Israël ne se glorifie contre moi, & qu'il ne dise : J'ai été délivré par mes propres forces.*

LE *peuple* que Gedeon avoit avec lui figuroit admirablement bien la foule des dons, graces, faveurs, lumieres, témoignages, vertus, forces en soi-même, dans les talens naturels & surnaturels, dont les ames de ce degré sont toutes remplies & toutes environnées. Dieu fait entendre à Gedeon que tout *ce grand peuple* ne défera jamais son ennemi. Ce n'est point la force de l'homme qui remporte la victoire. Et pourquoi, ô Dieu ? Il le dit lui-même ; c'est *afin qu'il ne se glorifie pas contre moi.* Vous êtes bien, ô mon Dieu, un Dieu jaloux : vous ne voulez point de cette propre gloire de l'homme, vous détruirez plutôt toutes choses. Ceci est confirmé en tant d'endroits de l'Ecriture, qu'il est aisé de voir

que Dieu ne fait tant de fortes de renverfemens dans ces ames que pour fa propre gloire, afin de leur ôter l'infidélité de la lui dérober, & de s'attribuer ce qui appartient à lui feul. C'eft une chofe étrange, que prefque toutes les ames de ce degré à quelques fublimes dons qu'elles foyent élevées, & quelque humilité qu'elles paroiffent avoir, ne laiffent pas de dérober la gloire à Dieu fecretement. Elles penfent fouvent en elles-mêmes : c'eft à caufe de telles & telles vertus que ces faveurs me font faites. Auffi Dieu, dit-il : Je ne donnerai pas les ennemis *entre les mains d'Ifraël, afin qu'il ne dife pas : je me fuis délivré par mes forces.* Il dit (a) en un autre endroit : *Je ne laifferai pas ma gloire à un autre.* Gardez, ô Dieu votre gloire pour vous : il ne nous faut que les opprobres & les confufions. *Non nobis* &c. Pf. 113. v. 1.

v. 3. *Parlez au peuple, & publiez devant tous : Que celui qui a peur, que celui qui eft timide, s'en retourne. Et vingt-deux mille hommes du peuple fe retirerent. — Il n'en demeura que dix mille.*

Dieu commande aux ames *craintives* de fe *retirer*; parce qu'elles appréhendent trop fortement la perte de leurs dons créés. Ceux qui poffedent ces chofes avec attache, ne font point propres pour l'œuvre du Seigneur.

v. 4. *Alors le Seigneur dit à Gedeon : Le peuple eft encore en trop grand nombre : menez-les à l'eau, & je les éprouverai là : que celui de qui je vous dirai qu'il aille avec vous, y aille; & que celui que j'en empêcherai, s'en retourne.*

(a) Ifa. 42. v. 8.

O mon Seigneur, qu'eft-ce que *dix mille* hommes pour combattre un fi grand nombre d'ennemis? Vous en avez déja ôté vingt-deux mille, & vous en trouvez trop de dix mille qui reftent! Oui, c'eft trop; parce qu'ils doivent être *éprouvés aux eaux* d'affliction & d'amertume. O qu'il s'en trouvera peu qui foutiennent cette épreuve, qui n'eft autre que la perte de tout ce en quoi ils fe repofoient propriétairement!

v. 5. *Et le peuple étant defcendu aux eaux, le Seigneur dit à Gedeon : Vous mettrez d'un côté ceux qui auront pris de l'eau avec la langue, comme les chiens ont accoutumé de boire : & ceux qui auront bû les genoux courbés feront mis de l'autre côté.*

Ceux *qui boivent ayant les genoux courbés*, expriment admirablement bien les perfonnes qui fe repofent dans toutes fortes de délectations fenfibles & fpirituelles : ceux-là ne font pas propres pour l'œuvre de Dieu, parce qu'ils s'arrêtent à tout ce qu'ils rencontrent, s'y repofent, & n'avancent jamais; au lieu d'outrepaffer toutes chofes comme font ceux qui ne prennent les plaifirs fenfibles & fpirituels que pour la feule néceffité & comme en paffant. Ceux-là font très-bien défignés par ceux qui *boivent dans leurs mains* fans plier les genoux, ni fans s'arrêter & fe repofer un moment dans ces chofes; au lieu que les autres s'agenouillent pour boire; & fe repofant, marquent la délectation qu'ils y prennent.

v. 6. *Il s'en trouva donc trois cens qui avoient bû de l'eau en portant leurs mains à leurs bouches; mais tout le refte du peuple avoit bû en fléchiffant les genoux.*

Ces *trois cens hommes* marquent le petit nombre

de ceux qui usant du monde comme n'en usant point, ne se retirent pour quoi que ce soit, & qui ne sont nullement propriétaires. Ce sont eux qui ayant été éprouvés dans la voie & ayant bû du torrent, sont propres à servir aux desseins de Dieu sans lui rien dérober.

On peut aussi dire, que les mêmes qui furent ensuite *divisés en trois bandes*, ou en trois compagnies de cent chacune, v. 16, désignent très-bien les *trois* vertus Théologales, qui demeurent & subsistent dans l'ame, quoique toutes les autres vertus en paroissent bannies entant qu'elles sont propres à la créature, qui les a comme souillées & gâtées par le méchant usage qu'elle en a fait, à cause de sa propriété, qui est si maligne, qu'elle corrompt & gâte les meilleures choses. Pour les trois vertus Théologales, comme elles ne peuvent regarder que Dieu, étant de leur nature pour lui seul, la créature ne peut y rien prendre pour elle : car si elle vouloit se les approprier en quelque chose, elles cesseroient d'être ce qu'elles sont, changeant de nature; la pure charité deviendroit amour-propre; ce qui ne peut subsister dans une voie où l'on bannit tout ce qui appartient à l'amour-propre,afin que cette divine vertu reste seule souveraine, renfermant toutes les autres, & les animant & gouvernant toutes comme leur mere & leur Reine, ainsi qu'on l'expliquera dans la suite.

Il faut donc remarquer que ces trois divines vertus ayant leur fondement en Dieu seul, & non sur rien qui soit de la créature, ni dans la créature; elles subsistent & deviennent plus vivantes par le débris apparent des autres vertus propriétaires. Ce n'est pas que la personne en qui cette épreuve se fait, les distingue & les connoisse: non

non assurément, elle en perd le goût, le sentiment, le discernement à mesure qu'elles deviennent plus fortes & plus vigoureuses dans le fonds. Comme donc ces vertus regardent directement Dieu, elles ne peuvent servir d'appui, ni nuire à la créature, en tant qu'elles appartiennent à Dieu & qu'elles sont toutes pour lui : cependant le sentiment, la connoissance, la distinction de ces mêmes vertus serviroient bien de pâture & d'appui à cette créature maligne, qui se les approprieroit; c'est pourquoi à mesure que ces vertus augmentent & se purifient dans leur réalité, à mesure l'ame est dépouillée de ces choses, hors l'acte subsistant & continu de ces divines vertus. C'est ce qui fait subsister l'ame en Dieu dans la perte de tout le reste, sans quoi elle seroit rejettée de Dieu.

Or c'est dans *les eaux* des plus fortes amertumes que la foi, l'espérance & la charité de ces ames est reconnue : hors de là, on ne distingue point en elles ces vertus divines; mais dans l'affliction la plus intolérable c'est où elles brillent avec plus d'éclat; & c'est là où l'on connoît la différence de ces ames d'avec les autres, qui au-dehors paroissent souvent plus que celles-ci, mais qui cependant en sont bien différentes aux yeux de Dieu : c'est seulement par ces eaux que l'on connoît qu'elles sont propres aux grandes choses que Dieu veut faire par elles, & qu'elles ne lui déroberont pas sa gloire.

Il vient un tems, où les trois vertus semblent se réunir en une, se perdant peu-à-peu dans la seule charité, qui les fait disparoître dans la fin, les absorbant toutes dans sa vaste étendue : & c'est alors que cette Reine étant revenue dans sa pureté originaire, se trouve restituée dans tous

ses droits ; & toutes les autres vertus, qui sembloient perdues, à cause qu'on leur ôtoit ce qu'elles avoient d'imparfait, se trouvent réunies, consommées & absorbées en elle dans un état de pureté admirable : car tout se trouve en unité dans la fin, cette vertu étant elle-même fin, & non moyen ; étant Dieu même, selon qu'il est écrit, (a) *Dieu est charité.* Il n'en est pas de même des autres vertus morales, comme la force, la prudence, &c. elles appartiennent à l'ame, & la regardent ; c'est pourquoi l'ame les perd entierement en ce qu'elle y a de propre, & qui lui serviroit d'empêchement. Ceci sera entendu de toutes les ames d'expérience.

v. 13. *Et lorsque Gedeon se fut approché, quelqu'un racontoit son songe à un autre, & voici comme il lui rapportoit ce qu'il avoit vu : J'ai eu un songe, & il me sembloit que je voyois comme un pain d'orge cuit sous la cendre qui rouloit en bas, & descendoit dans le camp des Madianites ; & y ayant rencontré une tente, il l'a ébranlée, il l'a renversée & jettée tout-à-fait par terre.*

v. 14. *Celui à qui il parloit lui répondit : Cela n'est autre chose que l'épée de Gedeon.*

L'Ecriture interprête elle-même ce songe : *Gedeon* est *le pain*, non point de froment, bon & fort, mais d'*orge* grossier ; il est cependant, par la perte si prompte qu'il lui a fallu faire des secours étrangers & de beaucoup d'appuis, comme *cuit sous la cendre* de l'humiliation : & c'est ce pain qui étant servi au Roi du ciel, il en fera un tel usage, qu'en le précipitant en terre & faisant comme semblant de le briser & le perdre, il en *abattra* tous ses *ennemis*, les détruisant & les ren-

(a) 1. Jean 4. v. 8.

dant semblables à la *terre*. O si l'on pouvoit peser toutes les circonstances de l'Ecriture ! il n'y a rien que d'admirable. Il faut que ce pain cuit sous la cendre tourne, *tombe & descende* encore, avant que de détruire l'ennemi : mais ce n'est pas encore tout.

v. 15. *Gedeon ayant entendu le songe & l'interprétation qui en fut donnée, adora. Et étant retourné au camp d'Israël, il dit : Levez-vous ; car le Seigneur a livré entre nos mains le camp de Madian.*

v. 16. *Et ayant divisé ses trois cens hommes en trois bandes, il leur donna des trompettes à la main & des pots de terre vides avec des lampes au milieu des pots.*

Lorsque Gedeon *eut ouï le songe*, il connut le mystere de l'anéantissement, il *adora* les profonds secrets de la justice & de la miséricorde, & *il divisa ses trois cens hommes en trois parties* ; c'est-à-dire, qu'il divisa & fit comme une séparation des trois vertus Théologales dans les trois puissances de l'ame, donnant la foi à l'entendement, l'espérance à la mémoire, & la charité à la volonté ; & cela d'une maniere secrette & cachée, quoique très-réelle.

On leur *donna dans les mains des pots de terre vides* ; ce vide marque celui dans lequel se trouvent alors les puissances à cause de l'anéantissement où est l'ame : *les pots de terre* sont les foiblesses de la nature & la nature même, extrêmement fragile, qui sert de couverture à ces divines vertus : *les lampes allumées dans les pots*, désignent très-bien la charité, qui demeure toujours ardente & pleine de vigueur, quoique cachée sous la foiblesse de la nature, qui empêche l'ame de la distinguer : cette ame est *vide* de

propriété par son anéantissement, & elle est pleine du feu & de la *lumiere* de la charité, quoi qu'on ne le puisse distinguer à cause de cette bassesse & foiblesse extérieure qui l'environne. Ils ont aussi *des trompettes* qui sont comme une voix qui leur est donnée pour publier du fonds de leurs miseres le pouvoir & la justice de Dieu.

v. 17. *Et il leur dit : Faites ce que vous me verrez faire. J'entrerai par un endroit du camp ; faites tout ce que je ferai.*

v. 18. *Quand vous me verrez sonner de la trompette que j'ai à la main, sonnez de même de la trompette tout autour du camp ; & criez tous ensemble ; vive le Seigneur, vive Gedeon.*

Le centre de l'ame, ou sa suprême partie, avertit les puissances de *sonner* avec elle & de s'accorder pour chanter le pouvoir de Dieu : elles le font *toutes ensemble*.

Si nous voulons regarder pour un moment Gedeon, comme personne particuliere, & le mettre en parallele avec Moïse, il sera aisé d'en faire la différence par ce seul passage. Moïse, qui étoit purifié & anéanti, non seulement selon les sentimens, mais véritablement, n'entre en rien, pour quoi qu'il fasse de grand : il donne tout à Dieu, & ne partage point sa gloire : mais *Gedeon* veut que l'on fasse mention de lui dans la victoire ; ce qui est une faute très-grande : cependant Dieu, qui s'accorde à la foiblesse de ces ames, semble n'y faire point d'attention, & ne laisse pas de s'en servir pour sauver son peuple, pendant qu'il punit si rigoureusement Moïse de la faute faite auprès de la pierre, quoi qu'elle paroisse bien moindre. O Dieu, vous tolerez, ce semble, de gros défauts à des ames que vous

n'appellez qu'à une perfection médiocre, pendant que vous punissez avec une extrême rigueur une faute légere dans une ame qui est l'objet de vos complaisances !

Il faut remarquer qu'il y a de deux sortes d'anéantissemens : l'un, qui n'est que du sentiment des choses ; & l'autre, qui est profond & réel ; l'un ne purge que les impuretés superficielles, & l'autre les essentielles, celles qui sont comme identifiées avec la nature de l'ame : le premier fut l'anéantissement de Gedeon ; & le second, celui de Moïse. Cette différence est nécessaire à savoir, pour ne point faire de méprise.

v. 19. *Gedeon donc avec ses trois cens hommes entra par un endroit du camp, lorsque les sentinelles de minuit commençoient d'être en faction. Et ayant réveillé les gardes ils commencerent à sonner de la trompette, & à heurter leurs pots de terre l'un contre l'autre.*

v. 20. *S'étant partagés, & faisant autour du camp en trois endroits un fort grand bruit, après avoir rompu leurs pots de terre, ils tinrent leurs lampes de la main gauche, & de la droite les trompettes dont ils sonnoient, & crierent : L'épée du Seigneur & l'épée de Gedeon,*

v. 21. *Chacun demeurant dans son poste autour du camp des ennemis, tout le camp se trouva en désordre, & ils prirent la fuite en jettant de grands cris.*

v. 22. *Les trois cens hommes cependant continuoient à sonner de leurs trompettes, & le Seigneur dans tout le camp tourna leurs propres épées contre eux-mêmes, & ils se tuoient les uns les autres.*

Il n'y a gueres d'endroits dans l'Ecriture sainte qui prouvent mieux que celui-ci, la foiblesse

de la créature & le pouvoir de Dieu renfermé dans cette créature; ni qui nous fasse mieux comprendre que ce n'est point à notre force que nous devons la défaite de nos ennemis, mais à la bonté de Dieu. De quelle maniere se conduit-il pour détruire nos ennemis? Il veut que ces *trois cens hommes cassent leurs pots de terre, & sonnent de la trompette*: ce qui nous apprend, que la charité est toujours captive en nous, quoique victorieuse, jusqu'à ce que ce *pot de terre* soit *cassé*, qui représente très-bien la nature; il faut que l'anéantissement brise ce vase de terre pour faire voir la charité brillante & brûlante. S. Paul dit si bien, que (a) nous portons *ce trésor dans des vases de terre, afin que la force n'en soit pas attribuée à l'homme, mais à Dieu.*

D'où vient que ces hommes *sonnent toujours de la trompette?* C'est pour nous apprendre que le véritable effet de la charité est de faire que l'on soit toujours également content de Dieu, de quelque maniere qu'il nous traite, qu'il le faut louer dans notre destruction & par notre destruction, publier dans notre bassesse son pouvoir, sa force par notre foiblesse; que dans le *brisement* qu'il fait de ce qui est en nous, nous n'interrompions jamais pour un moment cette douce harmonie que la charité pure rend à la justice de Dieu au milieu des plus étranges peines: ce seul *son de la trompette* détruit tous nos ennemis; & de quelle maniere? Dieu se sert *de leurs propres armes* pour les détruire. Les *lampes allumées*, que ces hommes généreux *tenoient en leurs mains*, marquent comme ils demeuroient toujours affermis dans la charité pure: mais ils ne se remuoient pas par aucune action qui leur fût propre, parce qu'ils étoient dans

(a) 2 Cor. 4. ỳ. 7.

un parfait repos, & qu'ils n'agissoient que par dépendance à l'Esprit de Dieu: ce qui exprime bien comme les vertus Théologales sont très-éminemment dans les ames qui se reposent en Dieu par la cessation de tous actes distincts & apperçus opérés par la créature. Quelle étoit donc l'occupation de ces hommes choisis entre tant d'autres? C'est qu'ils sonnoient de la trompette pour rendre hommage au pouvoir divin. Que disoient-ils? Rien, sinon: *L'épée du Seigneur & de Gedeon;* l'épée du Seigneur a tout fait depuis qu'elle est devenue l'épée de Gedeon; ou l'épée de Gedeon, depuis qu'elle est l'épée de Dieu; & depuis que Gedeon est anéanti, Dieu fait tout par lui, sans qu'il fasse rien. Quoique les puissances *demeurent fermes* dans leur mort, sans changer de situation, Dieu ne laisse pas de détruire lui-même tous les ennemis: & de quelle maniere? Par leurs propres armes, Dieu les faisant souvent servir malgré eux à ses desseins.

CHAPITRE VIII.

ỳ. 1. *Alors les enfans d'Ephraïm lui dirent: Pourquoi nous avez-vous traité de cette sorte, de ne nous avoir pas fait avertir, lorsque vous alliez combattre les Madianites? Et ils le querellerent fort aigrement, jusqu'à en venir presque à la violence.*

IL n'y a personne qui ne veuille avoir part au succès d'une entreprise éclatante, & très-peu à la peine; mais il n'y en a aucun qui ne se retire lorsque ce que l'on entreprend tourne à confusion: l'amour-propre veut toujours édifier, & jamais être détruit.

V. 2. *Gedeon leur répondit : Que pouvois-je faire qui égalât ce que vous avez fait ? N'est-il pas vrai qu'une grappe de raisin d'Ephraïm vaut mieux que toutes les vendanges d'Abiezer.*

Il n'est rien de plus humble que Gedeon. S'il avoit été autrement, Dieu ne l'auroit pas pris pour son œuvre. Celui qui ne s'attribue rien, est persuadé que par lui-même il n'est propre à rien, & que les autres sont incomparablement mieux que lui.

V. 3. *Leur ayant parlé de la sorte, il appaisa leur colere, lorsqu'elle étoit prête d'éclater contre lui.*

La douceur peut seule appaiser la colere, & un homme présomptueux est ordinairement rendu confus par une personne humble & douce : la colere est fille de l'orgueil, comme la douceur est fille de l'humilité.

V. 22. *Alors tous les enfans d'Israël dirent à Gedeon : Commandez-nous vous, votre fils, & le fils de votre fils ; parce que vous nous avez délivrés de la main des Madianites.*

V. 23. *Gedeon leur répondit : Je ne vous dominerai point, ni moi, ni mon fils ; mais ce sera le Seigneur qui sera votre dominateur.*

C'est le propre de la créature humaine, de voir tout dans la créature ; mais c'est le propre de la créature divinisée, de voir tout en Dieu. Les hommes d'*Israël* offrent à Gedeon de *les dominer*, parce qu'ils lui attribuent la victoire, qui n'est due qu'à Dieu : mais Gedeon mieux instruit n'avoit garde de faire cette injure à Dieu : il leur fait connoître, que *Dieu* seul *doit être le dominateur* comme il est seul victorieux ; & par ce juste refus

qu'il fait, d'anticiper sur les droits de Dieu, il instruit ces pauvres insensés, & leur apprend qu'ils ne doivent point chercher d'autre souverain & dominateur que Dieu, comme ils ne pourront jamais trouver d'autre libérateur que lui.

V. 27. *Gedeon en fit un Ephod qu'il mit dans la ville d'Ephra : & cet Ephod fut cause que tout Israël tomba dans la fornication, & le sujet de la ruine de Gedeon & de toute sa maison.*

Gedeon refuse la domination, mais il ne refuse pas de s'attribuer un pouvoir qui ne lui étoit point dû : *il fait un Ephod*, qui ne devoit se faire que par l'autorité de Dieu, & *le mit dans* sa *cité*. L'Ephod servoit à faire rendre des oracles ; mais ils firent avec cet Ephod *fornication :* car s'attachant aux lumieres & aux prophéties, ils voulurent rendre des oracles, & firent transfigurer l'ange de ténèbres en ange de lumiere ; ce *qui fut la cause de la défaite de la maison de Gedeon.* Par là il est aisé de discerner la différence des voies de lumieres, de témoignages & de certitudes, d'avec la voie de la foi.

CHAPITRE X.

V. 10. *Ils crierent donc au Seigneur, & ils lui dirent : Nous avons péché contre vous ; parce que nous avons abandonné le Seigneur notre Dieu, & que nous avons servi Baal.*

V. 11. *Et le Seigneur leur dit : Les Egyptiens &c.*

V. 12. *Ne vous ont-ils pas opprimés ; & quand vous avez crié vers moi, ne vous ai-je pas délivré d'entre leurs mains ?*

V. 13. *Et cependant vous m'avez abandonné, & vous avez adoré des Dieux étrangers. C'est pourquoi je ne songerai plus à l'avenir à vous délivrer.*

v. 14. *Allez, & invoquez les Dieux que vous avez choisis, & qu'ils vous délivrent dans le tems de l'affliction.*

Rien n'est si fort capable d'irriter une bonté offensée, que les ingratitudes multipliées lorsqu'on les a pardonnées tant & tant de fois. Vit-on jamais une pareille ingratitude à celle de ce peuple, à qui Dieu avoit fait tant de graces & tant de miséricordes ? Il leur avoit pardonné cent & cent fois : & pour récompense, ils l'abandonnent encore, servant à des idoles infâmes. C'est là la maniere d'agir des mondains ; Dieu leur fait tous les jours mille graces ; & pour récompense, ils l'abandonnent pour courir après la créature. Ce qui est de plus horrible, c'est que cela arrive souvent à des personnes qui ont connu Dieu, qui l'ont aimé & qui l'ont servi, à qui il a pardonné mille & mille péchés. O, cela blesse infiniment le cœur de Dieu, & met sa patience à bout. C'est pourquoi lorsque ces ames se sentent accueillies de quelques afflictions extérieures, de pertes, d'oppressions, elles crient à Dieu pour leur intérêt : alors Dieu leur dit : Combien de fois vous ai-je *délivré lorsque vous avez crié à moi ? & cependant vous m'avez délaissé* pour idolatrer la créature ! *c'est pourquoi je ne vous délivrerai plus : Allez, invoquez les Dieux que vous avez choisis* à mon préjudice ; que ceux-là vous délivrent au tems d'affliction. O que cette conduite est juste après tant de perfidies ; mais qu'elle est dure, & plus dure que la mort !

v. 15. *Les enfans d'Israël répondirent au Seigneur : Nous avons péché : faites-nous vous-même tout le mal qu'il vous plaira : seulement délivrez-nous présentement.*

v. 16. *Après avoir dit ces choses, ils jetterent hors de toutes leurs terres les Idoles des Dieux étrangers, & ils servirent le Seigneur Dieu, qui fut touché de leur misere.*

L'extrême affliction est un bon remede & un excellent correcteur pour faire retourner l'ame de son égarement ; & le mal présent & pressant ne laisse point de ménagement ni de soin de l'avenir : c'est pourquoi ces peuples oppressés disent à Dieu : *Seigneur, punissez-nous de quelle maniere il vous plaira*, pourvu que vous nous *délivriez* du mal qui nous oppresse. Ceci est la figure & l'expression tout ensemble de la véritable conversion. L'ame accablée du poids & de la douleur de son péché, dit à Dieu : O Seigneur, punissez-moi avec les plus extrêmes rigueurs de votre justice ; mais délivrez-moi du péché présent, & de la douleur qu'il me cause. Cette maniere de douleur est très-bonne, & fait une partie de la pénitence.

L'autre partie est qu'*ils jettent dehors* bien loin *les Dieux étrangers*, qui les ont fait pécher en les détournant du seul & souverain Etre pour les appliquer à des néants & à d'infâmes créatures : ceci est la souplesse à se défaire de la matiere du péché lorsqu'on le peut, & inviolablement de l'occasion, *la jettant* si loin, que l'on n'en conserve pas même le souvenir. O que Dieu est trop bon pour ne se pas rendre à cette pénitence ! son cœur paternel se laissera bientôt fléchir : & s'il a différé de donner du secours, c'est afin de rendre la pénitence & plus prompte & plus efficace.

CHAPITRE XI.

v. 30. *Jephté fit un vœu au Seigneur, disant: Si vous livrez les enfans d'Ammon entre mes mains,*

v. 31. *Je vous offrirai en holocauste le premier qui sortira de ma maison & qui viendra au devant de moi, lorsque je retournerai victorieux du pays des enfans d'Ammon.*

JEPHTÉ ne *voue* que par intérêt; & il voue avec témérité: c'est là la maniere d'agir des ames commençantes: dans l'ardeur toute nouvelle qui les anime, elles font mille vœux téméraires, se croyant assez fortes pour les exécuter; & souvent elles vouent des choses qu'elles ne peuvent accomplir sans injustice, & même sans péché, si la simplicité de leur intention n'obligeoit Dieu (dont la bonté est infinie) de leur pardonner. Par ces vœux imprudens, que les directeurs ne doivent jamais souffrir, l'on se met en état ou de manquer à son vœu; ce qui arrive souvent: ou de mal faire, & de déplaire à Dieu en l'exécutant.

v. 36. *Sa fille lui répondit: Mon pere, si vous avez fait vœu au Seigneur, faites de moi tout ce que vous avez promis, après la grace que vous avez reçue de tirer vengeance de vos ennemis, & d'en remporter la victoire.*

v. 39. *Après les deux mois elle revint à son pere, & il traita selon son vœu sa fille, qui étoit vierge.*

Si la douleur de Jephté étoit grande, de se voir obligé de sacrifier une fille qui lui étoit si chere; la constance de la fille à vouloir être sacrifiée, est admirable. Il y a des peres spirituels qui offrent & sacrifient souvent les ames qui leur sont commises: ils leur conseillent même de s'immoler avec courage à toutes les volontés de Dieu; mais lorsque l'effet du sacrifice se présente, souvent ces peres trop naturels & trop sensibles s'en affligent & affoibliroient le courage des ames sacrifiées & crucifiées, si elles n'avoient beaucoup de courage. Souvent une ame qui paroît foible, se laissera immoler à Dieu avec générosité, pendant que le pere spirituel craindra & s'affligera pour elle. On commence souvent le sacrifice, mais peu s'y délaissent. Il faut s'abandonner à Dieu avec courage après s'y être donné, suivant en cela l'exemple de la fille de Jephté.

CHAPITRE XIII.

v. 5. *Vous concevrez & enfanterez un fils, sur la tête duquel le rasoir ne passera point; car il sera Nazaréen, consacré à Dieu dès son enfance & dès le ventre de sa mere; & c'est lui qui commencera à délivrer Israël de la main des Philistins.*

TOUTES les histoires qui sont dans la Bible sont des figures admirables des différentes voies de Dieu sur les ames. On a vu en Moïse un homme choisi de Dieu pour être conducteur du peuple. Quoiqu'il ne fut pas pur dès sa naissance, Dieu l'avoit élevé à un si haut degré de pureté & de sainteté, qu'il se communiqua à lui face à face, essence à essence, qui est le plus sublime état où Dieu puisse appeller une ame, & la communication la plus relevée que Dieu fasse de lui-même.

Gedeon fut choisi de pécheur qu'il étoit pour conduire le peuple : il marcha par une voie toute de lumiere, il avança peu, & n'eut pas de plus hautes communications que celles des puissances : tout cela se peut remarquer par ce qui en a été écrit jusqu'à présent.

Samson est choisi, il est sanctifié, c'est-à-dire, consacré à Dieu, dès le ventre de sa mere : non qu'il fût comme S. Jean Baptiste ; car il n'auroit pas péché : il fut consacré à Dieu pour détruire les ennemis de Dieu.

On a vu les différentes conduites de Dieu sur Moïse & sur Gedeon, & la différence de leur mort. Moïse fut toujours fidele à ne se rien attribuer des graces de Dieu ; il fut choisi pour aider les ames, & préparé pour cela d'une maniere fort élevée, Dieu l'ayant mis dans la vie apostolique dès qu'il commença à conduire le peuple. Ce fut ce grand avancement qui le rendit si fidele & si constant pour ne se rien attribuer de ce qui étoit à Dieu : & quoiqu'il fût si fidele pour lui, il fit une faute à l'égard du peuple, qui ne le fit point décheoir de la perfection de son état particulier, & qui cependant ne laissa pas d'empêcher qu'il ne conduisît le peuple jusqu'à la consommation ; & cette faute, si l'on peut parler ainsi, fut même nécessaire à la gloire de Dieu, afin que l'on ne pût rien attribuer à la force de Moïse ; ce qui auroit été s'il eût conduit le peuple jusques dans sa fin. Il falloit que Dieu fît connoître à ce peuple que tout son pouvoir étoit renfermé en lui-même indépendamment de la créature, duquel pouvoir il rend participant qui il lui plaît ; sans quoi, ce peuple grossier auroit idolatré Moïse, lui attribuant le pouvoir qui n'étoit dû qu'à Dieu. Avec Moïse est aussi compris Josué, & aussi ceux de sa trempe dont il a été écrit, quoique d'un degré de perfection inférieure au sien. Gedeon est d'une autre sorte : il est de ceux que Dieu prend dans la voie des commençans pour aider les autres, & qui ne le font que sur les témoignages & sur les lumieres, qui s'attribuent tout le pouvoir qui leur est donné, ou du moins une partie ; & cette appropriation est cause de leur ruine intérieure & de la perte de leur avancement, quoiqu'ils ne laissent pas d'être sauvés : cela s'étend même jusqu'à la perte des ames qui leur sont confiées, désignées par *la famille de Gedeon :* aussi sa mort & sa vie sont bien différentes de celle de Moïse.

Voici encore une autre différence en Samson. Il est choisi dès le ventre de sa mere, semblable à ceux qui conservent leur innocence, & qui commencent & continuent par la voie des bonnes pratiques ; les autres, tout criminels qu'ils pouvoient avoir été, ne songent pas toujours à une pénitence pratiquée d'une maniere particuliere, mais s'abandonnant entierement à Dieu, ils se laissent punir à lui-même & purifier en même tems par tous les ordres renversans de sa providence : leur pénitence est le moment divin, faisant & souffrant de moment en moment tout ce qui se présente, & en la maniere qu'il se présente, sans rien ajouter ni diminuer : & c'est là la plus rude de toutes les pénitences, n'ayant ni regles sur lesquelles on se puisse appuyer, ni propre volonté qui rende la pénitence satisfaisante.

v. 14. *Qu'il ne mange point de tout ce qui naît de la vigne ; qu'il ne boive ni vin, ni cervoise ; qu'il ne mange rien d'impur, & qu'il accomplisse & qu'il garde ce que je lui ai commandé.*

C'eſt ici un enfant innocent que l'on éleve dès le berceau dans les regles de la pénitence, afin de faire voir comme Dieu eſt différent dans ſes conduites, & la multitude innombrable de ſes voies, qui pourtant ſe réuniſſent toutes en une dans la perfection de leur unité, qui eſt le centre où elles doivent toutes aboutir. Dieu fait lui-même la regle de ſa mortification, comme il doit *s'abſtenir* de quantité de choſes : il ne veut pas qu'on *lui coupe les cheveux*, pour marquer que ſa voie n'eſt point une voie de retranchement des bonnes penſées & des ſaintes pratiques, puiſque c'eſt dans ces mêmes choſes que conſiſte toute la force de Samſon : de ſorte qu'il eſt une très-belle figure des perſonnes ſaintes & fortes dans leurs pratiques. Quoique leur force faſſe tant de bruit, elle ne peut détruire cependant que très-peu d'ennemis, & jamais tous, comme on le verra dans la ſuite. Jamais hiſtoire n'exprima mieux ce que c'eſt que la ſainteté d'une perſonne en elle-même. Lorſque ſa force eſt dans ſes pratiques & réflexions, déſignées par les cheveux, il faut bien ſe donner de garde de les couper & retrancher ; parce que comme la force conſiſte en cela, on ne ſauroit les perdre ſans perdre en même tems la force.

v. 22. *Manué dit à ſa femme : Nous mourrons aſſurément ; parce que nous avons vu Dieu.*

C'eſt la mépriſe ordinaire des perſonnes peu expérimentées, que de prendre le commencement pour la fin, la créature pour le Créateur, le don pour le donateur, & l'Ange pour Dieu. Toutes les perſonnes qui ont des communications de Dieu dans les puiſſances, les prennent pour des communications du centre : & parce qu'elles

qu'elles ont ouï dire qu'il faut mourir pour voir Dieu, ils croyent être *morts* ſitôt qu'ils ont des graces extraordinaires : mais l'un eſt bien différent de l'autre, & autant que l'eſt la créature la plus ſpirituelle d'avec le Créateur.

v. 24. *Elle enfanta donc un fils, & elle l'appella Samſon. L'enfant crût & le Seigneur le bénit.*

Lorſque cet *enfant* fut devenu *grand* & fort dans la vie ſpirituelle par la fidélité à toutes ces pratiques, l'Eſprit de Dieu commença ſeulement alors d'être avec lui pour le conduire, & d'entrer en lui pour le fortifier : c'eſt l'Eſprit-don de Dieu qui eſt reçu en cette voie ; mais ce n'eſt pas l'Eſprit-Dieu ; la différence y eſt toute entiere.

Il faut remarquer, que Dieu s'accommodant à la foibleſſe de la créature, lui donne peu à peu de ſon Eſprit, ſelon l'appropriation de ſa qualité, fort bornée & limitée : tout eſt reçu dans la capacité de la créature, mais relevée, enrichie, & annoblie. Cet eſprit-don de Dieu, créé & limité, eſt reçu dans la créature en la maniere de la créature, dans laquelle il va toujours croiſſant, Dieu augmentant la capacité de la créature autant qu'il le juge à propos : cependant elle demeure toujours en elle-même, ſans en ſortir jamais.

CHAPITRE XIV.

v. 5. *Samſon donc vint avec ſon pere & ſa mere à Thamnatha. Et lorſqu'ils furent aux vignes près de la ville, il parut tout d'un coup un jeune lion furieux & rugiſſant, qui vint au devant de Samſon.*

v. 6. *Mais l'Eſprit du Seigneur ſe ſaiſit de Samſon, qui déchira le lion comme il auroit fait un che-*

vreau, & le mit en pieces ſans avoir rien dans la main.

LE premier ennemi que ces ſortes de perſonnes ont à combattre, c'eſt le démon, qui (a) comme *un lion rugiſſant cherche à les dévorer.* Ils en ſont d'abord victorieux par la force de l'*Eſprit de Dieu* qui *les ſaiſit :* il leur fait *déchirer* & chaſſer le démon comme une mouche. Ces ames ont ſouvent des combats avec le démon ſeul à ſeul, dont elles ſont victorieuſes; ce qui les fortifie de plus en plus, & les établit dans leur ſainteté.

v. 14. *Samſon leur dit : La nourriture eſt ſortie de celui qui mangeoit, & la douceur eſt ſortie du fort.*

Ceci ſe peut très-bien entendre de notre Seigneur Jéſus-Chriſt, qui dans le très-ſaint Sacrement de l'autel s'eſt fait *viande ;* & qui étant la toute-puiſſance même, s'eſt fait petit enfant pour nous communiquer ſa *douceur.*

Mais ſelon la ſuite de l'interprétation, cela s'entend de la perſonne active, qui *mange* & ſe nourrit des bonnes pratiques, dont *il ſort* des paroles qui ſervent d'*aliment* à ceux qui les entendent : de ces perſonnes *ſi fortes* dans la grace *naît la douceur* de cette même grace, qu'ils communiquent aux autres ſelon le deſſein de Dieu.

CHAPITRE XV.

v. 5. *Ayant allumé les flambeaux, il chaſſa les renards, afin qu'ils couruſſent de tous côtés. Ils allerent auſſitôt courir au travers des blés des Philiſtins ; & y ayant mis le feu, les blés qui étoient*

(a) 1 Pier. 5. v. 8.

déja en gerbe, & ceux qui étoient encore ſur le pied, furent tous brûlés ; enſorte que le feu conſuma même les vignes & les plantes d'oliviers.

TOUT ce que fait Samſon ſe fait par zele & par une chaleur mêlée de propre intérêt : & quoique Dieu s'en ſerve pour détruire ſes ennemis, cela ne laiſſe pas d'être fort imparfait : auſſi ces ravages apparens, & ces merveilles éclatantes, n'*endommagent* que *les fruits*, empêchent ſeulement la récolte de l'ennemi, ſans l'exterminer lui-même.

v. 10. *Ceux de l'armée de la tribu de Juda dirent aux Philiſtins : Pourquoi êtes-vous venus contre nous. Ils leur répondirent : Nous ſommes venus pour lier Samſon, afin de lui rendre le mal qu'il nous a fait.*

v. 11. *Alors trois mille hommes de la tribu de Juda vinrent à la caverne du rocher d'Etham, & dirent à Samſon : Eſt-ce que vous ne ſaviez pas que nous ſommes aſſujettis aux Philiſtins ? Pourquoi les avez vous traités de la ſorte ? Il leur répondit : Je leur ai rendu le mal qu'ils m'ont fait.*

Sitôt que l'on commence à attaquer le démon dans ſon fort, il fait alors plus de ravage ; & ne pouvant attaquer le paſteur, il s'adreſſe au troupeau. Les perſonnes intérieures, qui ſentent les nouvelles attaques de l'ennemi, s'en affligent, & demandent ſouvent au pere ſpirituel, d'où vient qu'il a attaqué leur ennemi ſi fortement, s'il ignore la puiſſance qu'il a encore ſur eux, & comme il peut beaucoup leur nuire. Combien ces novices dans la vie ſpirituelle déplorent-ils les tems de repos ? Sitôt qu'ils ſentent l'approche

de la tentation, ils s'en prennent souvent à leur directeur.

Les Philistins ne veulent, disent-ils, que *lier Samson, pour lui rendre le mal qu'il leur a fait* : ceci est extrêmement significatif. Les démons dans leurs voies ne désirent autre chose que de *lier le* directeur, l'empêchant d'aider aux hommes, la raison qu'ils en donnent est, ce disent-ils, *pour lui rendre le mal qu'il leur a fait*. C'est qu'il les a liés eux-mêmes, les empêchant de nuire aux ames qui lui sont ou unies ou soumises : il leur permet bien de les approcher, de les effrayer même, & non pas de leur nuire. Tout le soin du démon pour se venger est, en tentant les ames foibles de lier leur directeur, & l'empêcher de les secourir.

Samson répond, qu'*il ne leur a rendu que le mal qui lui est fait* : donnant par là à connoitre, qu'ils l'ont persécuté le premier avant qu'il en vint à eux. L'expérience est nécessaire pour compâtir à la foiblesse des personnes tentées.

v. 12. *Nous sommes venus, lui dirent-ils, pour vous lier, & pour vous livrer entre les mains des Philistins. Jurez-moi, leur dit Samson, & promettez-moi que vous ne me tuerez point.*

Les ames peu instruites se prennent souvent à leur directeur de la violence de leur ennemi : elles veulent, disent-elles, *le lier* : c'est comme si elles disoient ; nous voulons en nous retirant de votre conduite, vous lier les mains ; & empêcher le pouvoir que vous avez sur nous ; nous désirons même *vous remettre entre les mains* de nos persécuteurs, souhaitant qu'ils exercent sur vous l'empire tyrannique qu'ils exercent sur nous mêmes.

v. 13. *Ils lui répondirent : Nous ne vous tuerons point ; mais après vous avoir lié, nous vous livrerons aux Philistins. Ils le lierent donc de deux grosses cordes neuves, & ils le tirerent du rocher d'Etham.*

Le directeur doit avoir assez de charité pour se livrer à tout ce que veulent les ames foibles, à la réserve du péché, désigné par *la mort* : cette condescendance sert à les expérimenter. Il faut quelquefois se laisser *tirer du rocher*, comme Samson, ne demeurant pas toujours ferme & arrêté à ce qui est de plus parfait ; afin de fortifier par cette charitable condescendance les personnes foibles : il faut se désister quelquefois du pouvoir que l'on a sur les ames, ne se servant pas de sa force ; pour les ramener dans la suite, & leur faire davantage connoitre le pouvoir divin. Samson se laisse lier quoiqu'il pût s'en défendre ; & cette foiblesse feinte servira dans la suite d'une preuve convainquante du pouvoir que Dieu lui a donné.

v. 14. *Etant venus au lieu appellé la machoire, les Philistins le vinrent rencontrer avec de grands cris. Mais l'Esprit du Seigneur ayant saisi Samson, il rompit en pieces les cordes dont il étoit lié, comme le lin se consume lorsqu'il sent le feu.*

Si le directeur doit être fidele à la condescendance, & à s'accommoder à la foiblesse des foibles, Dieu ne manque jamais de son côté de l'assister dans le besoin. Il n'y a point de nœud assez fort pour résister à l'Esprit de Dieu : il n'y a que la captivité du péché subsistant dans la volonté rebelle que Dieu ne peut rompre ; parce que son feu sacré est comme sans chaleur auprès

d'une si forte glace : cette glace en empêche l'effet.

Mais lorsqu'un directeur est obligé par condescendance d'entrer dans le commerce du monde, & qu'il y a des occasions dangereuses, ne s'y étant pas exposé par témérité, mais par charité ; Dieu l'en délivre d'une maniere toute miraculeuse.

v. 15. *Et ayant trouvé là une mâchoire d'âne qui étoit à terre, il la prit, & en tua mille hommes.*

Ce qui est de plus vil, & même de plus terrestre & animal, sert bien souvent entre les mains d'un directeur habile de moyen de détruire nos ennemis. Dieu fait tout servir au bien de ceux qui l'aiment. Si Samson ne s'étoit pas laissé lier, auroit-il fait une si étrange destruction des Philistins ?

v. 16. *Et il dit : Je les ai défaits avec une mâchoire d'âne, avec la mâchoire d'un poulain d'âneſſe ; & j'ai tué mille hommes.*

Si Samson avoit été anéanti, il ne se feroit pas attribué cette victoire. C'est la différence des ames fortes en elles-mêmes, & de celles qui sont anéanties, que les premieres attribuent les victoires qu'elles remportent à leur vertu, & les secondes ne croyent les devoir qu'à Dieu seul. Cependant ce que Samson dit ici marque autant sa surprise, que l'attribution qu'il se fait de la victoire. L'étonnement lui fait dire ; quoi est-il possible que j'aie défait mille hommes avec un si vil instrument ? qui n'admirera la conduite que Dieu a tenue sur moi, d'avoir fait qu'une chose si vile m'ait été si avantageuse, que Dieu ait fait servir à la défaite de tant d'ennemis une

chose qui n'ayant nulle force propre, n'a qu'une force empruntée de la main qui l'a conduit ? Nous sommes tous des os secs & arides, destitués de vie. Mais lorsqu'il plait à Dieu de se servir de nous, nous sommes plus propres que ce qui paroît le plus vivant.

v. 18. *Il fut ensuite pressé d'une grande soif ; & criant au Seigneur, il dit : C'est vous qui avez sauvé votre serviteur, & qui lui avez donné cette grande victoire ; & maintenant je meurs de soif, & je tomberai entre les mains de ces incirconcis.*

Nous ne remportons jamais de victoires considérables que nous n'ayons aussi-tôt après quelque expérience de ce que nous sommes. Samson, qui vient de défaire tant d'ennemis, se trouve altéré jusqu'à la défaillance. Et c'est la différence de ceux qui, comme David, combattent en Dieu, & se glorifient en Dieu ; qu'ils n'éprouvent plus de soif, parce qu'ils sont abreuvés des eaux de source. Il faut être bien anéanti pour ne plus éprouver la soif : les uns ont la soif des honneurs, des plaisirs, du moins des choses spirituelles : l'on éprouve souvent des aridités, parce que l'on cherche à étancher sa soif hors de Dieu, & que l'on n'a pas, comme David, une seule & unique soif, qui est celle du Dieu vivant.

v. 19. *Le Seigneur donc ouvrit une des grosses dents de cette mâchoire d'âne, & il en sortit un ruisseau d'eau ; & Samson en ayant bu, revint de sa défaillance, & il reprit ses forces : c'est pourquoi ce lieu a été appellé jusqu'à aujourd'hui : La fontaine sortie de la mâchoire par l'invocation de Dieu.*

Dieu récompense les œuvres qu'il fait opérer selon le degré d'un chacun : tout se fait en ces

ames par une force & vigueur sensible, comme il est dit plus haut, que l'Esprit du Seigneur se saisit de Samson; ce qui marque quelque chose de véhément & d'extraordinaire. Pourquoi n'est-il pas dit de lui comme des autres, que le Seigneur étoit avec lui? Pour nous faire voir que chez lui tout s'opéroit en maniere vive, distincte & extraordinaire: aussi la récompense qui lui est donnée est une *abondance d'eau*, c'est-à-dire, des consolations en abondance. Mais d'où sortent-elles? Ce n'est point du ciel, mais du même moyen qui a servi pour détruire ses ennemis: ce qui marque deux choses; l'une que la consolation étoit sensible; secondement, qu'elle étoit dans la réflexion & l'appropriation de la chose opérée miraculeusement. Les personnes avancées n'ont jamais de retour sur ce que Dieu opére en elles ou par elles; c'est pourquoi elles n'en tirent point de consolation sensible. Cette consolation cependant est nécessaire aux ames imparfaites: c'est par elle qu'elles reprennent leurs forces, que la moindre sécheresse abat; & c'est ce qui les empêche de tomber dans la défaillance.

v. 20. *Et Samson jugea pendant vingt ans le peuple d'Israël, lorsqu'il étoit dominé par les Philistins.*

D'où vient que l'Ecriture dit, que *Samson jugea les Israëlites durant qu'ils étoient dominés par les Philistins*; & qu'elle ne dit pas comme des autres Juges, que Dieu a délivré le peuple de l'oppression de ses ennemis, & que ce peuple a la paix? C'est pour nous faire concevoir que le directeur ou le juge ne peut conduire une ame d'une maniere plus forte & élevée qu'il n'est lui-même. Un homme encore en soi, & qui n'est

pas entierement affranchi de lui-même, ne peut en affranchir les autres, ni leur enseigner une route qu'il ignore; au lieu que l'homme affranchi de la propriété peut seul enseigner le chemin propre à en délivrer les autres. Ces personnes actives, quoique fortes, dans la pratique de la vertu, ne conduisent jamais à la parfaite liberté.

CHAPITRE XVI.

v. 1. *Après cela Samson alla à Gaza, & y ayant vu une courtisane, il alla chez elle.*

APRÈS des actions si miraculeuses tomber comme Samson, est une chose étrange. Cela nous apprend, que tant que nous restons en nous-mêmes, il n'y a pas un moment que nous ne puissions tomber du plus haut faite de la perfection dans la plus grande misere.

v. 2. *Les Philistins l'ayant appris, & le bruit s'étant répandu parmi eux, que Samson étoit entré dans la ville, ils l'environnerent & mirent des gardes aux portes de la ville, où ils attendirent en silence toute la nuit, pour le tuer au matin lorsqu'il sortiroit.*

Sitôt que l'ennemi de notre salut apprend que les Serviteurs de Dieu s'exposent dans l'occasion d'offenser Dieu, il en conçoit une très-grande joie; car quoiqu'il ne terrasse pas d'abord ces géans dans la vie spirituelle, il est assuré que tôt ou tard ils tomberont dans les pieges qu'il leur tend s'ils n'évitent l'occasion. La suite de l'histoire de Samson en est une preuve manifeste. C'est bien avec raison que S. Pierre dit,

que (*a*) le démon est *comme un lion rugissant qui tourne tout autour pour voir* s'il rencontrera *quelqu'un qu'il puisse dévorer* : il veille lorsque nous dormons ; c'est pourquoi il est d'une grande conséquence de ne se laisser point endormir du sommeil du péché, & de veiller sans cesse à Dieu, afin que Dieu veille sur nous.

v. 3. *Samson dormit jusques sur le minuit. Et s'étant levé, il alla prendre les deux portes de la ville avec leurs pôteaux & leurs serrures, les mit sur ses épaules, & les porta sur le haut de la montagne qui regarde Hebron.*

Les serviteurs de Dieu font bien des chûtes de foiblesse, mais elles ne sont pas mortelles : ils *dorment* quelques heures dans le péché ; mais ce n'est que pour se relever plus promptement & avec plus de force. Samson ne se leve pas plutôt, qu'il fait des œuvres miraculeuses de sa premiere force.

v. 4. *Après cela il aima une femme qui demeuroit dans la vallée de Sorec, & s'appelloit Dalila.*

La vie de ces personnes est un tissu de vicissitudes continuelles ; c'est une alternative de force surprenante & miraculeuse, & de foiblesse d'entrainement étrange. O mon Dieu, ce n'est qu'en vous que l'on peut faire des actions de force & de courage !

v. 5. *Les Princes des Philistins l'ayant su, vinrent trouver cette femme, & lui dirent : Trompez Samson, & sachez de lui d'où lui vient cette force si grande, & comment nous pourrions le vaincre & le tourmenter après l'avoir lié. Que si vous faites*

(*a*) 1 Pier. 5. v. 8.

cela, nous vous donnerons chacun onze cens pieces d'argent.

Sitôt que nous engageons notre cœur contre la volonté de Dieu, & que nous le donnons à la créature au préjudice de ce que nous devons à Dieu, le démon est presque assuré de gagner sur nous une pleine victoire : *car où est notre cœur, là est notre trésor* : si notre cœur est en Dieu, notre trésor est en Dieu seul ; mais si notre cœur est à la créature, nous devenons idolâtres de cette créature. C'est un abus, de s'exposer à l'occasion sous prétexte que l'on est assez fort pour y résister. *Celui* (*a*) *qui s'expose* témérairement *au péril, y périra.* Il faut tout quitter pour Dieu ; & perdre tout pour l'acquérir, jusqu'à notre ame, suivant le conseil de l'Evangile ; (*b*) *quiconque voudra sauver son ame, la perdra :* c'est la sauver que de la perdre pour Dieu. Mais quoi que ce soit un acte de Justice que de perdre notre ame pour Dieu, nous devons perdre tout ce qui n'est point Dieu pour sauver notre ame. C'est pourquoi Jésus-Christ, après nous avoir conseillé d'une maniere si forte de perdre notre ame pour la retrouver en lui, nous dit : (*c*) *Que vous servira-t-il de gagner tout le monde, si vous perdez votre ame ?*

Ce que l'ennemi de l'ame désire le plus de connoître, c'est le lieu *où la force réside*, afin de la combattre directement. Chaque Saint a toujours eu une vertu particuliere dans laquelle il a excellé, les uns l'humilité, d'autres la charité, ceux-ci l'esprit de sacrifice, ceux-là l'abandon de tous eux-mêmes entre les mains de Dieu : le démon n'en veut qu'à ce fort : il laisse le reste ; & c'est de cela que dépend l'économie de l'inté-

(*a*) Eccles. 3. v. 27. (*b*) Matth. 16. v. 25. (*c*) Ibid. v. 26.

rieur. Qu'une ame abandonnée forte pour peu que ce foit de l'abandon, elle entre dans le défordre, quand bien même elle pratiqueroit une infinité d'autres vertus; & ainfi du refte.

v. 6. *Dalila dit à Samfon : dites-moi, je vous prie, d'où vous vient cette force fi grande, & avec quoi il vous faudroit lier, pour vous ôter le moyen de vous fauver?*

Sitôt que nous donnons notre cœur à la créature, cette créature le tyrannife : c'eft ce qui fait que les gens du monde appellent du nom de maitreffes les perfonnes qu'ils aiment; & ils ont bien raifon; car on ne fauroit rien refufer à qui l'on a donné fon cœur. C'eft auffi la plus forte preuve de l'amour que nous avons pour Dieu, que de ne pouvoir lui rien refufer de tout ce qu'il peut vouloir de nous.

Le démon fe fert des créatures que nous idolâtrons pour *découvrir* ce qui nous empêche de devenir fon efclave; il veut apprendre les moyens de nous *enchainer*. Hélas! il ne le faura que trop tôt; & les foibles réfiftances que nous faifons, ne fervent qu'à nous faire donner dans le piege avec plus de honte & de dommage.

v. 7. *Samfon lui dit : fi on me lioit avec fept groffes cordes qui ne fuffent pas féches, mais qui euffent encore leur humidité, je deviendrois foible comme les autres hommes.*

v. 8. *Les Princes des Philiftins lui apporterent fept cordes, comme elle avoit dit, dont elle le lia.*

v. 9. *Et ayant fait cacher des hommes dans fa chambre, qui attendoient l'événement de cette action, elle lui cria : Samfon, voilà les Philiftins qui fondent fur vous; & auffitôt il rompit les cordes comme fe romproit un filet d'étoupes lorfqu'il fent le feu, & l'on ne connut point d'où lui venoit fa grande force.*

Samfon fait ce qu'il peut pour cacher fon fecret & diffimuler le lieu où réfide fa force; mais il ne voit pas que c'eft une chofe impoffible, dès que l'on a le cœur, on a bientôt tout le fecret. Il ne fe faut point fier à foi-même; notre propre cœur nous trahit toujours lors qu'il aime.

v. 15. *Dalila lui dit : comment dites-vous que vous m'aimez, puifque vous ne témoignez que de l'éloignement pour moi? Vous m'avez déjà menti par trois fois, & vous ne m'avez pas voulu dire d'où vient cette grande force.*

Il eft vrai que la plus forte preuve que l'on puiffe donner de l'amour, c'eft la confiance : l'amour ne peut jamais fubfifter avec la défiance. Dalila fe fert de tous fes attraits, comme un véritable fuppôt de Satan pour faire tomber Samfon dans le piege.

v. 16. *Et comme elle l'importunoit fans ceffe, ne lui donnant aucun tems pour fe repofer, enfin fon ame tomba dans la défaillance & dans une laffitude mortelle.*

Lorfque le démon a entrepris notre perte, & que nous lui donnons quelque prife fur nous, il cherche tous les moyens les plus propres pour réuffir dans ce deffein. Celui qui lui réuffit ordinairement eft de *ne donner aucun relâche*, rempliffant le cœur & l'efprit continuellement, & furtout *ôtant le repos* de l'oraifon. Sitôt que l'on perd l'oraifon, l'on eft affuré de tomber dans le piege de l'ennemi. L'Oraifon eft la nourriture

de l'ame : c'eſt dans ce repos ſacré que l'ame prend les forces qui lui ſont néceſſaires : ôtez-lui cette nourriture, elle *tombera* auſſi-tôt *dans la défaillance*, & ſouvent dans une défaillance *mortelle*. L'Ecriture dit que Samſon *ſe laſſa juſqu'à la mort*, c'eſt-à-dire, qu'il approcha de la mort ; mais il ne mourut pas : ſa faute fut de foibleſſe : elle ne laiſſa pas de lui coûter bien cher, puiſqu'elle lui coûta ſa force.

v. 17. *Alors lui découvrant la vérité, il lui dit : le raſoir n'a jamais paſſé ſur ma tête, parce que je ſuis Nazaréen, c'eſt-à dire, conſacré à Dieu dès le ventre de ma mere. Si l'on me raſe la tête, toute ma force m'abandonnera, & je deviendrai foible comme les autres hommes.*

Qu'eſt-ce que la foibleſſe d'un cœur qui s'eſt rendu eſclave de la créature ? Samſon avoit éprouvé juſqu'à trois fois les trahiſons de Dalila ; cependant il ne laiſſe pas de lui déclarer un ſecret, qu'il devoit taire aux dépens de toutes choſes. Un homme *conſacré à Dieu dès ſa jeuneſſe*, n'eſt point pour cela à couvert des chûtes : s'il conſervoit tous les déſirs de ſon cœur pour Dieu, *ſa* force dureroit toujours : mais le *razoir* de l'amour profane ne les lui enleve pas plutôt, qu'*il devient* le plus *foible* des hommes.

v. 18. *Dalila voyant qu'il lui avoit confeſſé tout ce qu'il avoit dans le cœur, envoya vers les Princes des Philiſtins, & leur fit dire : venez encore une fois ; parce qu'il m'a maintenant ouvert ſon cœur : Ils vinrent donc chez elle portant avec eux l'argent qu'ils lui avoient promis.*

La trahiſon de cette femme eſt étrange, qui (pour de l'*argent*,) livre celui dont elle eſt aimée

entre les mains de ſes plus mortels ennemis. La plûpart des femmes ſacrifient à l'intérêt juſqu'à leur amour ; & la paſſion de l'intérêt eſt ſi forte, qu'elle ſurmonte l'amour, qui eſt inſurmontable à toute autre paſſion. On ne trouve point de ſincere amitié, parce qu'il n'y a point de cœur véritablement déſintéreſſé. Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui aimez l'homme d'un amour gratuit ; & cet homme ingrat ne vous aime pas ſeulement d'un amour de reconnoiſſance !

v. 19. *Dalila fit dormir Samſon ſur ſes genoux, & lui fit repoſer la tête dans ſon ſein : & ayant fait venir un barbier, elle lui fit raſer les ſept touffes de ſes cheveux : après quoi elle commença à le repouſſer d'auprès d'elle ; car ſa force l'abandonna au même moment.*

C'eſt de cette ſorte que nous nous laiſſons *endormir* par les plaiſirs enchanteurs : lorſque nous croyons nous *repoſer* ſur le cœur d'un objet aimable, nous nous repoſons ſur celui de Dalila, de notre plus dangereuſe ennemie. *Les ſept touffes de cheveux* qu'elle fit raſer à Samſon, marquent que l'amour ſenſuel énerve l'eſprit, & l'entraîne dans toutes ſortes de péchés ; auſſi eſt-il dit, que *ſa force l'abandonna auſſitôt.*

L'exemple de Samſon nous apprend, que quelque force que puiſſe avoir un homme vertueux, il peut tomber en un moment, & devenir le plus foible des hommes. Samſon étoit fort, parce qu'il étoit conſacré à Dieu, & qu'il conſervoit les marques de ſa conſécration : il ne les perd pas plutôt, qu'il tombe dans les plus extrêmes foibleſſes. Cependant ſes foibleſſes lui ſont avantageuſes ; parce qu'elles lui arracherent la force qu'il avoit en lui-même. Tout le malheur de

Samson est venu de ce qu'il s'attribuoit ce que Dieu faisoit par lui, ainsi que nous l'avons vû dès le commencement. Dieu permet que sa force soit détruite, afin de l'instruire par son expérience de ce qu'il feroit sans le secours de la grace. Nous ne sommes parfaitement instruits que par nos fautes.

v. 20. *Elle lui dit : Samson, voilà les Philistins qui viennent fondre sur vous. Samson s'éveillant dit en lui-même : j'en sortirai comme j'ai fait auparavant, & je me dégagerai d'eux : car il ne savoit pas que le Seigneur s'étoit retiré de lui.*

Samson croyoit être fort, & il est foible. Nous ignorons souvent notre état, & nous croyons pouvoir faire ce que nous faisions autrefois, comme Samson, qui a fait des prodiges de force tant que l'Esprit du Seigneur qui l'avoit saisi, est demeuré en lui ; mais depuis que le Seigneur l'a abandonné, il tombe dans la foiblesse même.

L'Ecriture est admirable dans ses expressions : elle dit, qu'*il ne savoit pas que le Seigneur l'avoit abandonné.* Lorsque nous nous engageons témérairement dans l'occasion du péché, nous croyons toujours en sortir victorieux tant que nous nous croyons pleins de force : mais le Seigneur, irrité de notre témérité, ne nous *abandonne* pas plutôt, que nous tombons dans la foiblesse. Heureux, Seigneur, ceux que vous n'abandonnez jamais, & desquels on peut dire en tout tems, le Seigneur est avec vous !

v. 21. *Les Philistins donc l'ayant pris, lui creverent les yeux : & l'ayant mené à Gaza chargé de chaînes, ils l'enfermerent dans une prison, où ils lui firent tourner la meule d'un moulin.*

Voilà

Voilà une description très-exacte de l'état où nous sommes réduits par le péché. De victorieux nous devenons *captifs.* Samson, qui dominoit les Philistins est fait leur esclave, & un esclave *chargé de chaînes.* Samson, qu'est devenue votre force, votre courage ? Vous, qui avez détruit mille Philistins avec une mâchoire d'âne, êtes à présent réduit *à tourner* comme un âne *une meule!* vous, qui assujettissiez tout le monde, êtes enchaîné ! celui qui jugeoit Israël, & qui étoit choisi de Dieu pour le délivrer de ses ennemis, est lui-même assujetti à ces mêmes ennemis.

Premierement *ils lui crevent les yeux* : c'est le premier effet du péché, que d'obscurcir les yeux de notre raison : ensuite, le péché nous accable *de chaînes*, nous imposant tous les jours un joug plus pesant ; & au lieu qu'en servant le Seigneur l'on devient tous les jours plus libre, étant fait esclave du péché l'on devient tous les jours plus captif : l'on trouve en Dieu des espaces infinis, & dans le péché *une prison* tous les jours plus étroite : enfin, (a) *le joug du Seigneur est doux & son fardeau léger*, & le joug du péché est très-pénible.

v. 24. *Le peuple en le voyant publioit les louanges de leur Dieu, en disant : notre Dieu nous a livré entre nos mains notre ennemi, qui a ruiné notre pays & qui en a tué plusieurs.*

Rien ne satisfait si fort le démon que la victoire qu'il remporte sur les serviteurs du Seigneur. De même que dans le ciel (b) l'on fait des réjouissances extraordinaires sur la conversion d'un pécheur, l'on se réjouit aussi extrêmement en

(a) Matth. 11. v. 31. (b) Luc 15. v. 7, 10.

enfer pour la chûte d'un vrai ferviteur de Dieu; & le démon fait plus de cas d'une conquête pareille à celle-là, que d'une infinité d'autres, qui font déja affurées : & plus ceux qui tombent lui ont enlevé de proies par les converfions qu'ils ont procurées, plus fe venge-t-il avec fureur lorfqu'il les tient affujettis. Mais fi Dieu permet que fes ferviteurs foient humiliés par leurs chûtes, il ne les laiffe pas perdre pour cela; il les releve, après les avoir humiliés dans l'excès.

v. 25. *Ils firent enfuite des feftins avec de grandes réjouiffances, & après le diner, ils commanderent que l'on fit venir Samfon, afin qu'il jouât devant eux. Samfon ayant été amené devant les Philiftins, jouoit devant eux; & ils le firent tenir entre deux colonnes.*

v. 28. *Samfon donc ayant invoqué le Seigneur, lui dit: Seigneur Dieu, fouvenez-vous de moi! mon Dieu, rendez-moi maintenant ma premiere force, afin que je me venge de mes ennemis, que je prenne d'eux vengeance pour la perte de mes deux yeux.*

Si Samfon leur fert de *jouet* pour un moment, il aura bientôt fa revanche. Lorfque Dieu s'eft retiré de lui, il eft tombé dans la foibleffe & dans la mort; mais il n'*invoque* pas plutôt le *Seigneur*, qu'il le reftitue dans fa premiere force. Vous prenez plaifir, Seigneur, à laiffer tomber vos enfans, afin qu'ils recourent à vous; comme un pere qui laiffe quelquefois tomber fon fils, afin qu'il ait recours à fa protection.

v. 29. *Et prenant les deux colonnes fur lefquelles la maifon étoit appuyée, tenant l'une à la droite & l'autre à la gauche.*

v. 30. *Il dit: Que je meure avec les Philiftins: & ayant ébranlé les colonnes de la maifon avec grande force, la maifon tomba fur tous les Princes & fur tout le refte du peuple, qui étoit là; & il en tua beaucoup plus en mourant, qu'il n'en avoit tué pendant fa vie.*

Si la mort de Samfon n'étoit pas canonifée dans l'Ecriture, qui ne diroit qu'il meurt en défefpéré & dans le péché, & la vengeance? Cela nous apprend à fufpendre notre jugement, & à ne (*a*) juger de rien, mais à laiffer tout au Seigneur notre Dieu, qui eft le juge équitable, parce qu'il juge avec connoiffance. Je finirai par ces belles paroles de l'Ecriture, que Samfon *tua beaucoup plus de fes ennemis en mourant qu'il n'avoit fait durant fa vie*: nous remportons infiniment plus de victoires fur nos ennemis en mourant à nous-mèmes, que par toutes les actions de vie & de force. J'ai cru devoir rapporter à ce fujet un paffage de S. Auguftin.

Beau paffage de S. Auguftin pour bien juger des chofes extraordinaires qui arrivent intérieurement aux ames Chrétiennes.

On objectoit à S. Auguftin, que dans la religion Chrétienne on honoroit comme faintes des perfonnes qui s'étoient tuées elles-mêmes, ce qui eft un très-grand crime; S. Auguftin (*b*) répond:

„ Je n'ofe en rien juger témérairement : car
„ je ne fais fi l'autorité divine a perfuadé l'Eglife

De his nihil temere audeo judicare: utrum enim Ecclefiæ aliquibus fide dignis teftificationibus, ut earum

[*a*] 1 Cor. 4. v. 5.
[*b*] Lib. I. de Civit. Dei. Cap. 26.

„ par quelques témoignages dignes de foi, d'honorer ainſi leur mémoire ; & il ſe peut faire que cela ſoit ainſi. Car pourquoi trouver à redire, ſi ces femmes, qui ſe ſont tuées, l'ont fait étant non trompées humainement, mais commandées divinement ; non en errant, mais en obéiſſant, comme il ne nous eſt point permis de penſer autre choſe de *Samſon* ? Car lorſque Dieu commande, & qu'il fait connoître ſans difficulté que c'eſt lui qui commande, qui eſt-ce qui traitera cette obéiſſance de crime ? qui eſt-ce qui accuſera cette ſoumiſſion religieuſe ? Si quelqu'un donc entend dire, qu'il n'eſt point permis de ſe tuer, qu'il le faſſe ſi celui dont il n'eſt point permis de mépriſer les ordres le commande : qu'il prenne ſeulement garde que la juſſion divine ne ſoit point appuyée ſur rien d'incertain. Pour nous, nous viſitons la conſcience par l'oreille, nous ne nous attribuons point le jugement des choſes cachées. Perſonne ne ſait ce qui ſe paſſe dans l'homme que l'eſprit de l'homme qui eſt en lui.

memoriam ſic honoret, divina perſuaſerit auctoritas, neſcio : & fieri poteſt ut ita ſit. Quid ? ſi enim hoc fecerunt, non humanitus deceptæ, ſed divinitus juſſæ : nec errantes, ſed obedientes : ſicut de Samſone aliud nobis fas non eſt credere ? Cum autem Deus jubet, ſeque jubere ſine ullis ambagibus intimat, quis obedientiam in crimen vocet, quis obſequium pietatis accuſet ? Qui ergo audit, non licere ſe occidere, faciat ſi juſſit, cujus non licet juſſa contemnere : tantummodo videat, utrum divina juſſio nullo nutet incerto. Nos per aurem conſcientiam convenimus, occultorum nobis judicium non uſurpamus, nemo ſcit quid agatur in homine niſi ſpiritus hominis qui in ipſo eſt.

CHAPITRE XVII.

v. 6. *En ce tems-là il n'y avoit point de Roi en Iſraël ; mais chacun faiſoit ce qui lui venoit dans l'eſprit.*

LE plus grand de tous les biens & de tous les maux eſt de ſuivre le mouvement de l'eſprit, & de faire ſans raiſonner tout ce qui y eſt mis. Celui qui eſt poſſédé de Dieu, doit agir de cette ſorte avec une fidélité inviolable ; & c'eſt le plus grand de tous les biens : mais celui qui eſt poſſédé de ſon propre eſprit, ou de l'eſprit du démon, eſt dans le comble des malheurs, lorſqu'il ſuit avec impétuoſité les dérèglemens de ſon eſprit. Heureux qui n'a que Dieu ſeul pour maître, & qui ſuit ſans héſiter & ſans réfléchir le mouvement de ſa motion ! malheureux qui n'a point d'autre maître que ſes paſſions & le dérèglement de ſon eſprit !

v. 10. *Michas lui dit : demeurez chez moi, vous me tiendrez lieu de pere & de prêtre.*

v. 11. *Le Lévite lui accorda ce qu'il demandoit.*

v. 12. *Michas lui remplit la main d'offrandes.*

v. 13. *Car maintenant, diſoit-il, je ſais que Dieu me fera du bien, puiſque j'ai chez moi un Prêtre de la race de Lévi.*

Combien de gens, comme *Michas*, croyent ſatisfaire à Dieu en lui rendant un culte mélangé de ſuperſtition, qui lui eſt même abominable, & qu'ils ne lui rendent que par intérêt & parce qu'ils eſpérent du bien ? On s'imagine que parce que l'on rend chaque jour à Dieu le tribut des lèvres par quelques prieres dont le cœur eſt

N 3

ſéparé, il doit nous combler de mille biens pendant que l'on ſacrifie à l'idole de la paſſion, de la vanité, ou de l'amour-propre, voulant conſerver également dans un même cœur l'amour ſacré & l'amour profane, qui ſont incompatibles. Si l'amour profane eſt dans un cœur, & qu'il y domine, il faut conclure que l'amour ſacré n'y eſt point : mais auſſi ſi l'amour ſacré y eſt bien reconnu, il faut conclure qu'il y eſt ſeul, quoique le cœur ſoit environné de ſentimens qui paroiſſent contraires, & de tentations qui déplaiſent.

CHAPITRE XX.

v. 18. *Les enfans d'Iſraël vinrent à la maiſon de Dieu en Silo, où ils conſulterent Dieu, & lui dirent : qui ſera le Général de notre armée pour combattre les enfans de Benjamin ? Le Seigneur leur répondit : que Juda ſoit votre Général.*

v. 19. *Auſſitôt les enfans d'Iſraël marchant dès la pointe du jour, vinrent ſe camper près de Gabaa.*

v. 22. *Mais les enfans de Benjamin étant ſortis de Gabaa, tuerent en ce jour vingt-deux mille hommes de l'armée des enfans d'Iſraël.*

UNE guerre entrepriſe pour venger un crime, avec un ordre particulier de Dieu, après même l'avoir conſulté, a cependant un ſuccès fort deſavantageux. Cela nous apprend que le ſuccès dans la guerre n'eſt pas toujours une preuve qu'elle ſoit juſte; & que Dieu permet ſouvent que ceux qui la font avec équité, ſoient humiliés ; afin qu'ils n'attribuent point dans la ſuite leur victoire à leur force, mais à la bonté de Dieu.

v. 22. *Les enfans d'Iſraël s'appuyant ſur leurs forces & ſur leur grand nombre, ſe mirent encore en bataille dans le même lieu où ils avoient combattu.*

v. 23. *Auparavant néanmoins ils allerent pleurer juſqu'à la nuit devant le Seigneur, & ils le conſulterent en diſant : Devons-nous combattre encore contre les enfans de Benjamin qui ſont nos freres, ou en demeurer là ?*

v. 24. *Le lendemain les enfans d'Iſraël s'étant préſentés pour combattre ;*

v. 25. *Ceux de Benjamin ſortirent avec impétuoſité des portes de Gabaa ; & les ayant rencontrés, ils en firent un ſi grand carnage, qu'ils tuerent ſur la place dix-huit mille hommes de guerre.*

L'Ecriture dit ici la raiſon de leur défaite : c'eſt qu'ils *s'appuyoient ſur leurs forces & ſur leur grand nombre* : ils prierent, ils *pleurerent devant le Seigneur*, & toutefois ils n'obtinrent point la victoire : ils ne combattent cependant que par l'ordre de Dieu, tout prêts de quitter le combat ſi c'eſt ſa volonté. O c'eſt là le ſecret ineffable de la conduite de Dieu & de la gloire qu'il tire de toutes choſes. Les Iſraëlites furent exaucés, ne l'étant pas dans ce moment, & leur défaite fut un fruit de leurs larmes ; parce qu'ils apprirent par là le peu de cas qu'ils devoient faire de leur propre force ; ils furent humiliés, ils redoublerent leur foi & leur confiance en Dieu, & furent en état de rendre à Dieu la gloire qui lui étoit due, ne s'attribuant aucune victoire. La plus grande grace que Dieu leur pouvoit faire étoit celle-là : auſſi redoublerent-ils leur foi à meſure que leurs maux ſe multiplioient, ils ne ceſſerent point le combat, ne ſe découragerent point ; & devenus véritablement humbles par leur défai-

te, ils furent en état de remporter une victoire complette.

v. 26. *Après cela donc tous les enfans d'Israël vinrent en la maison du Seigneur; & étant assis, ils pleurerent devant Dieu, & jeunerent ce jour-là jusqu'au soir, offrirent au Seigneur des holocaustes & des hosties pacifiques;*

v. 27. *Et le consulterent touchant l'état où ils se trouvoient. En ce tems-là l'Arche de l'alliance du Seigneur étoit en ce lieu;*

v. 28. *Ils consulterent donc le Seigneur, & lui dirent: Devons-nous encore combattre les enfans de Benjamin qui sont nos freres, ou demeurer en paix? Le Seigneur leur dit: Marchez contre eux; car demain je les livrerai entre vos mains.*

v. 30. *Ils marcherent en bataille pour la troisieme fois contre Benjamin, comme ils avoient déja fait la premiere & la seconde fois.*

v. 31. *Les enfans de Benjamin sortirent aussi de la ville avec une grande audace; & voyant leurs ennemis, ils les poursuivirent bien loin:*

v. 32. *Car ils s'imaginoient qu'ils fuyoient devant eux comme ils avoient fait les deux premieres fois.*

v. 33. *Tous les enfans d'Israël se levant du lieu où ils étoient, se mirent en bataille dans le lieu appellé Baal-thamar.*

v. 34. *Ainsi les enfans de Benjamin se trouverent accablés de gens de guerre, & ils ne s'apperçurent point qu'une mort présente les environnoit de toutes parts.*

Les enfans d'Israël loin d'être rebutés par tant de disgraces, prirent de nouvelles forces, & combattant avec confiance accompagnée du poids de leur humiliation, qui leur avoit fait perdre cette vaine présomption de leur propre force

& de leur grand nombre, ils furent victorieux. Les Benjamites au contraire, ayant l'ostentation pour partage, furent entierement défaits. Mais de quelle maniere? C'est que

v. 35. *Le Seigneur les tailla en pieces aux yeux des enfans d'Israël, qui tuerent ce jour-là vingt-cinq mille & cent hommes, tous gens de guerre & de combat.*

L'Ecriture est admirable dans ses expressions: la victoire n'est remportée par les Israëlites, que parce qu'ils ont été éclairés par leur humiliation, que c'est *Dieu qui a taillé en pieces leurs ennemis.* Ils ont été défaits auparavant, parce qu'ils s'appuyoient sur leurs forces & sur leur grand nombre; & ils ne sont victorieux que lorsqu'attribuant tout à Dieu, ils reconnoissent que c'est lui-même qui taille en pieces tous leurs ennemis.

FIN *du Livre des* JUGES.

LE LIVRE DE RUTH,

Avec des Explications & Réflexions *qui regardent la vie intérieure.*

L'histoire de Ruth *me paroît si propre à faire connoître la conduite que Dieu tient sur les ames de bonne volonté pour les faire arriver à lui, que je n'ai pu me dispenser d'écrire là dessus. Cette histoire ne peut s'expliquer, pour cet effet, que par des allégories presque continuelles : cependant j'espere qu'elles seront supportées de ceux qui savent tout tourner en bien, & qui sont bien persuadés qu'il y a bien des histoires dans la Bible qui sous une figure renferment une vérité réelle, aussi bien qu'elles sont toutes très-véritables dans leur sens littéral.*

CHAPITRE PREMIER.

v. 6. *Noëmi résolut de retourner en son pays avec ses deux belles-filles qui étoient de Moab ; parce qu'elle avoit appris que Dieu avoit regardé son peuple, & qu'il leur avoit donné dequoi se nourrir.*

De tout tems Dieu a attiré les peuples à lui, aussi bien que les particuliers, en leur *donnant la nourriture*, ou en leur promettant des pays fertiles. Nous en voyons quantité d'exemples dans

l'Ecriture sainte. Ce qu'il a fait pour attirer extérieurement les peuples à lui, il le fait intérieurement lorsqu'il veut attirer les ames à son amour & les faire marcher dans les sentiers de la justice. Il leur donne au dedans une nourriture fonciere, & active dans l'oraison & dans la pratique des vertus. Il leur donne par dessus cela le sentiment de sa présence, qui soutient l'ame, la nourrit & l'engraisse; & l'*ame*, comme dit (*a*) le Prophête-Roi, *étant engraissée est dans la joie.* Lorsque Jésus-Christ a voulu établir son Eglise, il s'est fait pain, afin d'y nourrir les fideles. C'est de cette maniere que *Dieu regarde son peuple en leur donnant le pain.* Il leur a donné dans le désert le pain du ciel, qui n'étoit que la figure du S. Sacrement de l'autel : c'étoit comme une pluie salutaire. De même que le Soleil regardant à plein une nuée, la fond en eau; de même aussi Dieu regardant du ciel a fait pleuvoir ce Juste sur la terre, & ce Juste a été fait pain : c'est pourquoi il est dit de Marie lorsque le divin Verbe s'incarna en elle, que Dieu le Pere l'*avoit* (*a*) *regardée ;* & Jésus-Christ a voulu naître dans Bethléem, maison de pain, pour attirer à lui tous les hommes, & leur faire voir qu'il vouloit être leur nourriture.

Sitôt que Dieu regarde favorablement une ame, ce regard y produit Jésus-Christ, d'une maniere spirituelle & mystique à la vérité, mais cependant substantielle. Aussi le propre effet de la résidence de Dieu dans une ame, & de la vie de Jésus-Christ, est de produire en cette ame un soutien foncier, un rassasiement parfait, qui fait que le cœur ne peut plus rien desirer; parce qu'il possede un bien souverain, une nourriture subs-

(*a*) Ps. 62. v. 6. (*b*) Luc 1. v, 48.

tantielle, qui fait qu'il n'a befoin de quoi que ce foit. Monfieur de Brébeuf l'a écrit admirablement.

> (*a*) *Il faut que vous foyez un bien*
> *A qui, Seigneur, tout autre cede;*
> *Puifque fitôt qu'on vous poffede*
> *Le cœur ne demande plus rien.*

v. 7. *Après donc être fortie avec fes deux belles-filles de cette terre étrangere, & étant déja en chemin pour retourner au pays de Juda,*

v. 8. *Elle leur dit : Allez en la maifon de votre mere : que le Seigneur ufe de fa bonté envers vous, comme vous en avez ufé envers ceux qui font morts, & envers moi.*

Dieu attire donc premierement l'ame par la douceur de cette nourriture fecréte, l'invite à quitter une *terre étrangere*, qui eft celle du monde corrompu. Il donne pour cela une *mere* & un guide. Nous voyons ici *Noëmi*, qui déja ancienne dans le fervice de Dieu, retourne dans le lieu où il fe communique davantage, afin d'avoir la nourriture qui lui eft convenable. Elle fe réfoud en même tems felon le témoignage de l'Ecriture, de mener avec elle *fes deux belles-filles*, comme des conquêtes, (hors du pays) de l'erreur & de l'aveuglement, pour venir dans celui du vrai Dieu. Le monde eft un pays d'Idolatrie, puifqu'on fe fait des idoles continuelles de ce que l'on y aime. Le premier pas de la converfion eft l'éloignement du monde mauvais, la fuite de fes maximes corrompues; & le deuxieme, d'adorer le feul & vrai Dieu.

(*a*) Entretiens folitaires. Liv. IV.

Il paroît furprenant, que l'Ecriture nous apprenne la réfolution que Noëmi avoit prife de mener avec elle fes deux belles-filles, & qu'elle nous dife auffitôt, qu'elle les exhorte *à s'en retourner chez leurs parens* & dans leur pays. Rien n'eft fi beau que cela. Noëmi étoit extrêmement habile, & favoit très-bien la maniere d'engager les jeunes cœurs dans le fervice de Dieu. Elle ne leur fait pas cette propofition avant que de partir : mais lorfqu'elles *font dans le chemin*, & qu'elle les a introduites dans la voie, elle leur propofe de s'en retourner. C'eft comme un défi qu'elle leur fait. Elle les engage d'un côté avec de nouvelles tendreffes; & de l'autre côté elle leur offre de s'en retourner. C'eft de cette forte, ô mon Dieu, que vous faites avec les ames que vous avez déja attirées par la douceur de vos attraits. Vous leur propofez ou les confolations mondaines, ou les confolations pures & chaftes de la croix. Vous éprouvez leur amour en les repouffant d'un côté, & vous les attirez de l'autre.

v. 14. *Elles éleverent leur voix, & commencerent à pleurer. Orpha baifa fa belle-mere, & s'en retourna : mais Ruth s'attacha à Noëmi fans la vouloir quitter.*

v. 15. *Noëmi lui dit : Voilà votre fœur qui eft retournée à fon peuple & à fes dieux; allez-vous en avec elle.*

v. 16. *Ruth lui répondit : Ne vous oppofez point à moi; en me portant à vous quitter, & à m'en aller : car en quelque lieu que vous alliez, j'irai avec vous, & par tout où vous demeurerez, j'y demeurerai auffi : votre peuple fera mon peuple, & votre Dieu fera mon Dieu.*

Cet exemple me paroît admirable pour la voca-

tion à la perfection, & même au falut. Ces deux femmes fe mettent toutes deux en chemin ; elles quittent toutes deux leur pays, le lieu de l'idolâtrie, pour venir dans la terre du Seigneur ; elles fe féparent également du monde ; elles fuivent leur belle-mere, qui leur eft plus mere de grace que de nature, avec une affection qui paroît pareille ; elles *pleurent* toutes deux à la feule propofition que Noëmi leur fait de la quitter : cependant l'une pourfuit fon chemin avec un courage admirable, & l'autre retourne avec la derniere molleffe. Ah que leur fort fera un jour différent ! Dieu appelle une infinité d'ames au bonheur de fa poffeffion ; il les engage même dans le chemin de la vertu ; il leur fait des faveurs pareilles ; & cependant les unes perdent courage à la premiere épreuve, & d'autres après des épreuves bien plus fortes pourfuivent avec un courage admirable.

D'où vient que Noëmi preffoit fi fort Ruth, & avec des termes fi extraordinaires ? Il me femble, que lorfqu'elle lui dit : *Allez avec elle à votre peuple & à vos dieux ;* c'eft en lui faifant voir le mauvais parti adroitement, & comme lui donnant un moyen de l'éviter. Jéfus-Chrift difoit à fes Apôtres : (*a*) *Et vous auffi, ne voulez-vous pas me quitter ?* S. Pierre lui dit : *A qui irons-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle.* Auffi Ruth lui parlant avec une merveilleufe foi, dont la pourfuite de fa belle-mere attire la confeffion de fa bouche, comme une perfonne affligée d'un doute, & de ce qu'on la preffe d'une chofe qu'elle fait bien ne devoir jamais faire : *Non*, dit-elle, ma guide fidelle, *je ne vous quitterai point :* & puifque je fuis engagée dans la route

(*a*) Jean. 6. v. 68. 69.

de la perfection, je prétends vous fuivre & marcher fur vos traces, quoiqu'il m'en puiffe coûter. *J'irai par-tout où vous irez ;* votre voie fera la mienne ; je courrai même fortune avec vous ; enfin *votre peuple fera mon peuple, & votre Dieu mon Dieu.* Ces paroles me charment. Les ames intérieures compofent un peuple qui appartient au Seigneur : c'eft une nation qui n'eft qu'obéiffance & qu'amour. Je veux être de ce peuple. Dieu n'eft Dieu que des ames qui lui font parfaitement foumifes. Il n'y a que celles-là proprement qui puiffent dire : Dieu eft mon Dieu ; puifqu'il n'eft véritablement que le Dieu des cœurs qui l'aiment. C'eft une détermination que doivent avoir toutes les ames qui embraffent le chemin du pur amour, & elles en ont le germe dès le commencement de la voie.

v. 17. *La terre où vous mourrez, me verra mourir ; & je ferai enfevelie où vous le ferez. Je veux bien que Dieu me traite dans toute fa rigueur, fi jamais rien me fépare de vous que la mort feule.*

C'eft comme fi elle lui difoit : Mon courage va plus loin que vous ne penfez. Non feulement je me fuis embarquée, comme ma fœur, dans un chemin que je ne prétends point quitter comme elle ; mais de plus, je veux & j'efpere perfévérer jufqu'à la fin. Il n'y a aucune perfection qui puiffe échapper à mon courage, pas même celle de la *mort* totale. Je prétends être *enfevelie avec vous*, & j'efpere que notre union fe changera en parfaite unité, & qu'étant perdue avec vous en Dieu, je demeurerai avec vous cachée & perdue en lui pour jamais. *Que Dieu me puniffe* avec toute la févérité de fa juftice, *fi jamais je me fépare de vous* volontairement.

V. 18. *Noëmi voyant donc Ruth dans une résolution si ferme & si déterminée d'aller avec elle, ne voulut plus s'y opposer, ni lui persuader de s'en retourner à son peuple.*

C'est une prudençe au directeur, de sonder l'esprit d'une personne pour voir sa portée, avant que de l'engager tout-à-fait dans les sentiers épineux de l'intérieur: mais ce seroit une cruauté de trop presser une ame & de l'empêcher d'entrer dans cette voie, parce que l'on craint sa foiblesse.

V. 19. *Et étant parties ensemble, elles arriverent à Bethléem. Sitôt que Noëmi y fut entrée, le bruit en courut de toutes parts: & les femmes disoient: Voilà cette Noëmi.*

Elles *arriverent ensemble* jusqu'à *Bethléem.* C'est de cette sorte qu'elle lui donne la véritable route qu'elle doit suivre, ainsi que la nourriture solide. Il faut conduire les ames droit à Jésus-Christ, sans les tant amuser en chemin; mais il faut en même tems leur donner du soutien pour le dedans. Ce qui fait que tant d'ames de bonne volonté retournent en arriere après avoir embrassé le chemin de la perfection; c'est qu'on les laisse mourir de foiblesse faute de nourriture. On ne leur fait pas goûter Dieu & sa divine présence en eux. On les fatigue de quantité de travaux, & de préceptes différens, & on ne leur donne point de nourriture: Communier souvent, faire beaucoup d'oraison, seroit bon, mais une oraison simple, onctueuse, qui nourrisse le cœur sans dessécher l'esprit. La plupart des oraisons sont des épuisemens de tête; l'imagination y a beaucoup de part, & le cœur n'y en a que très-peu.

V. 20.

V. 20. *Noëmi leur dit: Ne m'appellez plus Noëmi, c'est-à-dire, belle; mais appellez-moi Mara, c'est-à-dire, amere; parce que le Tout-puissant m'a toute remplie d'amertume.*

Lorsqu'une ame entreprend la voie de l'intérieur, les commencemens sont toujours agréables; elle est toute *belle:* mais lorsqu'elle s'approche plus près du soleil de justice, ses rayons divins, ardens & brûlans la noircissent & la décolorent; c'est pourquoi elle dit avec l'Epouse: (*a*) Ne me considérez point, à cause que *le soleil a décoloré mon teint, & m'a rendue brune.* De même l'ame qui se voit appauvrie des biens spirituels en ce qu'ils ont d'éclatant, dit toute confuse en elle-même: *Ne m'appellez plus Noëmi, c'est-à-dire, belle:* cette beauté qui me faisoit admirer autrefois, est tellement changée par l'amertume de mon cœur, que je dois être *appellée Mara, c'est-à-dire, amere.* Mais d'où vient cela? C'est, dit-elle, que *le Tout-puissant m'a toute remplie d'amertume.* C'est comme si elle disoit: Il fait encore plus paroître son *pouvoir* par la rigueur toute amoureuse qu'il exerce sur moi, que dans toutes les douceurs premieres. Il exerçoit sur moi sa miséricorde lorsqu'il m'a remplie de beauté: mais à présent il exerce sa puissance en m'accablant de douleur; & comme ma beauté publioit sa miséricorde, ma laideur & mon amertume sont les hérauts de son pouvoir.

V. 21. *Je suis sortie d'ici pleine, & le Seigneur m'y ramene vide. Pourquoi donc m'appellez-vous Noëmi, puisque le Seigneur m'a humiliée, & que le Tout-puissant m'a comblée d'affliction?*

(*a*) Cant. I. v. 5.

Je suis sortie pleine de ses faveurs & de la nourriture qu'il m'avoit donnée dans le lieu de paix & de pain; mon ame engraissée regorgeoit de sa plénitude: mais *je retourne* à lui toute *vide*.

Ceci est si beau, & nous fait voir que quoique nous sortions de Dieu tout comblés de ses bienfaits, nous ne pouvons retourner à lui que par la foi la plus nue, & par l'anéantissement & le vide entier. Jésus-Christ est le commencement & la fin. C'est par lui que nous sommes introduits dans la voie de la vérité: mais pour retourner à lui comme fin, cela ne se peut faire que par un appauvrissement général de tous les moyens, même les plus délicats. Aussi dit-elle: *Je suis sortie pleine, & le Seigneur m'y ramene vide.* Il n'y a pas un mot qui n'ait un sens infini.

Pourquoi ne dit-elle pas: le Seigneur m'a fait sortir pleine, & il me ramene vide: mais qu'elle dit: Je suis sortie pleine, & le Seigneur me ramene vide? C'est pour nous apprendre, que quoique nous entrions dans la voie de Dieu & du dénuement par le secours de sa grace, nous sommes encore si pleins de nous-mêmes, & il y a tant de mélange de nos propres opérations, que l'on peut véritablement dire: Je suis sortie pleine, *& le Seigneur me ramene vide:* car il n'y a que le Seigneur lui-même qui puisse ramener l'ame jusqu'au point de la perdre en lui.

Cela nous fait encore voir, que l'ame engraissée par les consolations célestes *sort* pour l'ordinaire au dehors; elle est comme obligée, à cause de l'état de foiblesse & de misere qu'elle éprouve, d'avouer qu'elle s'est retirée du lieu où elle devoit être: elle croit s'être égarée dans des chemins écartés; & étant comme égarée, elle dit: Je suis sortie pleine de Bethléhem: mais, quoique ce soit par ma faute, je ne puis douter que le Seigneur ne se soit servi même de mon égarement pour me mener où il me veut, & pour me ramener d'où je suis sortie.

Elle ajoute, que c'est *le Seigneur qui l'a humiliée*, marquant par là, qu'elle n'est arrivée que par la voie de l'humiliation & de l'anéantissement, & qu'après que Dieu a exercé sur elle sa *puissance en la comblant d'afflictions.* Il y a en cela des sens si profonds, qu'il faut avouer que l'on ne fait que bégaier.

v. 22. *C'est ainsi que Noëmi étant retournée de la terre étrangere, où elle avoit demeuré avec Ruth, Moabite sa belle-fille, revint à Bethléhem, lorsqu'on commençoit à couper les orges.*

Il n'y a pas un mot qui n'ait un sens infiniment profond. C'est par la voie de l'humiliation, du vide, de l'anéantissement, des afflictions & de la foi nue que Noëmi avoit comme habité *une terre étrangere*; elle *retourne enfin à Bethléhem*, accompagnée d'une ame qu'elle avoit gagnée à Dieu au milieu de ses douleurs. Ce qui fait voir, que quoique les Saints paroissent à l'extérieur ressembler aux pécheurs, ils en sont infiniment éloignés. Ils habitent, il est vrai, dans leur terre, & l'on n'y voit alors presque point de différence entre l'innocent & le coupable. Il paroit même que l'on est comme banni de Dieu, & dans un pays très-éloigné de lui; il semble que l'on n'y doit jamais revenir. On ne laisse pas, dans un état si misérable, de gagner des ames à Jésus-Christ.

D'où vient que l'Ecriture spécifie, qu'elle arriva avant que l'on *commençât à moissonner les orges?* C'est-à-dire, qu'en arrivant elle entra dans la

premiere récolte de ſes travaux, qui commence par le moindre grain & finit par le froment. C'eſt de cette ſorte que Dieu remplit de biens ceux qui ſont vides. (a) *Eſurientes implevit bonis, & divites dimiſit inanes.*

CHAPITRE II.

V. 1. *Or Elimelech, mari de Noëmi, avoit un parent puiſſant & extrêmement riche, appellé Booz.*

V. 2. *Et Ruth Moabite dit à ſa belle-mere : Si vous l'agréez, j'irai dans quelque champ, & je ramaſſerai les épis qui ſeront échappés aux moiſſonneurs par tout où je trouverai quelque pere de famille qui me témoigne de la bonté. Noëmi lui répondit : Allez, ma fille.*

TOUT le commencement de la vie ſpirituelle eſt rempli de travail & d'action : il eſt très-bien figuré par *ramaſſer les épis*. C'eſt un travail pénible & peu fructueux que celui d'amaſſer épi à épi ; & il figure bien la méditation ; au lieu que l'oraiſon d'affection eſt comme moiſſonner ; car l'on a ſes mains pleines, & on a moins de travail. Cependant il faut que ceux qui commencent, aient pour quelque tems ce travail, que *le pere de famille* ſoulage bientôt lorſqu'il remarque leur aſſiduité.

Ruth fait tout ce qu'il faut faire pour bien commencer. Premierement elle demande permiſſion de travailler : elle dit la conduite qu'elle tiendra ſi ſa mere l'agrée : elle ſe fait inſtruire, & n'agit que par obéiſſance. Elle dit qu'elle ira où *le pere de famille lui témoignera de la bonté*. C'eſt

(a) Luc I. v. 53.

comme ſi elle diſoit : Si Dieu agrée que j'en uſe de la ſorte, je le ferai ; ſinon je vous rendrai compte, & vous me direz ce que je dois faire.

V. 3. *Ruth donc s'en alla, & recueilloit les épis derriere les moiſſonneurs. Or il arriva que le champ où elle étoit, appartenoit à Booz, proche parent d'Elimelech.*

Une ame humble & petite ne ſauroit ſe mal trouver, & Dieu lui fait rencontrer d'abord la maniere la plus courte & la plus convenable pour le ſervir. *Ruth recueilloit les épis derriere les moiſſonneurs*, c'eſt-à-dire, qu'elle ſe mit d'abord dans la place la plus baſſe, & qu'elle ne s'ingéra pas d'elle-même dans un emploi qui ne lui convenoit pas. Cependant Dieu, auquel elle avoit marqué tant de confiance, diſpoſoit toutes choſes pour la faire arriver en peu de tems où il la vouloit.

V. 4. *Et Booz vint en ce même tems de Bethléhem, & dit à ſes moiſſonneurs : Le Seigneur ſoit avec vous ; & ils lui répondirent : Le Seigneur vous béniſſe.*

V. 5. *Alors Booz dit au jeune homme qui veilloit ſur les moiſſonneurs : A qui eſt cette fille ?*

A peine s'engage-t-on dans le ſervice de Dieu, & travaille-t-on avec humilité & courage, que ce bon pere de famille, tout plein de bonté, nous honore de ſes regards. C'eſt toujours un regard bienfaiſant, qui comble de biens, & qui amoindrit les douleurs.

V. 6. *Il lui répondit : C'eſt cette Moabite qui eſt venue avec Noëmi du pays de Moab.*

V. 7. *Elle nous a priés de trouver bon qu'elle ſuivit les*

moiſſonneurs, pour recueillir les épis qui ſeroient demeurés : & elle eſt dans le champ depuis le matin juſqu'à cette heure, ſans être retournée un moment chez elle.

Toutes les circonſtances rapportées ici ſont admirables, & marquent avec quelle foi & quelle perſévérance Ruth pourſuivit le travail qu'elle avoit entrepris. Elle devroit bien faire honte à tant de perſonnes qui veulent, diſent-elles, s'engager au ſervice de Dieu, mais qui travaillent lâchement. On ſe plaint inceſſamment que Dieu n'eſt point favorable à nos vœux ; qu'on ne le goûte point : Que l'on ne s'en prenne qu'à ſoi-même. On veut goûter les douceurs céleſtes ſans quitter les terreſtres. Oh que ſi l'on quittoit véritablement toutes choſes, comme Ruth, & que l'on travaillât infatigablement, même aux plus petites choſes dans le champ du pere de famille, à quoi ne parviendroit-on pas ?

v. 8. *Booz dit à Ruth : Ecoutez, ma fille, n'allez point dans un autre champ pour glâner, & ne partez point de ce lieu ; mais joignez-vous à mes filles,*
v. 9. *Et ſuivez par tout où on aura fait la moiſſon ; car j'ai commandé à mes gens que nul ne vous faſſe aucune peine : & quand même vous aurez ſoif, allez où ſont les vaiſſeaux, & buvez de l'eau dont mes gens boivent.*

Ces paroles de Booz à Ruth ſont toutes pleines d'inſtruction, & nous montrent véritablement la maniere de prier, & comme il faut devenir promptement fort intérieur. Il eſt de la derniere conſéquence de *ne point aller dans un autre champ*, & cela en deux manieres. Premierement, il lui enſeigne par là qu'il ne faut point

quitter la voie de l'intérieur, mais ſe tenir près du pere de famille par l'exercice de la préſence de Dieu ; & de plus, qu'il faut ſe tenir ferme à un même ſujet tant que l'on y trouve quelque nourriture. Les abeilles recueillent le miel ſur les fleurs, parce qu'elles les ſucent à loiſir : elles ne ſe contentent pas de les regarder, mais elles les ſavourent. C'eſt peu de regarder une vérité des yeux de l'eſprit ; il faut qu'elle ſerve plus à nourrir le cœur par le recueillement & le goût intérieur, que par le raiſonnement : mais lorſque l'on goûte une vérité, il ne faut pas ſautiller de l'une à l'autre ; mais ſavourer tant que l'on trouve une ſubſtance nourriſſante. Au commencement ce n'eſt qu'un épi que l'on cueille à la fois : la nourriture n'en paroît preſque pas : mais dans la ſuite, pluſieurs amaſſés ne laiſſent pas de faire quelque choſe de conſidérable ; & pour peu que l'on perſévere, on eſt bientôt introduit au rang des moiſſonneurs.

Elle eſt déja *jointe* dès le premier jour aux *filles du pere de famille.* On lui apprend comme il faut ſuivre l'oraiſon d'affection ; &, ſi l'on n'eſt pas encore dans une ſimple affection qui exclut tout diſcours, la ſuivre de près. Il veut de plus, qu'elle ſoit abreuvée *des mêmes eaux* que les ſervantes, qu'elle reçoive déja des conſolations pareilles à celles des ames qui ſervent depuis longtems. O bonté de Dieu à récompenſer ſitôt le déſir ſincere de le ſervir ! On peut bien dire que vous exaucez même la préparation du cœur. Il a plutôt exaucé ce cœur, que ce même cœur n'a conçu ce qu'il veut demander, & la maniere de le demander.

v. 10. *Ruth ſe proſternant le viſage contre terre, adora, & elle dit à Booz : d'où me vient ce bonheur, que*

j'aie trouvé grace devant vos yeux, & que vous daigniez me traiter favorablement, moi, qui suis une femme étrangere?

Si la bonté du pere de famille est grande envers Ruth, & s'il nous instruit de la maniere dont nous devons le prier par ce qu'il dit à Ruth; nous ne sommes pas moins instruits par la maniere dont elle reçoit les graces qu'il lui fait. *Elle se prosterne* premierement; ce qui nous marque que le véritable humble s'anéantit par les miséricordes que Dieu lui fait, loin de s'élever. Mais son humilité n'est point une humilité affectée: elle reçoit les graces que le pere de famille lui fait, quoi qu'elle s'en reconnoisse indigne. Elle est toute pleine de gratitude, & toute étonnée de se voir déja favorisée, y ayant si peu de tems qu'elle s'est donnée à Dieu, & qu'elle a suivi la voie de la perfection. Elle dit: *D'où me vient ce bonheur*, d'être gratifiée de mon Dieu au point que je la suis, moi qui lui étois comme *étrangere*, & qui ne le connoissois qu'à peine? Je ne commence pas plutôt à glaner dans son champ, qu'il me comble de faveurs, & me traite comme ses filles, qu'il y a longtems qui le servent.

v. 11. *Booz lui répondit: On m'a rapporté tout ce que vous avez fait à l'égard de votre belle-mere après la mort de votre mari; & de quelle sorte vous avez quitté vos parens & le pays où vous étiez née, pour venir parmi un peuple que vous ignoriez auparavant.*

La charité est toujours récompensée; & les personnes qui sont nées charitables & bienfaisantes, deviennent pour l'ordinaire personnes d'oraison, à moins qu'elles ne soient arrêtées

dans leur course par des directeurs ignorans, qui sous prétexte d'une fausse humilité, empêchent les ames courageuses d'aller aussi loin qu'elles doivent aller. La vraie humilité fait qu'on se croit à la vérité indigne de cette grace; mais elle ne fait pas refuser ces mêmes graces. La disposition prochaine à recevoir les miséricordes de Dieu, c'est la résolution efficace de *quitter* la terre de corruption & de péché pour venir avec le peuple intérieur. C'est un peuple qu'on *ignorera* toujours jusqu'à ce que l'on en soit du nombre.

v. 12. *Que le Seigneur vous rende le bien que vous avez fait; & puissiez-vous recevoir une pleine récompense du Seigneur le Dieu d'Israël, vers lequel vous êtes venue, & sous les ailes duquel vous avez cherché votre refuge!*

La plus grande *récompense* que l'on puisse *recevoir du Dieu d'Israël*, c'est qu'il introduise dans l'intérieur, qui est le pays du peuple de Dieu; & la grande récompense de la voie active est, d'être introduit dans la passive. C'est ce qui arrive d'ordinaire. Sitôt que l'on s'approche de Dieu, qu'on le cherche de tout son cœur & dans le cœur, que par un abandon total l'on vit *sous les ailes* de sa protection singuliere, & que l'on met en lui son *refuge*, n'en trouvant point hors de lui, on est comme un petit poussin, qui se met à couvert sous les ailes de sa mere. (*a*) Aussi Jésus-Christ se plaint de son peuple de ce qu'il a voulu les assembler sous ses ailes & leur donner une protection singuliere, mais qu'ils ne l'ont pas voulu.

v. 13. *Ruth lui répondit: J'ai trouvé grace devant vos*

(*a*) Matth. 23. v. 37.

yeux, mon Seigneur, de m'avoir ainſi conſolée, & d'avoir parlé au cœur de votre ſervante, qui ne mérite pas d'être une des filles qui vous ſervent.

Booz ne laiſſe point de doute à Ruth de la bonté qu'il a pour elle. Auſſi elle ne parle pas comme une perſonne qui ait la moindre défiance. Une ame que Dieu conſole de cette ſorte ne ſauroit douter pour ce moment qu'elle ne ſoit en ſa grace. Elle lui dit comme Ruth à Booz : *J'ai trouvé grace devant vos yeux, mon Seigneur*, & les miſéricordes que vous me faites, ne me laiſſent aucun lieu d'en douter. La *conſolation* que vous me donnez eſt ſi grande, que j'en ſuis dans l'étonnement : mais ce qui me convainc plus que tout le reſte de votre miſéricorde ſinguliere, c'eſt que *vous avez parlé au cœur de votre ſervante.*

Elle ſavoit déja que la marque de la filiation divine eſt ce parler du cœur. Celui qui écoute Dieu parlant en ſoi eſt heureux. C'eſt la grace qu'il fait à Jéruſalem, choiſie entre mille, que de (a) *lui parler au cœur*. Et pour faire voir que celle qui eſt aſſez heureuſe pour que Dieu lui parle au cœur, eſt favoriſée ſingulierement, elle ajoute : vous parlez à mon cœur, moi *qui ne méritois pas d'être au nombre de vos ſervantes.* Booz ne lui a rien dit, ſinon qu'elle ſeroit avec les filles qui le ſervent; cependant ſitôt qu'il parle à ſon cœur, elle dit, qu'il lui a fait une grace ſinguliere, elle qui ne méritoit pas d'être au nombre de ſes ſervantes. O mon Amour, ceux qui vous goûtent ſont vos enfans, c'eſt une nation qui vous eſt ſingulierement conſacrée !

v. 14. *Booz lui dit : Quand l'heure du manger ſera venue,*

(a) Iſa. 40. v. 2.

venez ici & mangez du pain, & trempez votre morceau dans le vinaigre. Elle s'aſſit donc au côté des moiſſonneurs, & prit de la boulie pour elle, & mangea ; elle en fut raſſaſiée, & garda le reſte.

Sitôt que vous avez parlé au cœur, ô mon divin Amour, vous donnez une ſainte hardieſſe. Il n'y a pas moyen de recueillir l'épi, mais il faut être aſſocié aux *moiſſonneurs*. L'oraiſon d'affection mêlée d'infuſion, qui eſt l'oraiſon des enfans, eſt d'abord donnée : auſſi eſt-il dit, qu'elle *s'aſſit auprès des moiſſonneurs & mangea de la boulie.* Elle devint enfant dès ce moment, mais de ces enfans à qui le Royaume du ciel eſt promis. D'où vient que le pere de famille ne lui dit pas, qu'elle mangeât de la boulie, mais du *pain trempé dans le vinaigre?* C'eſt que quoique Dieu ne promette à ſes ſerviteurs que le pain ſec & le vinaigre de l'affliction, il ne laiſſe pas de leur donner le lait des conſolations.

Il eſt dit *qu'elle en fut raſſaſiée & qu'elle* ſerra *les reſtes.* Comment ſerrer des reſtes de la boulie ? C'eſt qu'elle ne ſe raſſaſia pas ſeulement dans ce moment de la conſolation & du ſoutien qui lui fut donné, mais elle en conſerva la faveur : elle en profite ; comme une ame pénétrée de la préſence de Dieu, eſt non-ſeulement raſſaſiée par cette divine nourriture dans le tems de l'oraiſon, (qui eſt proprement celui de la réfection ſpirituelle,) mais de plus, elle en conſerve l'onction, qu'elle répand ſur toutes ſes actions, ce qui les ſanctifie & les rend vivantes & animées.

v. 15. *Elle ſe leva de là pour continuer à recueillir les épis. Or Booz donna cet ordre à ſes gens : quand elle*

voudroit couper l'orge avec vous, vous ne l'empêcherez point;

v. 16. *Mais vous jetterez exprès des épis de vos javelles, & laissez-en sur le champ, afin qu'elle n'ait point de honte de les recueillir, & qu'on ne lui parle jamais de ce qu'elle aura ramassé.*

Les consolations que reçut Ruth du pere de famille ne l'empêcherent pas de *continuer son travail* avec la même fidélité qu'auparavant. Il faut de même dans le commencement de la vie spirituelle recevoir la consolation que Dieu donne lors qu'il la donne, s'en nourrir, & en conserver les restes; mais il faut travailler avec la même fidélité lorsque la réfection spirituelle est faite. C'est là la fidélité de ce degré : travailler dans le tems destiné pour cela, & se reposer & se nourrir lorsque le pere de famille nous donne ce qui est nécessaire.

Le pere de famille l'associe déja à ceux qui moissonnent, & la voilà montée d'un degré : il soulage même son travail, rendant la récolte plus abondante, la laissant profiter du travail de ses domestiques. C'est alors que l'invocation des saints & le secours des saints est d'un grand goût pour l'ame.

v. 17. *Elle amassa donc dans le champ jusqu'au soir; & ayant battu avec une verge les épis qu'elle avoit recueillis, & en ayant tiré le grain, elle trouva environ la mesure d'un éphi d'orge, c'est-à-dire, trois boisseaux.*

Après avoir battu ce qu'elle avoit recueilli, elle trouva *une mesure* qui en comprenoit *trois*. Ceci est très-significatif. L'ame qui travaille infatigablement dans son degré d'activité, ne voit pas d'abord son travail ni ce qu'elle a amassé; mais

quand ce vient *sur le soir*, sur la fin de ce degré, qu'elle a *battu* & séparé *le grain* d'avec la paille, ôté le vil du précieux, que son travail est accompli, elle trouve alors que le travail l'a rendue plus simple. Et comment? C'est que les trois vertus théologales par l'exercice de l'oraison s'emparent des trois puissances de l'ame, les réduisant en unité.

v. 18. *S'en étant retournée chargée à la ville, elle les montra à sa belle-mere; elle lui présenta aussi des restes de ce qu'elle avoit mangé, dont elle avoit été rassasiée.*

Il n'y a rien de plus fidele que Ruth dans toute sa conduite. Elle rend à sa mere spirituelle un compte très-exact; elle s'en *retourne chargée* des miséricordes du pere de famille & de son travail. La bonté de Dieu est si grande dans ce commencement, où l'ame est encore foible, qu'il en use avec elle comme si elle travailloit beaucoup, & que tout fut de son travail. Il y a bien plus néanmoins du côté de la grace que de son opération. Le pere de famille veut qu'on laisse tomber exprès des épis, afin qu'elle ait le plaisir de les ramasser. Ne pouvoit-il pas lui donner du bled, comme il fit dans la suite? Mais c'est qu'il condescend à la foiblesse de ce degré, où l'on n'estime que ce que l'on fait. Dieu cache ses bienfaits d'une maniere charmante.

Elle *montre tout à sa belle-mere*, lui rendant un fidele compte, & ne faisant nulle réserve propriétaire; elle lui dit qu'elle avoit été *rassasiée*.

v. 19. *Sa belle-mere lui dit : Où avez-vous glané aujourd'hui, & où avez-vous travaillé? Béni soit celui qui a eu pitié de vous. Ruth lui marqua celui dans le champ*

duquel elle avoit glané, & lui dit que cet homme s'appelloit Booz.

La belle-mere inſtruite vit bien qu'il y avoit de la grace, & que la grace ſurpaſſoit le travail; ce qui eſt très-facile à diſcerner par une perſonne expérimentée. C'eſt pourquoi elle lui demande: *Où elle a travaillé?* C'eſt comme ſi elle lui diſoit: De quelle maniere avez-vous fait oraiſon? Ne s'eſt-il rien paſſé d'extraordinaire? Je bénis Dieu, dont la bonté eſt ſi infinie qu'il *a eu pitié de vous.* Il ne vous a pas laiſſé travailler beaucoup de tems & avec peu de fruit, comme font bien d'autres: mais il vous a donné beaucoup plus que vous ne deviez eſpérer.

V. 20. *Noëmi lui répondit: Qu'il ſoit béni du Seigneur; car il a gardé pour les morts la même bonne volonté qu'il a eue pour les vivans. Et elle ajouta: Cet homme eſt notre proche parent.*

Après que Ruth lui eût raconté ce qui s'étoit paſſé, & qu'elle lui eût nommé *Booz*, qui eſt la figure de Jéſus-Chriſt, Epoux ſacré de nos ames, ainſi qu'il en étoit le pere; Noëmi lui répondit ces belles paroles: *Qu'il ſoit béni du Seigneur! il a gardé pour les morts la même bonne volonté qu'il a eue pour les vivans.* C'eſt comme ſi ſentant l'état préſent où ſon ame étoit réduite, qui étoit un état de mort, & ſe ſouvenant en même tems des jours de ſa premiere beauté, & des miſéricordes qu'il faiſoit à ſa belle-fille, elle avoit preſſenti dans ce moment le principe de la nouvelle vie, qui tient beaucoup de la naiſſance dans la vie ſpirituelle, avec une diſtance auſſi grande néanmoins que celle d'un enfant à un homme reſſuſcité. Béni ſoit, dit-elle, celui de qui la bonne volonté retire les morts du tombeau, & leur fait les mêmes graces qu'à ceux qui ſont vivans dans la voie de l'eſprit.

Elle ajoute: *Cet homme eſt notre proche parent.* C'eſt le tems de porter les jeunes ames à ſe confier à Jéſus-Chriſt. Que ne doivent-elles pas attendre de ſa bonté, depuis qu'il s'eſt fait notre frere épouſant la nature humaine?

V. 21. *Ruth lui dit: Il m'a donné ordre encore de me joindre à ſes moiſſonneurs juſqu'à-ce qu'il ait recueilli tous ſes grains.*

Elle lui raconte encore les circonſtances des graces qui lui ont été faites. C'eſt comme ſi elle lui diſoit: Non content des miſéricordes qu'il m'a faites dans mon degré, me laiſſant recueillir en paix les épis, il m'a de plus élevée au rang de ſes *moiſſonneurs*, qui ſans beaucoup de travail ont les mains pleines, & qui, comme dit (a) l'Ecriture, *portent avec allégreſſe leurs gerbes dans leurs mains.* L'oraiſon d'affection eſt très-bien comparée à la moiſſon, ainſi que la méditation à la glane: car dans celle-ci il y a bien de la peine & peu de fruit; & dans l'autre un ſeul coup remplit les mains. C'eſt comme une ſimple affection, qui remplit d'abord le cœur & lui donne de quoi ſe nourrir pour quelque tems avec beaucoup de douceur & de ſuavité.

D'où vient qu'elle dit, que Booz la met au rang de ſes moiſſonneurs *juſqu'à-ce qu'il ait recueilli tous ſes grains?* C'eſt-à-dire, qu'il faut que chacun agiſſe ſelon la meſure du don qu'il a reçu du Seigneur: mais auſſi lorſqu'il plait à ce divin Pere de nous faire jouir du repos de notre travail, ce ſeroit une folie de vouloir encore moiſſonner; & moiſſonnant contre ſon ordre &

(a) Pſ. 125. v. 6.

ſa volonté, au lieu de recueillir du grain, nous n'aurions que du chaume.

V. 22. *Sa belle-mere lui répondit : Il vaut mieux, ma fille, que vous alliez moiſſonner parmi les filles de cet homme, de peur que quelqu'un ne vous faſſe de la peine dans le champ d'un autre.*

Cette inſtruction eſt admirable. *Il vaut mieux*, dit ſa mere ſpirituelle, *que vous moiſſonniez* avec lés ſervantes de cet homme, *que d'aller dans un autre champ*. Elle lui fait entendre qu'il eſt (*a*) plus avantageux d'être la derniere dans la maiſon de Dieu, que d'habiter dans le tabernacle des pécheurs. Elle veut encore lui apprendre par là, que l'oraiſon d'affection eſt plus utile que la méditation, & qu'il y a moins de peine.

V. 23. *Elle ſe joignit donc aux filles de Booz, & continua d'aller avec elles à la moiſſon, juſqu'à-ce que les orges & les blés euſſent été mis dans les greniers.*

Ruth ne fit pas comme les perſonnes entêtées de leur maniere d'agir, qui craignent toujours de quitter ce qu'ils ont entrepris de faire, mais avec un courage très-grand elle ſe met au rang des *moiſſonneurs* ſans retourner glaner, & elle y perſévére ſans changer de conduite, *juſqu'à-ce que* le travail que le pere de famille déſiroit d'elle fut achevé, que *le grain fut mis dans les greniers*, & qu'il n'y eût plus qu'à ſe repoſer & ſe nourrir de ces fruits.

CHAPITRE III.

V. 1. *Ruth étant revenue trouver ſa belle-mere, Noëmi lui dit : Ma fille ; je penſe à vous mettre en repos, & je vous pourvoirai d'une telle ſorte que vous ſerez bien.*

(*a*) Pſ. 83. v. 11.

Ruth

RUTH après avoir accompli ce que Dieu vouloit d'elle, connut fort bien que l'ouvrage étoit achevé. Car l'ame ſent par la tendance qui lui eſt donnée au repos, & par l'impuiſſance où elle eſt miſe de travailler davantage, qu'il n'y a plus rien à faire pour elle avec les moiſſonneurs. Mais comme elle ne fait rien ſans le conſeil de ſa mere ſpirituelle, elle la *vint retrouver*. L'Ecriture toujours admirable dans toutes ſes circonſtances, ne dit point, comme les autres fois, qu'elle rendit aucun compte particulier à Noëmi ; mais ſeulement qu'elle revînt la trouver ; ce qui nous apprend qu'elle commençoit déja d'être ſimple, & de ne pouvoir preſque plus rien dire ; ce qui eſt une marque qu'il eſt tems d'introduire l'ame dans le repos ſacré. Auſſi Noëmi, comme une très-habile mere ſpirituelle, lui dit : *Ma fille, je penſe* aux moyens *de vous mettre en repos*, parce que je vois bien que le travail n'eſt plus de ſaiſon pour vous. Il faut commencer à vous repoſer auprès de Dieu. Ce ſera là que toutes vos œuvres vous ſuivront. Je vous aſſure que *je vous pourvoirai d'une telle ſorte que vous ſerez bien* : parce que ce repos n'eſt point une ſtérilité ni un deſſéchement ; mais c'eſt un repos plein, onctueux & raſſaſiant, où il ne manque rien. Vous aurez dans votre repos une nourriture ſubſtantielle, conforme à votre degré ; enſorte que quoique vous paroiſſiez ne rien faire, vous ne manquerez cependant de quoi que ce ſoit.

V. 2. *Booz, aux filles duquel vous vous êtes jointe dans le champ, eſt notre proche parent, & il vannera cette nuit ſon orge dans l'aire.*

Elle lui enfeigne l'amour de Jéfus-Chrift pour fes ames fes Epoufes ; & que depuis qu'il s'eft fait notre frere, il n'y a rien qu'on ne doive efpérer de fa bonté. Elle lui fait concevoir qu'étant Juge fouverain du ciel & de la terre, c'eft lui, comme remarque l'Evangile, (a) qui ayant *le van en main, vanne le bon grain & en ôte la paille, qu'il jette au feu.* Il fait cela au moment de *la nuit* de la mort, & c'eft une conduite générale fur tous les hommes.

Mais outre cela, il tient cette conduite particuliere pour les ames qu'il choifit pour fes époufes. Il *vanne durant la nuit* de la foi, ou plutôt, il fait ici la premiere purification, qui eft celle qui introduit l'ame de l'oraifon d'affection dans la foi paffive. C'eft que véritablement le divin pere de famille fépare la paille du bon grain, ôtant tous péchés volontaires, & ne laiffant que le grain pur. On dira : S'il en eft ainfi, l'ame eft donc dès lors purifiée, & n'a plus befoin d'autre purification. Cela n'eft pas. Elle eft purifiée extérieurement, les dehors font effuyés, comme l'orge vanné eft féparé de la petite paille qui lui fert de couverture. Mais qu'il y a bien d'autres purifications à fouffrir! Et pour faire voir qu'il n'eft parlé ici que du premier degré qui tient encore un peu de l'activité, Noëmi ajoute :

v. 3. *Lavez-vous donc, parfumez-vous d'huile de fenteur ; & prenez vos plus beaux habits, & allez à fon aire. Que Booz ne vous voie point jufqu'à-ce qu'il ait achevé de boire & de manger.*

C'eft comme fi elle difoit : Travaillez autant qu'il eft en vous à vous purifier, fecondée d'une grace fi abondante. *Lavez-vous :* ce qui marque

(a) Matth. 3. v. 12.

encore une purification fuperficielle, qui fe fait par une attention fur foi-même. Elle lui confeille de plus de *fe parfumer d'huile de fenteur ;* c'eft-à-dire, de fe compofer de telle forte par fa modeftie extérieure, qu'étant la bonne odeur de Jéfus-Chrift, elle puiffe fervir aux autres d'exemple & de modele. Ornez-vous de toutes les vertus que vous pourrez pratiquer, & *allez* enfuite *en l'aire.* Pourquoi lui dit-elle d'aller enfuite dans l'aire ? C'eft pour nous apprendre qu'après avoir fait les démarches qui font ici marquées, qui eft tout ce que nous pouvons faire de notre côté aidés de la grace ; il faut aller au pere de famille afin qu'il nous purifie lui-même felon fes volontés. Ce degré eft donc un mêlange de purification active & paffive.

Noëmi dit à Ruth, qu'elle ne fe montre point, *jufqu'à-ce que Booz ait achevé de boire & de manger.* Ceci nous apprend que quoique nous foyons la bonne odeur de Jéfus-Chrift, parfumés de mille vertus, ce n'eft point encore le tems de fe produire au-dehors, jufqu'à-ce que le pere de famille ait achevé de boire & de manger, c'eft-à-dire, qu'il nous ait abforbés & fait paffer en lui. Jéfus-Chrift (a) n'appelloit-il pas *manger* lorfqu'il enfeignoit la Samaritaine à devenir intérieure? Et ne dit-il pas alors à fes Apôtres : „ J'ai une autre viande que vous ne connoiffez pas ? " Cette viande eft de faire paffer les ames en moi, & je ne ferai jamais raffafié que cela ne foit de la forte. Ceci eft foutenu de ce qu'il dit ailleurs à fes Apôtres : (b) *J'ai une pâque à manger avec vous : qu'il me tarde qu'elle n'arrive ;* parlant de ce paffage admirable qu'il défiroit d'eux pour être fa nourriture, qui

(a) Jean 4. v. 32. (b) Luc 22. v. 15.

n'étoit autre que de les transformer en ſoi par amour.

Noëmi ajoute : Prenez garde *qu'il ne vous voie point* juſqu'à ce tems. Soyez ſi petite, ſi cachée, ſi perdue, qu'il ne ſoit fait aucune mention de vous.

v. 4. *Quand il s'en ira pour dormir, remarquez le lieu où il dormira ; & y étant venue, vous découvrirez la couverture dont il ſera couvert du côté des pieds, & vous vous jetterez là, & y dormirez. Après cela il vous dira lui-même ce que vous devez faire.*

C'eſt comme ſi Noëmi diſoit : Lorſqu'il aura mis le ſommeil dans vos puiſſances, c'eſt dans ce tems qu'il *dormira ;* car il faut concevoir que Dieu ne ſe repoſe véritablement en nous que lorſque nous ſavons nous repoſer en lui : c'eſt ſon repos qui fait le nôtre. C'eſt ce qui rend ce repos toujours fécond, loin d'être une fainéantiſe, comme quantité de perſonnes ſe l'imaginent. Il n'eſt pas dit de s'en aller repoſer ailleurs, mais de *dormir au lieu où il dormira*, trouvant ſon repos en lui. (*a*) *Montrez-moi*, ô mon Amour, *où vous repoſez dans le midi.* Je me repoſe, dit-il, dans le ſein de mon Pere, c'eſt où je vous invite de me venir trouver. Ce n'eſt pas dans votre repos qu'il faut vous repoſer ; mais il faut jouir de mon repos en moi. C'eſt l'inſtruction que Noëmi donnoit à Ruth.

De quelle maniere veut-elle qu'elle repoſe ? Il n'y a aucune circonſtance qui ne ſoit admirable. *Vous découvrirez*, dit-elle, *la couverture dont il ſera couvert.* C'eſt comme ſi elle lui diſoit : ſans vous arrêter ſeulement à ſon humanité, péné-

(*a*) Cant. I. v. 6.

trez *la moëlle du cedre*, & montez à ſa Divinité par une vue obſcure & générale : car le véritable repos de ce degré eſt comme celui d'une perſonne qui dans la nuit eſt auprès de celui qu'elle aime ; elle ſait que c'eſt lui, elle ne le peut ignorer, quoiqu'elle ne le voie pas ; elle ſe cache ſous ſon manteau, étant à couvert ſous ſa protection toute amoureuſe ; ſon amour, plein de confiance, lui donne la hardieſſe de lever le manteau, & de ſe coucher auprès du bien aimé. Sa confiance néanmoins n'eſt point ſuperbe ; elle n'empêche pas ſon humilité. Ce qui nous fait voir, que les vertus qui paroiſſent contraires s'accordent très-bien dans une ame comme celle-là. Il faut donc que la confiance nous porte à nous unir à Jéſus-Chriſt avec amour ; mais il faut en même tems demeurer *à ſes pieds*, anéantis, & nous taire. Noëmi ne dit point à Ruth de parler ; mais elle l'aſſure, que ſans faire autre choſe que de s'approcher de lui dans un anéantiſſement plein de confiance, *il lui apprendra* lui-même *ce qu'elle doit faire.* C'eſt, ô mon Amour, dans ce repos ſacré que vous enſeignez l'ame à petit bruit, & que vous lui apprenez à faire votre volonté.

v. 5. *Ruth lui répondit : Je ferai tout ce que vous me commanderez.*

v. 6. *Elle alla donc à l'aire, & elle fit tout ce que ſa belle-mere lui avoit commandé.*

L'obéiſſance de Ruth eſt admirable. Elle ne raiſonne point ſur le commandement que lui fait ſa belle-mere. La pierre de touche de cet état eſt, l'obéiſſance aveugle & ſans raiſonnement aux commandemens de Dieu & à ceux des perſonnes qu'il nous donne pour guides. Si elle avoit raiſonné, n'auroit-elle pas trouvé ce commandement

téméraire & injurieux à son honneur ? N'auroit-elle pas appréhendé d'être trompée ; & qu'une action si éloignée de la maniere d'agir, n'eût attiré sur elle la colere du pere de famille plutôt que sa protection ? Non seulement elle dit à sa belle-mere qu'elle fera ce qu'elle lui ordonne ; mais elle l'exécute avec la derniere fidélité sans en omettre la moindre circonstance. Qui est-ce qui obéit de cette sorte ? Les ames les plus fidelles sont celles qui promettent d'abord de faire ce qu'on leur ordonne. Mais qui ne recule pas dans l'exécution ? La réflexion vient, qui empêche souvent de rien faire de ce qu'on s'étoit proposé, ou du moins qui en fait omettre la plus grande partie. Mais Ruth, parfait modele d'une ame toute propre à faire un grand progrès en peu de tems, n'hésite point, ne se plaint pas de la dureté du commandement ; il ne lui paroit pas même une répugnance, mais une obéissance aveugle.

v. 7. *Et lorsque Booz après avoir bû & mangé, étant devenu plus gai, s'en alla dormir près d'un tas de gerbes, elle vint tout doucement : & ayant découvert sa couverture du côté des pieds, elle se coucha là.*

Jésus-Christ est très-bien comparé à Noë, qui ayant bu du vin que son amour lui avoit préparé, parut nud sur la croix à la vue de ses propres enfans. Booz en est aussi une belle figure. Rien ne le contente davantage que de trouver des ames assez simples & petites pour lui servir de nourriture ; parce que comme sa viande est de faire la volonté de son Pere, aussi il ne se nourrit que des ames soumises à tous ses vouloirs ; & ce sont celles-là qu'il change en soi. Comme il a voulu être le modele lui-même de tout ce qu'il vou-

loit faire de nous & pour nous, il s'est nourri lui-même de sa chair & de son sang ; afin qu'en nous en nourrissant, il nous apprit aussi qu'il falloit que nous lui servissions de nourriture, & que nous passassions en lui comme il doit passer en nous, suivant ces belles paroles : (*a*) *Passez en moi vous tous qui me désirez avec ardeur.* Et c'est ce passage de l'ame en lui qui le remplit de joie en même tems que notre cœur en est comblé.

Mais où est l'endroit où vous reposez dans la nuit, c'est-à-dire, sur terre ? Ne parlant pas du repos éternel du midi, qui est le sein de votre Pere, mais du repos de la nuit de votre humanité ? Vous reposez *sur les gerbes*, c'est-à-dire, dans les ames qui ayant épuisé toutes leurs forces actives, ne peuvent plus faire autre chose que de se reposer auprès de vous de toutes les œuvres. Mais s'il repose là, cet Amant des ames, l'ame son épouse y *repose* aussi avec lui ; elle y repose à l'ombre de sa protection, pleine de foi & d'humilité.

v. 8. *Sur le minuit Booz fut effrayé & se troubla, voyant une femme couchée à ses pieds.*

v. 9. *Et il lui dit : Qui êtes-vous ? Elle lui répondit : Je suis Ruth votre servante. Etendez votre couverture sur votre servante ; parce que vous êtes mon proche parent.*

Booz *se troubla voyant une femme couchée à ses pieds.* Il est dit (*b*) dans l'Evangile que *Jésus-Christ se troubla.* D'où vient ce trouble ? C'est un trouble causé par la connoissance de l'avenir. Jésus-Christ voyoit ce que lui devoit coûter l'amour qu'il avoit pour la nature humaine son épouse. Booz frémit en Jésus-Christ, & par anticipation ;

(*a*) Eccles. 24. v. 26. (*b*) Jean 12. v. 27. & ch. 13. v. 21.

parce que Jésus-Christ, Sauveur, étoit renfermé dans l'alliance qu'il alloit faire avec cette femme. Jésus-Christ, comme Dieu, d'impassible qu'il étoit, devient souffrant en épousant notre nature.

D'où vient que Booz demande à cette femme: *Qui elle est?* C'est pour nous donner à connoître que Jésus-Christ fait quelquefois semblant de ne pas connoître une ame. Il veut avoir le plaisir, comme avec la Cananéenne, de faire demander & dire ce qu'il veut accorder.

Dieu, dans le commencement du monde, demanda à Adam après son péché: où es-tu? Il le cherche; & il fuit. Booz demande à cette femme, qui elle est? C'est comme s'il lui disoit par esprit de prophétie: qu'ès-tu devenue, ô nature humaine? Tu ès déchue de ma grace & de ma miséricorde; cependant je veux ton salut. Je ne puis te sauver qu'en t'épousant. Celle qui étoit libre est esclave; & il faut que je me fasse esclave, pour la rendre libre. Elle lui répondit: *Je suis Ruth, votre servante:* j'avoue que je ne suis pas digne que vous m'épousiez, ô divin Verbe, je suis votre servante, née pour vous servir. Puis par un esprit de prophétie elle lui dit: *Etendez* l'ombre *de votre* protection; (parlant comme en Marie, que Dieu Saint Esprit me couvre de son ombre!) *parce que vous êtes mon proche parent.* Vous êtes mon parent, puisque vous m'avez déja épousée dans le décret éternel & dans la volonté que vous en avez eue dès le commencement du monde. J'espere, ô divin Emanuel, que vous ne tarderez pas à venir.

Tout le désir d'une ame qui connoît un peu Jésus-Christ, & qui l'aime, est d'être unie à lui. Cependant la nature en frémit; mais elle ne frémit que *dans la minuit*, c'est-à-dire, dans la plus forte obscurité, parce qu'alors le mystere de la grace de Jésus-Christ lui est caché pour quelque tems.

v. 10. *Booz lui dit: Ma fille, que le Seigneur vous bénisse! cette derniere bonté que vous témoignez passe encore la premiere; parce que vous n'avez point été chercher des jeunes gens, ou pauvres ou riches.*

D'où vient que Booz dit à Ruth, que *cette derniere bonté surpasse* de beaucoup *la premiere;* car il paroît que celle qu'elle avoit témoignée auparavant, étoit toute autre? C'est que cet état de reposer dans son humiliation, est préférable à tout autre; d'y reposer, dis-je, *sans aller chercher* du secours, ni dans les personnes peu expérimentées, désignées par les *jeunes gens;* ou dans *les pauvres ou riches*: les riches sont les personnes favorisées de Dieu; les pauvres, celles qui commencent à être dénuées. Rien ne plait tant à Dieu que la fidélité d'une ame de cet état pour ne chercher aucun secours hors de lui, si ce n'est vers la personne qu'il nous a donnée lui-même pour notre conduite.

Il y a de deux sortes de personnes qui manquent de fidélité dans le tems des ténèbres & de l'humiliation: les unes vont chercher & consulter par tout; & celles-là ne manquent jamais de se dérouter, & souvent de tout quitter par la multitude des conseils. Les autres au contraire se nuisent beaucoup se tenant fermes en elles-mêmes; & n'ayant pas assez de petitesse pour rendre un compte exact aux personnes qui les conduisent, elles se font beaucoup de tort, & demeurent souvent arrêtées sans avancer. Il ne faut

point chercher des conſeils ni des conſolations inutiles : mais il faut avoir aſſez de petiteſſe pour ne rien cacher à ceux que Jéſus-Chriſt nous a donnés ; & cette pratique attire beaucoup de graces.

v. 11. *Ne craignez donc point ; je ferai tout ce que vous m'avez dit. Car tout le peuple de cette ville ſait que vous êtes une femme de cœur.*

Jéſus-Chriſt dit à l'ame : *Ne craignez point* ; & il lui donne par ces paroles une paix ferme & invariable ? D'où vient que Booz dit à Ruth : ne craignez point ; car elle n'a fait paroître aucune crainte ; au contraire, beaucoup de hardieſſe ? C'eſt pour nous apprendre que quelque courage qu'une ame puiſſe avoir, on ne laiſſe pas de craindre dans la ſuite, ſur-tout après la réflexion. Si Jéſus-Chriſt ne diſoit à l'ame ces paroles : ne craignez point, ſa hardieſſe ſe changeroit en timidité ; mais les paroles de Jéſus-Chriſt ſont efficaces, enſorte qu'on ne peut plus craindre, quand il l'a dit.

v. 12. *Pour moi je ne déſavoue pas que je ſuis parent ; mais il y en a un plus proche que moi.*

Ce verſet, qui paroît embarraſſant après ce que je viens de dire, a cependant un ſens très-propre. Il nous eſt montré par là, que quelque déſir que Jéſus-Chriſt ait de notre perfection, il n'y travaille cependant efficacément que lorſque nous lui cédons les droits que nous avons ſur nous-mêmes, & c'eſt le droit de notre liberté, qu'il faut remettre entre les mains de notre Epoux ſacré, afin qu'il nous façonne à ſa mode, & nous rende propre à lui être unis.

v. 13. *Repoſez-vous cette nuit : & auſſi-tôt que le matin ſera venu, s'il veut vous retenir par ſon droit de parenté, à la bonne heure : que s'il ne le veut pas, je vous jure par le Seigneur, qu'indubitablement je vous prendrai. Dormez-là juſqu'au matin.*

Pour bien comprendre ceci, il faut ſavoir, qu'il y a le ſacrifice des *vêpres* & celui du *matin*. Le ſacrifice des vêpres eſt un ſacrifice tout paſſif & de pure ſouffrance. Le ſacrifice du matin eſt un ſacrifice libre & de la volonté.

Jéſus-Chriſt, parfait modele de tous les ſacrifices, les a fait tous deux. Dans le ſacrifice du *matin* il a dit : (*a*) *Me voici* ; faiſant un ſacrifice de ſa volonté & de ſa liberté : après avoir dit : *Il eſt écrit de moi*, (c'eſt là le décret éternel ;) *que je ferai votre volonté* ; ſuit l'immolation volontaire de la liberté : j'ai dit, me voici : c'eſt donc un ſacrifice volontaire que le ſacrifice du matin, où il y a de l'activité de notre part. Mais dans le ſacrifice du ſoir de Jéſus-Chriſt, qui fut le ſacrifice de la croix, il ne s'offre point, il ne fait nulle immolation ; mais il ſouffre paſſivement tout ce qu'on lui fait ſouffrir. Son ſacrifice du ſoir, étoit volontaire à cauſe de l'immolation du ſacrifice du matin : il étoit en même tems néceſſaire ; parce que s'étant une fois livré & abandonné ſelon le décret éternel, il falloit néceſſairement que le ſacrifice ſe conſommât.

C'eſt pour cela que Booz dit à Ruth : *Repoſez-vous le ſoir*. Car il n'y a rien à faire dans le ſoir de l'humiliation que de ſouffrir ce que l'on nous fait : *mais dans le matin*, il faudra vous immoler vous-même librement : *S'il veut vous retenir*, &c.

(*a*) Pſ. 39. v. 8, 9. Hébr. 10. v. 7.

c'eſt comme s'il lui diſoit : vous êtes encore libre de choiſir, (ainſi qu'il eſt dit de Jéſus-Chriſt, qu'il lui fut (*a*) *propoſé la joie ou la croix* ;) c'eſt dis-je, comme dire à cette ame : vous êtes encore libre de reſter en vous-même ; ce qui ſeroit que je ne pourrois vous épouſer : mais ſi étant abandonnée de ce vous-même, qui eſt un obſtacle entier à m'épouſer, vous voulez bien venir à moi par la perte de tout le reſte, *je vous jure qu'indubitablement je vous prendrai* pour être avec moi où je ſuis : je vous prendrai, & vous recevrai *pour mon épouſe*. (*b*) *Je vous épouſerai en foi, je vous épouſerai pour jamais*. Mais repoſez-vous juſqu'à ce que l'heure de l'immolation ſoit venue, *dormez* dans le ſacrifice du ſoir de votre humiliation.

v. 14. *Elle dormit donc à ſes pieds juſqu'à ce que la nuit fut paſſée ; & elle ſe leva le matin avant que les hommes ſe puſſent entre-connoître. Booz lui dit encore : Prenez bien garde que perſonne ne ſache que vous ſoyez venue ici.*

Il n'y a pas une circonſtance qui ne ſoit admirable. Elle ſe repoſa dans ſon humilité. Tant que la nuit de la foi dure, il n'y a que cela à faire. Elle *ſe leve* néanmoins *dès le matin* ; & voici le ſacrifice du matin : *avant que les hommes puſſent ſe connoître les uns les autres* : ce qui marque un ſacrifice implicite de tout ſoi-même entre les mains de Dieu, ſans avoir aucune vue en détail de ce que Dieu veut, autrement qu'en gros une immolation de tout ce que Dieu peut vouloir. Le matin du ſacrifice eſt encore en nudité & obſcurité. Ce n'eſt plus la nuit, c'eſt le matin : mais il n'y a pas aſſez de lumiere pour diſcerner

(*a*) Hébr. 12. v. 2. (*b*) Oſée 2. v. 19, 20.

les objets, c'eſt donc une vue confuſe & générale des choſes. C'eſt de cette maniere que Dieu veut que nous nous immolions. S'il nous faiſoit voir en détail les ſuites de l'immolation, nous n'aurions peut-être pas le courage de la faire.

v. 15. *Et il ajouta : Etendez le manteau que vous avez ſur vous, & tenez-le bien des deux mains. Ruth l'ayant étendu & le tenant, il lui meſura ſix boiſſeaux d'orge, & les mit dedans ; & les portant ſur elle, elle retourna à la ville.*

Quoiqu'il ſemble que Ruth n'ait fait que ſe repoſer, elle s'en va cependant chargée des bienfaits du pere de famille. De même une ame qui ſemble ne rien faire dans le repos de l'oraiſon, s'en retourne chargée de mille bienfaits. Tout le travail de Ruth en glanant ne lui avoit valu que trois meſures d'orge ; & le repos de cette nuit lui vaut le double.

v. 16. *Elle vint trouver ſa belle-mere, qui lui dit : Ma fille, qu'avez-vous fait ? Elle lui raconta tout ce que Booz avoit fait pour elle.*

v. 17. *Et elle lui dit : Voilà les ſix boiſſeaux d'orge qu'il m'a donnés, en me diſant : Je ne veux pas que vous retourniez les mains vides vers votre belle-mere.*

Cette demande de la belle-mere eſt un compte qu'elle fait rendre à Ruth du profit qu'elle a tiré de cette nouvelle maniere d'agir. Elle lui dit exactement tout ce qui s'étoit paſſé, & comme le pere de famille ne vouloit pas *qu'elle retournât* vide. Lorſque l'on eſt dans le repos de l'oraiſon, ſur-tout de celle de foi, on ne s'apperçoit de rien tant que l'oraiſon dure ; néanmoins dans la ſuite, & lorſqu'il faut le dire, l'ame trouve qu'il lui a

été manifesté mille biens qu'elle ne connoiſſoit pas : elle n'eſt *point vide* dans ſa manifeſtation, quoiqu'elle le ſoit quant au ſentiment de la poſſeſſion. Dieu en uſe de la ſorte afin que l'ame ne s'arrête pour quoi que ce ſoit, & qu'elle ne laiſſe pas d'être inſtruite.

V. 18. *Noëmi lui dit : Attendez, ma fille, juſqu'à ce que nous voyons à quoi ſe terminera cette affaire ; car Booz étant ce qu'il eſt, n'aura point de repos qu'il n'ait accompli tout ce qu'il a dit.*

Quoique Dieu promette à l'ame de l'épouſer en foi & pour jamais, & que cette grace en ſuppoſe une infinité d'autres ; qu'il ne le puiſſe jamais faire qu'à condition que nous ſortirons de la corruption d'Adam, & que nous lui donnerons tous les droits que nous avons ſur nous mêmes ; cependant après le ſimple acquieſcement, qui eſt comme dire : Me voici ; il n'y a rien à faire de notre part pour avancer un ſi grand bien. Tout ce que nous ferions nous nuiroit. Il faut demeurer en repos, *attendant* que Dieu exécute ce qu'il a promis. Ses promeſſes ſont infaillibles, & elles ne manquent jamais de *s'accomplir*, *étant ce qu'il eſt :* ſon dire eſt faire, & ſa parole eſt toujours opérante. Il eſt néceſſaire d'être inſtruit que quoique Dieu promette bien des choſes, & qu'il les faſſe connoître long-tems avant qu'elles arrivent, il ne les fait pas connoître de la ſorte afin que l'on travaille à leur accompliſſement. Il faut attendre tout de la bonté de Dieu, ſans même l'attendre ni s'en occuper. Il ne faut pas non plus s'en décourager, lorſqu'elles ne ſe font pas auſſi promptement qu'on ſe l'étoit imaginé.

CHAPITRE IV.

V. 1. *Booz alla donc à la porte de la ville & s'y aſſit : & voyant paſſer ce parent dont il a été parlé auparavant, il lui dit en l'appellant par ſon nom : Venez un peu & aſſeyez-vous ici. Il vint donc & il s'aſſit.*

QUOI qu'il ſemble que ce ſoit une choſe qui dépende de nous, que de ſortir de nous-mêmes, il faut pourtant que ce ſoit le pere de famille qui le faſſe. Ce que nous devons faire de notre côté eſt de n'y apporter aucun obſtacle. Cet *appel* de Booz marque cette voix puiſſante de Dieu, qui exécute ſes deſſeins. Mais de quelle maniere ? Eſt-ce dans le trouble & l'inquiétude ? Non, c'eſt dans le repos. C'eſt pourquoi il eſt marqué qu'*il s'aſſit*. Si nous conſidérions tout ce qui s'eſt paſſé juſqu'à préſent, nous verrions que tout s'exécute preſque dans le repos, à la réſerve des premiers travaux.

V. 3. *Après qu'ils furent aſſis, il parla à ſon parent de cette ſorte. Noëmi, qui eſt revenue du pays de Moab, doit vendre une partie du champ d'Elimelech notre parent.*

D'où vient que Booz parle ici de la *vente d'un champ*, & qu'il n'en a point été du tout parlé dans cette hiſtoire ? Ceci eſt fort myſtérieux, & vient fort bien à notre ſujet. Nous n'avons d'appartenant à nous que notre liberté. C'eſt un bien qui vient de nos peres ; puiſque Dieu l'a donnée à tous les hommes en la perſonne d'Adam. C'eſt ce *champ*, ce domaine, cet héritage, qui étant la ſeule choſe que nous avons droit d'engager, eſt

le seul sacrifice que Dieu demande de nous, & la consommation de tous les sacrifices opérés. Cette liberté réside dans notre volonté, & Dieu est si jaloux de ce sacrifice, qu'il n'opére les plus grandes choses en nous qu'après que nous la lui avons remise.

Qu'il ne soit pas libre à Dieu d'engager notre liberté, c'est une folie de le penser. Il est vrai que nous avons un droit entier de disposer de notre liberté, & d'en disposer si librement que nul n'en peut disposer que nous-mêmes ; mais lorsque nous l'engageons librement & volontairement, celui auquel nous l'avons engagée a droit de tout exiger de nous. Si cela n'étoit pas, tant de gens qui se livrent au démon dont il s'empare, ne seroient pas si malheureux & si criminels ; l'engagement des vœux seroit une chanson. Il est donc certain que lorsque nous donnons notre liberté à Dieu, il la reçoit, il en use après comme il lui plait. Il prend ensuite une telle autorité sur l'ame, qu'elle est étonnée qu'elle ne lui peut plus résister.

v. 4. *J'ai désiré que vous sussiez ceci, & je vous l'ai voulu dire devant tous ceux des anciens de mon peuple qui sont assis en ce lieu. Si vous voulez l'acquérir par le droit que vous avez de plus proche parent, achetez & acquérez-le. Que si vous êtes dans une autre pensée, déclarez-le moi, afin que je sache ce que je dois faire; car il n'y a point d'autre parent que vous, qui êtes le premier; & moi, qui suis le second. Il lui répondit: J'achéterai le champ.*

v. 5. *Booz ajouta : Quand vous aurez acheté le champ de Noëmi, il faudra aussi que vous épousiez Ruth Moabite, qui a été la femme du défunt, afin que vous fassiez revivre le nom de votre parent dans votre héritage.*

C'est une suite nécessaire, que celui auquel notre liberté est engagée nous posséde : Si notre liberté est engagée au démon, nous sommes possédés du démon ; mais si elle est véritablement engagée à Dieu, nous sommes possédés de Dieu ; si nous la conservons, nous nous possédons nous-mêmes : [conséquemment,] que le démon exerce un empire tyrannique sur ces ames malheureuses qui lui sont assujetties ; que Dieu au contraire exerce un empire autant doux qu'il est puissant sur celles qu'il posséde : Et que de même que le démon fait faire à ces malheureux assujettis tout ce qu'il lui plait, Dieu fait faire à ceux qui sont à lui toutes ses volontés.

Mais comment *faire revivre le nom du mort ?* C'est que cette liberté, qui est en nous une source de mort depuis qu'Adam s'en est servi pour désobéir à Dieu, redevient en Dieu une liberté sainte, innocente & pure ; & celle qui étoit morte par le péché en Adam, redevient *vivante* en Dieu. Aussi les ames de cet état ont une liberté autant divine qu'elle est infinie, quoiqu'elles soyent dans un assujettissement très-grand aux vouloirs divins ; au lieu que les hommes qui se croyent libres, font esclaves de leurs passions.

v. 6. *Il lui répondit : Je vous cede mon droit de parenté ; car je ne dois pas éteindre moi-même la postérité de ma famille. Usez vous-même du privilege qui m'est acquis, dont je déclare que je me déporte volontairement.*

Il n'y a rien que la nature craigne plus que la perte de sa liberté : cependant l'ame en fait une démission volontaire entre les mains de Dieu ;

& cette cession du droit que nous avons sur nous-mêmes, est la seule chose que nous pouvons & devons faire. C'est à Dieu de faire le reste. Nul ne peut se détruire soi-même: mais, dit cette ame à son Dieu, *usez vous-même du privilege qui m'est acquis* légitimement. *Je vous remets ce droit* que vous m'avez donné en Adam; & *je vous déclare* que c'est librement & *volontairement* que je m'en prive.

v. 7. *Or c'étoit une ancienne coutume dans Israël entre les parens, que s'il arrivoit que l'un cédât son droit à l'autre, afin que la cession fut valide, celui qui se démettoit de son droit, ôtoit son soulier, & le donnoit à son parent: c'étoit là la marque & le témoignage de cette cession en Israël.*

Cette cérémonie qui se faisoit en Israël est très-significative, & nous apprend, que lorsque nous nous dépouillons de notre liberté en faveur de quelqu'un, nous nous dépouillons en même tems de toutes nos affections, désignées par la *chaussure*, selon le témoignage de beaucoup de Saints. Lorsqu'une personne en aime beaucoup une autre, on se sert ordinairement de ces paroles; « Il a perdu sa liberté »: Aussi dès le moment que nous cédons à Dieu notre liberté & tous les droits que nous avons sur nous-mêmes, nous lui cédons aussi toutes les affections de notre cœur: & c'est véritablement en ce tems que nous n'aimons que lui, & que notre charité est parfaite. Jusqu'à-ce que Dieu possede tout notre amour, la donation de notre liberté ne peut point être ferme: c'est pourquoi il confirme en charité ceux qu'il possede pleinement.

v. 8. *Booz dit donc à son parent: Otez votre soulier; & lui l'ayant ainsi ôté de son pied;*
v. 9. *Booz dit devant les anciens & devant tout le peuple: Vous êtes témoins aujourd'hui que j'acquiers tout ce qui a appartenu à Elimelech, à Chelion & à Mahalon, l'ayant acheté de Noëmi.*

Quoique Dieu ait toute sorte de droits de disposer de nous, il veut néanmoins que nous soyons tellement libres, qu'il ne dispose de notre liberté que lorsque nous la lui avons remise librement. Il nous demande ce consentement devant une infinité de *témoins*, qui sont des preuves convaincantes du don que nous lui avons fait. La liberté, le large, mille faveurs dont il nous comble, sont des témoins irréprochables.

v. 10. *Et que je prends pour femme Ruth Moabite, femme de Mahalon, afin que je fasse revivre le nom du défunt dans son héritage; & que son nom ne s'éteigne pas dans sa famille parmi ses freres & parmi son peuple. Je vous en prends, dis-je, à témoin.*

Il est aisé de concevoir par cette histoire toute (*) merveilleuse, que Dieu ne prend l'ame pour son épouse que lorsqu'il est entierement maître de sa liberté & des affections de son cœur. Quoiqu'il lui eût fait auparavant beaucoup de bien, elle n'étoit pas son épouse: mais elle ne se donne pas plutôt à lui sans partage & sans réserve, qu'il l'épouse véritablement. O bonheur infini d'une ame que Dieu veut bien honorer de son union essentielle! Elle avoit été unie d'une union passagere & de moyens lorsqu'elle repo-

(*) *Ou* mystérieuse.

soit à ses pieds : mais il n'avoit jamais dit : *je la prends pour mon épouse.* O ame fortunée, vous entrez pour ce moment en communauté de tous les biens de votre Epoux ! Ses secrets sont pour vous, & plus que tout cela, vous avez son cœur ! O bonheur inconcevable ! cette pauvre Ruth, abandonnée de tous, qui a bien voulu abandonner son pays pour venir dans un lieu qu'elle ne connoissoit pas, qui embrasse la peine & le travail plutôt que le plaisir, qui a préféré, (comme Jésus-Christ,) la croix aux délices, à quel comble de bonheur n'est-elle pas arrivée ? Combien véritablement dit-elle à présent à sa chere mere : Votre Dieu est bien mon Dieu, & votre peuple mon peuple ? Si nous étions fideles à nous abandonner à Dieu à l'aveugle, quels progrès ne ferions-nous pas ? Mais hélas ! on veut toujours raisonner ; on craint, & en craignant l'on perd des biens infinis. Si Ruth avoit eu moins de courage, quelle perte n'auroit-elle pas faite ?

v. 11. *Tout le peuple qui étoit à la porte, & les anciens répondirent : Nous en sommes témoins. Que le Seigneur rende cette femme, qui entre dans votre maison, comme Rachel & Lia, qui ont établi la maison d'Israël, afin qu'elle soit un exemple de vertu dans Ephrata, & que son nom soit célebre dans Bethléem.*

Les puissances de l'ame, les sens intérieurs, & même les extérieurs, sont dans la joie, parce qu'ils sont remplis de biens lorsque ce divin mariage se célebre. C'est quelque chose de si grand, de si relevé, de si pur, de si intime ; que le bonheur dont la plus noble partie de l'ame jouit, rejaillit alors sur toute la partie inférieure, qui comblée d'une consolation si pure

dont elle se croyoit incapable avant de l'avoir goûtée, se répand toute en bénédictions & en actions de grace. Ce n'est pas alors une multiplicité, mais un effet de la très-sainte unité.

v. 13. *Booz prit donc Ruth & l'épousa ; & après qu'elle fut mariée, le Seigneur lui fit la grace de concevoir & d'enfanter un fils.*

D'où vient qu'après que l'Ecriture marque que Booz dit : Je prens Ruth pour mon épouse, elle répete encore ici qu'*il la prend* ? C'est pour nous faire voir deux états, celui du mariage, qui est proprement le consentement & la volonté de l'épouser, ce qui est aussi-tôt qu'elle a cédé tous les droits qu'elle a sur elle-même ; mais le mariage n'est point consommé qu'elle ne passe véritablement en lui. C'est alors qu'il la possède sans interruption, que le mariage est indissoluble, & que Dieu & l'ame sont fait *une même chose.* C'est alors que l'ame est rendue *féconde* en Dieu pour toutes sortes de vertus, & qu'il lui est donné de produire Jésus-Christ. C'est alors que proprement ces paroles de S. Paul, (*a*) *donec formetur Christus*, &c. sont vérifiées. C'est alors qu'elle fait une infinité de conquêtes à son Epoux.

v. 14. *Et les femmes dirent à Noëmi : Béni soit le Seigneur, qui n'a point permis que votre famille fût sans successeur, & qui a voulu que son nom se conservât dans Israël !*

Il n'y a rien qui donne plus de joie à une mere spirituelle que de voir les heureux succès que Dieu donne à ses soins. Qu'une telle mere auroit de joie de voir tous ses enfans la sur-

(a) Gal. 4. v. 19.

passer en grace & en faveur auprès de Dieu !

Mais d'où vient qu'il est dit ici que c'est le nom de Noëmi qui *se conserve ?* C'est la hierarchie admirable des Saints, aussi bien que des Anges, où les ames supérieures influent sur les inférieures. Une ame de cette sorte n'existe plus qu'en Dieu : tout ce qui est pour la gloire de Dieu, fait la sienne ; comme elle ne regarde que Dieu dans la conduite des ames, tout le bien qui leur arrive, est son propre bien ; c'est en cette maniere spirituelle que le nom de Noëmi est conservé.

v. 15. *Afin que vous ayez une personne qui soit la consolation de votre ame, & le soutien de votre vieillesse ; car il vous est né un enfant de votre belle-fille, qui vous aime, & qui vous vaut beaucoup mieux que si vous aviez sept fils.*

Les enfans spirituels qui sont gagnés par Ruth appartiennent à sa mere. On ne sauroit croire combien la filiation spirituelle touche plus que la naturelle : les enfans spirituels sont infiniment plus chers & plus intimes que les autres. C'est à présent que l'on peut justement attribuer à Noëmi le cinquante-quatrieme chapitre d'Isaïe : (*a*) *Réjouis-toi, stérile, qui n'enfantois point ; car les enfans de celle qui est délaissée sont en bien plus grand nombre que de celle qui a un mari.*

Une *fille* spirituelle, comme Ruth, *vaut* véritablement *mieux que sept fils ;* tant parce qu'une ame de ce degré plaît bien plus à Dieu qu'un grand nombre d'autres, que parce qu'il n'y a rien d'égal au courage qu'il faut avoir pour en venir jusques là. Ces ames sont plus rares qu'on ne peut dire.

(*a*) Isa. 54. v. 1.

v. 16. *Noëmi ayant pris l'enfant, le mit dans son sein, & elle le portoit & lui tenoit lieu de nourrice.*

Il seroit difficile de comprendre l'amour que l'on a pour les enfans spirituels. Ils sont portés *sur le sein* & dans le cœur. Moïse disoit à Dieu : (*a*) *Ai-je porté ce peuple dans mon sein ?* lui qui étoit la véritable mere d'Israël, dont Dieu étoit le pere. Il est donné non seulement d'engendrer en Jésus-Christ, mais même de nourrir. Ce seroit peu d'être pere des ames, si après leur avoir donné la naissance spirituelle, on ne les élevoit pas & on ne leur donnoit pas la nourriture qui leur est nécessaire, les laissant mourir de besoin. Jésus-Christ ne s'est pas contenté d'enfanter tous les prédestinés sur la croix, il leur a préparé, (*b*) comme dit l'Ecriture, une nourriture, mais nourriture telle que la table est toujours prête. C'est sa chair adorable.

v. 17. *Les femmes ses voisines s'en conjouissoient avec elle, en disant : Il est né un fils à Noëmi : & elles appellerent l'enfant, Obed. C'est lui qui fut pere d'Isaï, pere de David.*

v. 18. *Voici la suite de la postérité de Phares. Phares fut pere d'Esron ;*

v. 19. *Esron d'Aram ; Aram d'Aminadab ;*

v. 20. *Aminadab de Nahasson ; Nahasson de Salmon ;*

v. 21. *Salmon de Booz ; Booz d'Obed ;*

v. 22. *Obed d'Isaï ; & Isaï fut pere de David.*

Tout le reste du Chapitre ne sert qu'à faire voir l'excès des miséricordes que Dieu a fait à cette étrangere, qui a mérité non seulement d'être mere du saint Roi *David*, ce qui est un grand avantage ; mais de plus d'être mere de

(*a*) Nomb. 11. v. 12. (*b*) Ps. 22. v. 5.

JESUS-CHRIST selon la chair, puisqu'il est (a) né d'elle. L'Evangeliste, qui ne nomme que quatre femmes dans toute la généalogie de Jésus-Christ, nomme celle-là.

Heureux ceux qui s'abandonnent à Dieu sans réserve, qui ne ménagent rien pour lui, & qui enfin ont perdu leur ame! Ce sont ceux-là qui la trouvent d'une maniere admirable. Que tout le monde ne s'abandonne-t-il de la sorte!

(a) Matth. I. v. 5.

FIN *du Livre de* RUTH.

TABLE DES MATIERES PRINCIPALES

SUR CE TOME III.

A.

E.

F.

G.

N.

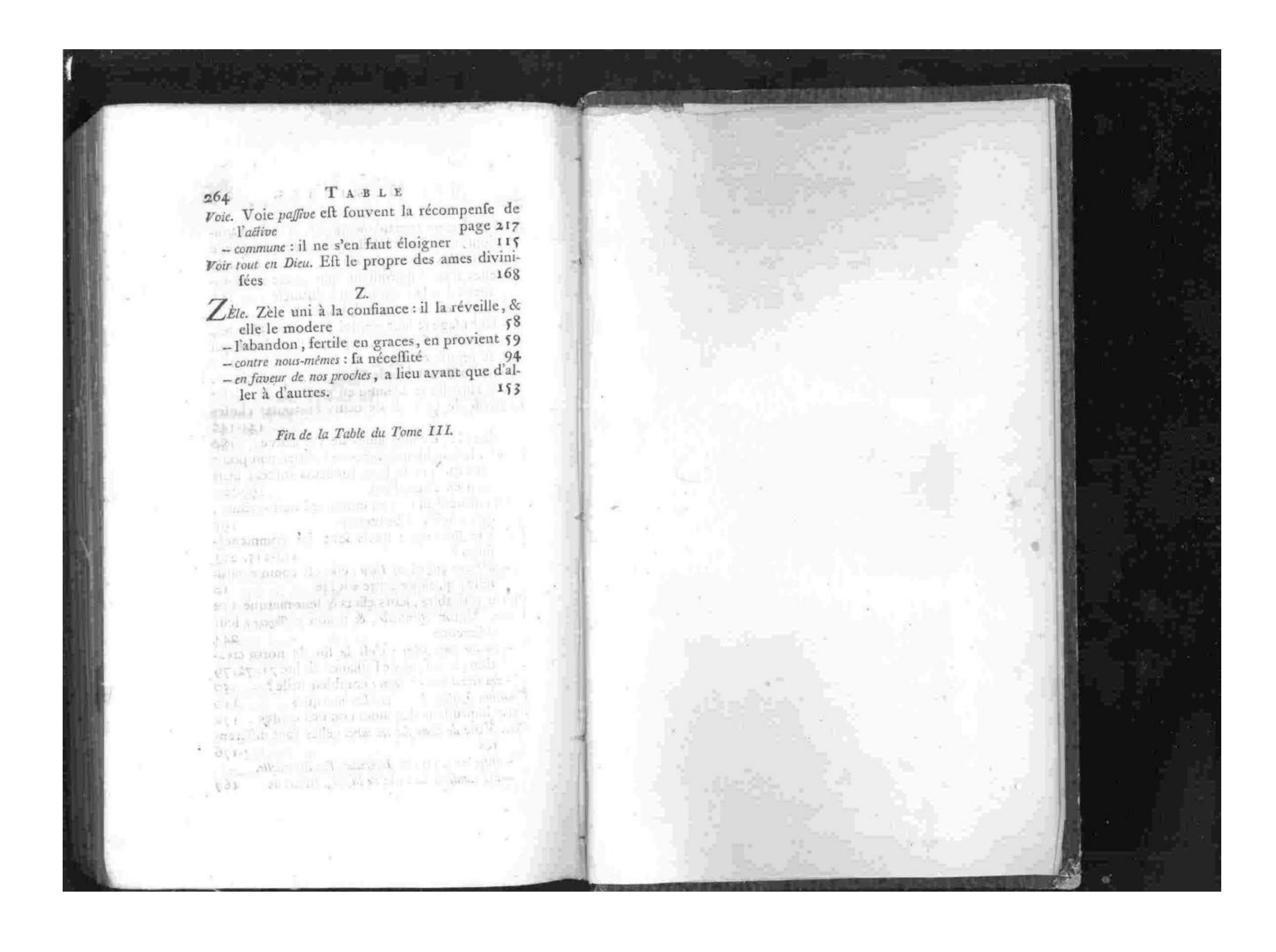
O.

P.

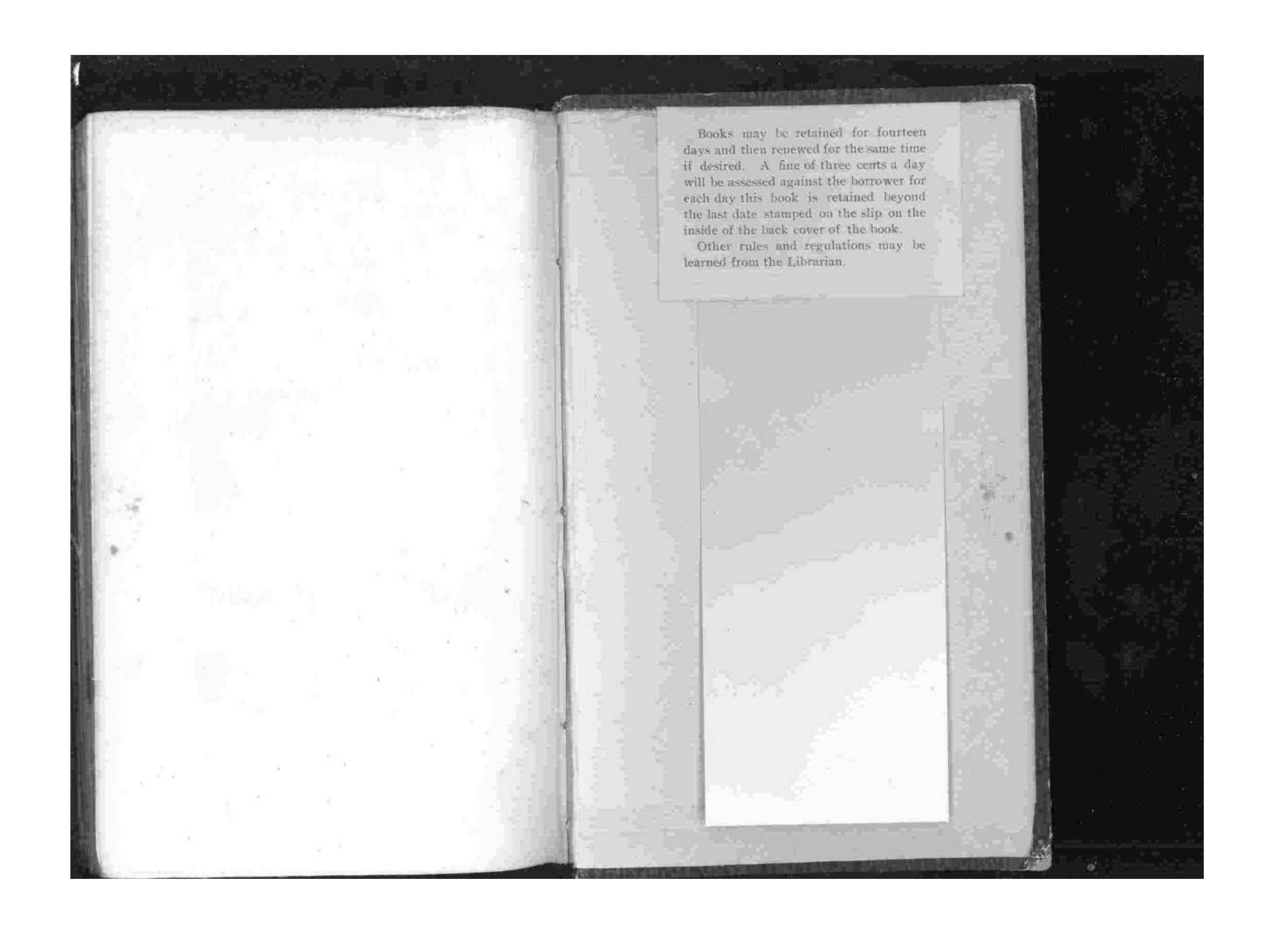
R 2

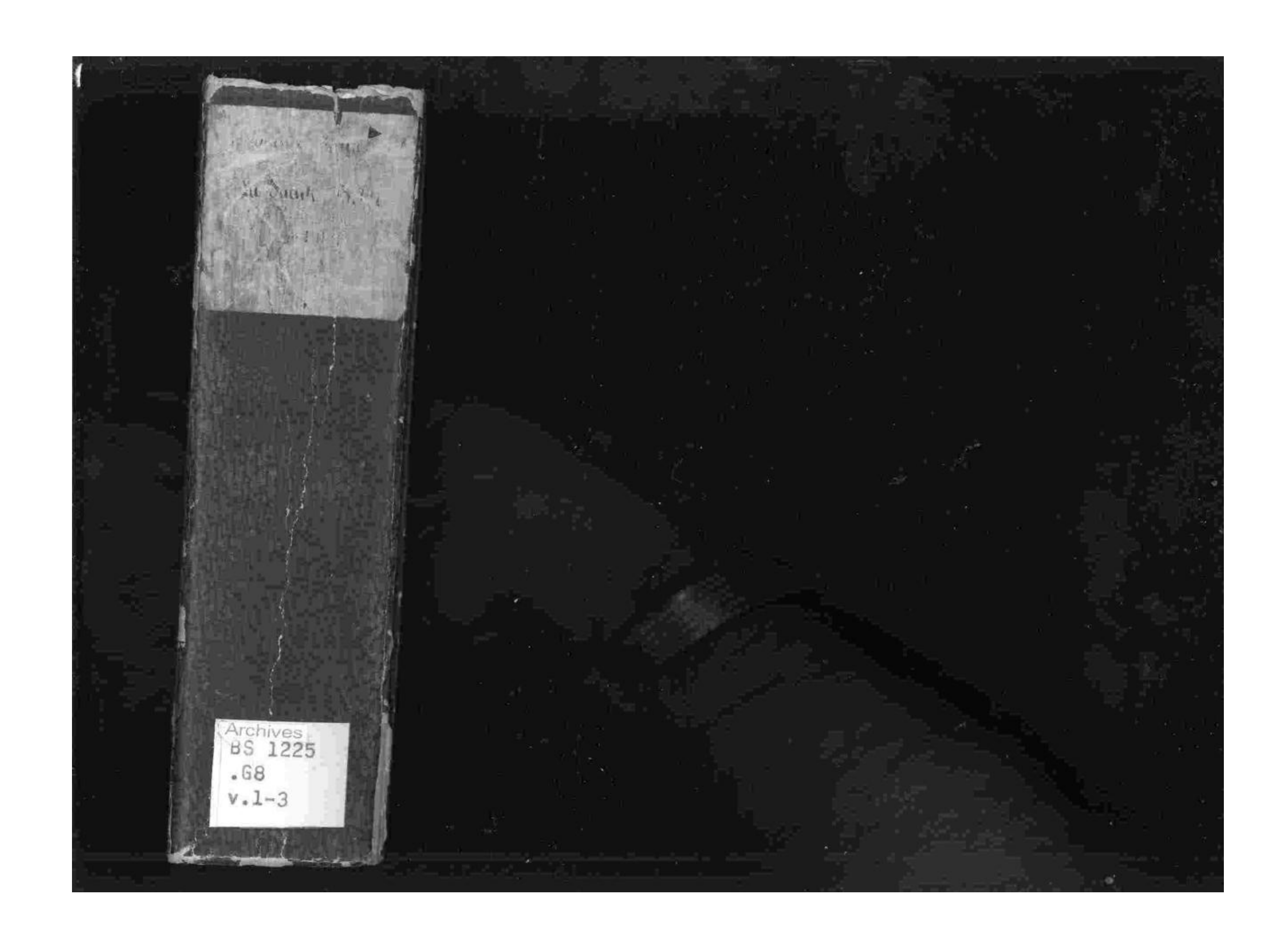
R.

S.



Fin de la Table du Tome III.



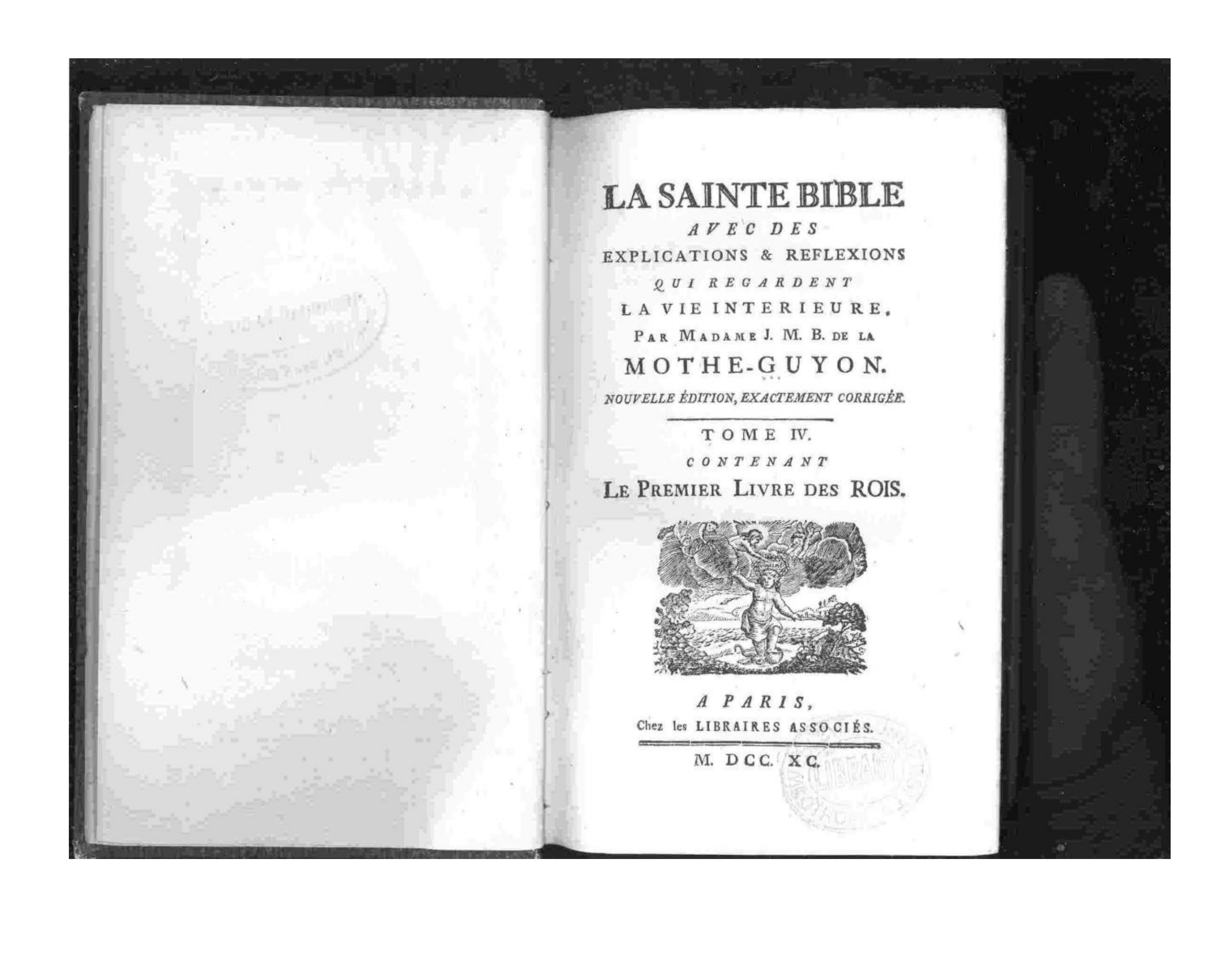

Archives
BS 1225
.G8
v.1-3



Archives
BS 1225
.G8
v.4-5

DATE DUE

GAYLORD PRINTED IN U.S.A.



LA SAINTE BIBLE

AVEC DES

EXPLICATIONS & REFLEXIONS

QUI REGARDENT

LA VIE INTERIEURE,

PAR MADAME J. M. B. DE LA

MOTHE-GUYON.

NOUVELLE ÉDITION, EXACTEMENT CORRIGÉE.

TOME IV.

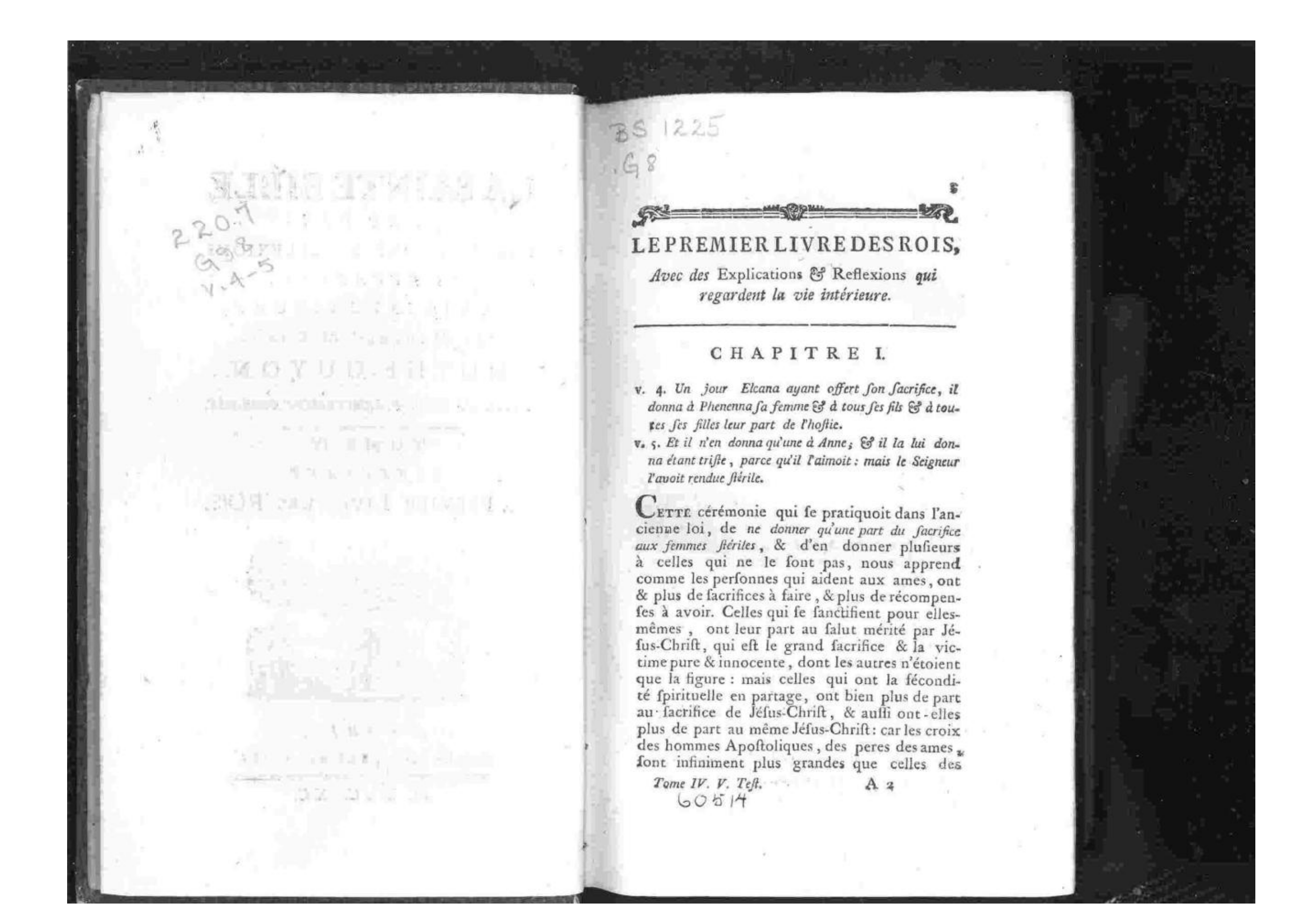
CONTENANT

LE PREMIER LIVRE DES ROIS.

A PARIS,

Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. XC.



LE PREMIER LIVRE DES ROIS,

Avec des Explications & Reflexions *qui regardent la vie intérieure.*

CHAPITRE I.

v. 4. *Un jour Elcana ayant offert son sacrifice, il donna à Phenenna sa femme & à tous ses fils & à toutes ses filles leur part de l'hostie.*

v. 5. *Et il n'en donna qu'une à Anne; & il la lui donna étant triste, parce qu'il l'aimoit : mais le Seigneur l'avoit rendue stérile.*

CETTE cérémonie qui se pratiquoit dans l'ancienne loi, de *ne donner qu'une part du sacrifice aux femmes stériles*, & d'en donner plusieurs à celles qui ne le sont pas, nous apprend comme les personnes qui aident aux ames, ont & plus de sacrifices à faire, & plus de récompenses à avoir. Celles qui se sanctifient pour elles-mêmes, ont leur part au salut mérité par Jésus-Christ, qui est le grand sacrifice & la victime pure & innocente, dont les autres n'étoient que la figure : mais celles qui ont la fécondité spirituelle en partage, ont bien plus de part au sacrifice de Jésus-Christ, & aussi ont-elles plus de part au même Jésus-Christ : car les croix des hommes Apostoliques, des peres des ames, sont infiniment plus grandes que celles des

autres qui ne se sanctifient que pour eux-mêmes. Aussi Jésus-Christ, qui est le pere de tous les prédestinés, nous dit, qu'il ne se sanctifie pas seulement pour lui-même, mais *qu'il se sanctifie* (*a*) *pour eux* : De même Dieu sanctifie les personnes apostoliques par état non seulement pour elles-mêmes, mais pour tous ceux qu'ils doivent engendrer en Jésus-Christ.

Quoi qu'il soit dit ici qu'*Anne* fut *stérile*, ce n'étoit point qu'elle dût être pour toujours inféconde ; mais c'est que Dieu nous donnoit lui-même par elle la figure des ames qu'il rend fécondes en lui. Il les prépare par une longue stérilité, & par une forte épreuve, à lui enfanter des prédestinés : car quoique Jésus-Christ les ait tous enfantés sur la croix, il donne à tous des peres en Jésus-Christ qu'il associe à sa paternité, du moins il en donne à ceux qu'il destine à l'intérieur ; & c'est une extension de la fécondité de Jésus-Christ, de même qu'il étend sur eux sa passion : c'est aussi ce qui s'acheve en nous, comme parle S. Paul de (*b*) *ce qui manque à la passion de Jésus-Christ*, qui n'est autre que cette extension.

v. 6. *Phenenna, qui avoit de la jalousie contre elle, l'affligeoit aussi & la tourmentoit excessivement, jusqu'à lui insulter de ce que le Seigneur l'avoit rendu stérile.*

v. 7. *Elle la traitoit & l'irritoit ainsi tous les ans, lorsque le tems étoit venu de monter au temple du Seigneur : & Anne se mettoit à pleurer, & ne mangeoit point.*

Les personnes qui se mettent d'elles-mêmes à

(*a*) Jean 17. v. 19. (*b*) Colos. 1. v. 24.

aider aux autres, ont bien à la vérité quelque fécondité ; mais c'est un fruit que Dieu rejette, & qu'il ne se consacre pas : aussi ces personnes sont-elles remplies de présomption, d'estime de ce qu'elles sont, de mépris pour les personnes intérieures, qui leur paroissent entierement inutiles : elles *insultent* même aux personnes intérieures, leur reprochant leur inutilité à tout bien, sur-tout lors qu'il faut *monter au Temple du Seigneur*. Elles leur disent, qu'ils vont devant Dieu les mains vides & sans préparation ; au lieu que pour elles, elles y vont pleines des bonnes œuvres qu'elles ont pratiquées.

Les ames exercées par la nudité de la foi, le sont aussi beaucoup par la persécution des créatures, & l'un se joint à l'autre (pour ce sujet ;) cependant ces ames si exercées & si fort humiliées sont infiniment plus cheres à Dieu que les autres qui présument si fort d'elles-mêmes & de leurs œuvres ; & quoi qu'elles soient pour un tems dans l'amertume, dans les *larmes* & la stérilité, elles sont préparées, (parce qu'elles plaisent au Seigneur,) pour lui produire un fruit exquis dans sa saison.

v. 8. *Elcana son mari lui dit alors : Anne, pourquoi pleurez-vous ? pourquoi ne mangez-vous point ? & pourquoi votre cœur s'afflige-t-il ? Ne vous suis-je pas plus que ne vous seroient dix enfans.*

Ces paroles qu'*Elcana* dit à *Anne* nous marquent la bonté que Dieu a de consoler les ames intérieures dans le fort de leur affliction. Il leur fait comprendre, que le bonheur de sa jouissance leur *vaut plus que* toutes les œuvres qu'elles pourroient produire. Si l'ame comprenoit combien

la jouissance de Dieu, quoique dans un silence sec & aride, leur est plus utile que toute autre action, & combien la pure oraison est élevée au dessus de tout le reste, elle n'auroit jamais aucune peine de toutes les privations : mais Dieu, qui veut la faire souffrir, lui cache pendant un tems tous ces avantages, qu'il lui découvre néanmoins dans la suite lorsqu'il la rend féconde.

v. 9. *Après donc qu'Anne eut mangé & bû à Silo, elle se leva; & le Grand-Prêtre Héli étant assis sur son siege devant la porte du temple du Seigneur,*

D'où vient qu'il est dit ici, qu'*Anne se leva après avoir bu & mangé à Silo*, & qu'il est dit plus haut, qu'elle pleuroit & ne mangeoit point ? C'est que les paroles de son mari en la consolant la rassasierent, & lui servirent comme d'un aliment. L'ame stérile dans la nuit de la foi est comme privée de toute nourriture, étant privée de toute consolation: Dieu ne la console pas plutôt, qu'elle se trouve pleinement rassasiée, & se levant à la faveur de cette nourriture, elle prend une nouvelle confiance, & elle s'approche du Seigneur.

v. 10. *Anne qui avoit le cœur rempli d'amertume, pria le Seigneur avec une grande effusion de larmes.*

Une ame de cet état ne peut s'empêcher de s'affliger de sa stérilité : car quoique les caresses de son Epoux suspendent pour quelques momens sa douleur, elles ne la guérissent pas; au contraire, elles l'augmentent souvent par la pensée que si elle étoit féconde, elle lui plairoit davan-

tage, & qu'elle reconnoitroit par là une affection dont elle se croit indigne.

v. 11. *Et elle fit un vœu en disant : Seigneur des armées, si vous daignez regarder l'affliction de votre servante, si vous vous souvenez de moi, si vous n'oubliez point votre servante & si vous donnez à votre servante, un enfant mâle; je vous le donnerai pour tous les jours de sa vie, le rasoir ne passera point sur sa tête.*

Toutes les personnes qui sont dans la nudité, & qui désirent d'être fécondes spirituellement, ne le désirent que pour la gloire de Dieu: c'est pour lui consacrer, ce disent-elles, toutes leurs œuvres, elles n'en seront point propriétaires, elles *rendront au Seigneur* avec beaucoup de pureté tout le bien qu'il leur fera faire. O ames appauvries pour Jésus-Christ ! ne désirez point la fécondité spirituelle; ou si vos desirs sont produits malgré vous, supportez-les, & attendez que le Seigneur vous la communique lui-même dans le tems qu'il a destiné pour cela. Ce sera alors que toutes vos œuvres seront pures.

v. 12. *Comme Anne demeuroit ainsi long-tems en priere devant le Seigneur, Héli jetta les yeux sur sa bouche.*

v. 13. *Or Anne parloit dans son cœur, & l'on voyoit seulement remuer ses levres sans que l'on entendit aucune parole. Héli crut donc qu'elle avoit bû avec excès.*

Anne étoit véritablement intérieure : sa *priere* étoit une *priere de cœur*, priere du fond : parce qu'elle est efficace, aussi obtint-elle ce qu'elle demandoit, comme on le verra dans la suite. Cependant *Héli*, quoique Grand-Prêtre,

n'avoit point de connoiſſance de cette maniere de prier, & la condamnoit en lui-même.

Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui que ceux qui devroient l'enſeigner aux autres, ſont ceux qui la condamnent avec plus d'opiniâtreté? Juſqu'à quel excès ne vont point les ſoupçons qu'ils font contre les perſonnes qui prient de cette ſorte? Et parce qu'ils croient avoir droit de condamner une priere dont ils n'ont pas l'expérience, ils croyent auſſi l'avoir de juger témérairement des intentions les plus cachées & des actions les plus innocentes.

Héli accuſoit Anne *d'yvreſſe* : il ne ſe trompoit pas : elle étoit véritablement *yvre*, mais d'une yvreſſe d'amour & de douleur. Si elle n'avoit pas bû dans les divins (*a*) *celliers*, elle ignoreroit cette priere du cœur, qui ne vient point de ſtérilité, ni de froideur, mais d'excès d'amour, ou de douleur. C'eſt la violence de ces deux paſſions qui met l'ame dans le ſilence. Si ſon amour eſt extrême, elle ne peut l'exprimer que par ſon ſilence : ſi ſa douleur eſt exceſſive, elle ne la peut découvrir qu'en ſe taiſant. Il ne faut donc pas croire que ceux qui ſe taiſent devant Dieu le faſſent par froideur, négligence, ou inutilité. Quelle priere plus ardente? quels déſirs plus forts & plus perſéverants? quel ſuccès plus avantageux, que ceux de la priere muette d'Anne?

v. 14. *Et il dit : juſqu'à quand ſerez-vous ainſi yvre ? Laiſſez un peu repoſer le vin qui vous trouble.*

Preſque tous les hommes qui ignorent les effets de l'amour divin attribuent à une toute autre paſſion ce qu'ils remarquent dans les ames épriſes

(*a*) Canti. I. v. 3.

de ce feu ſacré : & ne pouvant s'imaginer qu'un bon effet peut ſortir d'une cauſe mauvaiſe, ils font des jugemens ſiniſtres de l'innocence même. Quoique le jugement d'Héli ſur la priere d'Anne fut fort téméraire, le conſeil qu'il lui donne, ne laiſſera pas de nous fournir une matiere d'inſtruction. Il nous apprend, qu'il faut laiſſer calmer nos déſirs les plus vertueux, lorſque l'empreſſement les agite, & attendre dans la paix la volonté de Dieu, ſans vouloir que nos ardeurs inconſidérées obtiennent des choſes que ſa volonté n'accorde pour ainſi dire qu'à regret, & à cauſe de notre foibleſſe. Anne étoit à couvert de ce défaut : ſon déſir étoit ardent, il eſt vrai ; mais il étoit paiſible & ſoumis, comme il eſt aiſé de remarquer par la réponſe qu'elle fait à Héli.

v. 15. *Anne lui dit : Pardonnez-moi, mon Seigneur, je ſuis une femme comblée d'afflictions : je n'ai bu ni vin ni rien qui puiſſe enyvrer : mais j'ai répandu mon ame en la préſence du Seigneur.*

Anne fait voir par ſes paroles que ce n'étoit point un amour ſenſible qui la faiſoit agir de la ſorte. *Je n'ai bu*, dit-elle, aucune choſe *de ce qui fait enyvrer* : c'eſt comme ſi elle diſoit : quoique vous me voyez de la ſorte, ce n'eſt pas que j'aie reçu aucune grace ſenſible aujourd'hui, ni que *l'Epoux* (*a*) m'ait *menée dans ſes celliers* : c'eſt la douleur qui m'ôte la parole, & je ne puis faire autre choſe dans l'excès de ma douleur que de *répandre mon ame en la préſence de Dieu.* Mon Dieu, les belles paroles! qu'elles ont de force, & qu'elles expriment de choſes! Ce doit être là l'effet des *afflictions*, des épreuves, des tentations, de la ſtérilité ſpirituelle, que de répandre

(*a*) Cant. I. v. 3.

notre ame en la présence du Seigneur. Celui qui répand quelque vase, ne fait que l'incliner vers la terre, & sans autre effort il se répand de soi-même: il en est tout de même de celui qui répand son ame en la présence du Seigneur: en ne faisant autre chose que de s'incliner doucement vers lui, l'ame suivant la pente naturelle & fonciere qu'elle a de s'unir à son centre, s'écoule insensiblement vers lui, comme une eau pure & nette. C'est comme si elle disoit ; c'est l'excès de ma douleur qui m'invite à prier: mais je ne suis pas plutôt devant Dieu, que perdant toute autre idée, je ne puis faire autre chose que de suivre le penchant qu'il a mis lui-même en moi, de me perdre & de m'écouler en lui: & de même qu'un vase plein d'eau se vide sans qu'il en reste rien, je veux me vider entierement de moi-même, & me perdre en Dieu: c'est mon unique prétention; je ne désire que cela, & c'est de cette maniere que je prie. Ma priere est mon penchant, mon penchant est ma priere; & l'un & l'autre est produit par mon amour & ma douleur.

v. 16. *Ne croyez pas que votre servante soit comme l'une des filles de Bélial : car il n'y a que l'excès de ma douleur & de mon affliction qui m'ait fait parler jusqu'à cette heure.*

Anne continue de faire connoître à Héli, que quoique l'amour divin transporte l'ame dans l'objet aimé, aussi bien que l'amour humain, il y a cependant une différence infinie. Il est vrai, lui veut-elle dire, que mon amour me fait passer dans l'objet de mon affection, & que mon ame sort d'elle-même & du lieu qu'elle anime pour passer dans celui où reside son amour: mais mon amour étant tout en Dieu, est un amour

pur, chaste, paisible & tranquille autant qu'il est véhément & fidele. Il n'en est pas de même de l'amour sensuel: c'est pourquoi vous, qui êtes le Prêtre du Seigneur, apprenez à en faire la différence. Je vous dirai de plus, *que* tout ce que vous m'avez vu faire & entendu dire *jusqu'à cette heure*, ne vient que *de ma douleur.*

v. 17. *Alors Héli lui dit : Allez en paix ; & que le Dieu d'Israël vous accorde la demande que vous lui avez faite.*

Les pasteurs & les directeurs qui dans l'ignorance où ils sont des voyes intérieures, conservent la droiture de cœur, se laissent toucher comme Héli, à la simplicité; & quelque jugement qu'ils eussent fait auparavant, reconnoissant que Dieu opére véritablement dans une ame, ils lui disent : Abandonnez-vous au Seigneur, qui vous conduit sans doute, & qui exaucera *les prieres* que son amour forme en vous.

v. 18. *Anne lui répondit : Plût à Dieu que votre servante trouvât grace devant vos yeux! Elle s'en alla ensuite retrouver son mari ; elle mangea, & son visage ne fut plus abattu comme auparavant.*

Il y a un je ne sais quoi dans l'ame intérieure qui l'assure qu'elle est exaucée lorsqu'elle l'est véritablement; ensorte que non seulement elle ne peut douter que son oraison n'ait monté jusqu'au trône de Dieu, mais même elle ne peut plus demander ce qu'elle demandoit auparavant; & si elle vouloit se forcer de le demander, son cœur démentiroit ses levres, & elle ne trouveroit au dedans nulle correspondance à sa priere. C'est la preuve la plus certaine que Dieu a exaucé la priere, supposé que cette priere se soit faite par son mouvement.